ZZOFALCONE

BIBLIOTECA PROVINCIALE

Armadio 14

Palchetto 5

Num.° d' ordine 12-2-5

NAZIONALE
B. Prov.
VITT. EM.
R. BIBLIOTECA
13
NAPO

83.. Pam.
II
1975

# GALERIE

## HISTORIQUE

## DES HOMMES LES PLUS CÉLEBRES.

61061

# GALERIE

## HISTORIQUE

## DES HOMMES LES PLUS CÉLÈBRES

De tous les siécles et de toutes les nations.

*Contenant leurs Portraits, gravés au trait, d'après les meilleurs originaux, avec l'abrégé de leurs vies, et des observations sur leurs caractères ou sur leurs ouvrages; par une Société de gens de lettres.*

Publiée par C. P. LANDON, peintre, ancien pensionnaire de l'Académie de France, à Rome; seul propriétaire de l'ouvrage.

TOME V.

A PARIS,

Chez C. P. Landon, quai Bonaparte, n.° 1.

DE L'IMPRIMERIE DES ANNALES DU MUSÉE.

AN XIII. — 1805.

EDELINCK.

NATIONAL

*Edelinck del.t* *London direx.t*

# EDELINCK

Gérard Edelinck naquit à Anvers : il y reçut les premiers élémens de la gravure dans l'atelier de Corneille Galle, le jeune. Contemporain des derniers élèves de l'école de Rubens, il annonça de bonne heure les heureuses dispositions qu'il développa depuis avec tant de succès. Appelé en France par Colbert occupé du soin de rechercher tous les talens dans quelques contrées qu'ils se rencontrassent, Audran s'y perfectionna à l'aide des avis des Pitau et des Poilly. Chargé de l'exécution de la gravure du tableau de la Sainte-Famille de Raphaël, et de celle d'Alexandre dans la tente de Darius d'après Le Brun, Audran y réussit complètement, et, de son vivant même, ces estampes furent regardées comme des chef-d'œuvres. Tous les ouvrages de cet artiste ont la même perfection ; et il n'est jamais rien sorti de médiocre de son burin. Sa Madeleine, son Christ aux Anges sont admirables. Ses portraits de Desjardins, de Rigaud, de Dilgerus, et de Champagne surtout, sont d'une beauté rare, et, sans la prédilection d'Edelinck pour ce dernier, on ne saurait décider quel est son meilleur ouvrage.

Louis XIV qui aimait les arts, parce qu'il aimait la gloire, ne laissa pas tant de mérite sans récompense ; Edelinck fut fait chevalier de l'ordre de

S. Michel, obtint le titre de graveur du cabinet du roi, avec une pension et un logement à l'hôtel royal des Gobelins; l'Académie de peinture l'avait admis au nombre de ses conseillers: presque tous les hommes illustres du siécle de Louis XIV attachèrent beaucoup de prix à se faire graver par Edelinck, et son travail facile lui permit de satisfaire le desir du plus grand nombre : peu de graveurs ont produit autant d'ouvrages que lui. Il termina sa carrière en 1707, âgé de 66 ans.

Un burin brillant, une manière large, un dessin coulant et correct caractérisent toutes les productions de cet artiste célèbre. Chez lui, l'arrangement des tailles ne nuit ni à leur grâce ni à leur souplesse: ses estampes ont un ton suave et un accord si parfait, qu'elles semblent des tableaux. Audran, quoique dans un genre tout opposé, est le seul graveur qui puisse lui être comparé. Les hachures, dans les ouvrages d'Edelinck, sont variées au degré où elles doivent l'être, pour différencier la nature des objets que ses estampes représentent, sans détruire l'harmonie générale, qu'on ne doit jamais perdre de vue. Depuis un siécle qu'Edelinck est mort, quoique la France ait produit beaucoup d'habiles graveurs, l'on peut dire qu'il n'a point encore été remplacé.

N. P.

ÉDOUARD III.

M. del.ᵗ

London direx.ᵗ

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE NAPOLI

# EDOUARD III.

Le règne de ce prince est un de ceux que les Anglais rappellent avec le plus d'orgueil. Edouard fut longtemps victorieux, et il compta au nombre de ses captifs le roi d'Ecosse, et celui de France lui-même, dont il était le vassal.

Ce fut sous de sinistres auspices qu'il reçut la couronne. Il était né à Windsor, l'an 1312. En 1327, n'ayant encore que 15 ans, il fut proclamé roi à la place d'Edouard II, son père. Isabelle, épouse de ce dernier, le fit déposer solennellement, et renfermer dans une prison, où elle envoya deux assassins qui terminèrent ses jours par un supplice de la cruauté la plus recherchée (ils lui brulèrent les entrailles avec un fer chaud, qu'ils introduisirent dans son corps). Edouard III portait le titre de roi; mais Mortimer, amant et complice de la reine, gouvernait effectivement l'Angleterre. Le jeune monarque ne fut pas d'abord instruit de la manière déplorable dont son père avait péri. Il commença son règne, en attaquant les Ecossais qu'il battit en plusieurs rencontres; épousa ensuite une princesse de Hainaut; puis vint en France, l'an 1329, rendre hommage à Philippe de Valois pour la Guyenne et le Ponthieu. Ce fut au retour de ce voyage que des rapports publics et l'indignation générale ne lui permirent plus de

douter du crime commis par Isabelle et par Mortimer: celui-ci fut par ordre d'Edouard arraché du lit même de la reine, écartelé, et suspendu au gibet de Tiburn. Isabelle fut confinée, avec une pension modique, mais suffisante à ses besoins, dans le château de Rising, où elle éprouva une captivité de 28 années.

Edouard attaqua de nouveau les Ecossais qui, malgré leur résistance, virent leur pays ravagé, et David, leur roi, prisonnier du monarque anglais. Edouard entreprit ensuite une guerre autrement importante: il prétendait faire valoir quelques droits à la couronne de France, et quoiqu'il ne fût que faiblement secondé par son parlement, les Flamands ses alliés, et surtout ceux des Français qui combattaient sous ses ordres, le mirent en état d'être pour Philippe un concurrent redoutable. Vainqueur, en 1339, au combat naval de l'Ecluse, il conclut avec le roi de France une trève qui dura peu. L'an 1346, il triompha dans la plaine de Créci, ou plutôt, il retira le fruit de la victoire que remporta son fils, le fameux Prince Noir, qui n'avait alors que 15 ans. Tous les historiens s'accordent à dire que l'usage du canon dont l'invention était encore récente décida l'avantage en faveur des Anglais. La France perdit dans cette journée fatale plus de 30,000 hommes, l'élite de son armée. Edouard entreprit ensuite ce fameux siége de Calais, où il fut près de souiller son triomphe du

sang de six des principaux habitans. Philippe de Valois étant mort; Edouard continua la guerre contre le roi Jean, successeur de ce prince. En 1356, le Prince Noir défit complètement et fit prisonnier près de Poitiers le monarque français. Les Anglais, en nombre très-inférieur, mais bien retranchés, voyant que le roi de France ne voulait leur accorder aucunes conditions supportables, montrèrent tout le courage du désespoir. Au reste on sait que les deux tiers de la petite armée du prince de Galles étaient composés de Gascons. Quelques auteurs assurent qu'Edouard exposa son prisonnier aux insultes de la populace de Londres; d'autres, en plus grand nombre, affirment qu'il eut pour lui tous les égards dus au courage malheureux. Quant au Prince Noir, les opinions ne sont point partagées, on reconnaît qu'il traita le roi Jean avec le plus profond respect. Edouard voulant profiter de ses avantages, mit le siége devant Paris; il allait peut-être s'en emparer, lorsque la ville fut délivrée par un événement extraordinaire: un orage affreux éclata sur le camp anglais, et y porta la terreur. Edouard crut voir le ciel armé contre lui; et, partageant la frayeur de ses soldats, il fit vœu de traiter de la paix. Telle fut la cause du traité de Brétigny, qui rendit la liberté au roi de France, après une captivité de quatre années, mais qui, d'ailleurs, fut tout à l'avantage du vainqueur.

La guerre se ralluma, en 1368; mais le temps

des succès était passé pour Edouard : il eut alors pour adversaires, au lieu de princes faibles ou imprudens, le sage et politique Charles V, et ce terrible Bertrand Duguesclin, ennemi juré des Anglais, et le plus grand capitaine de son temps. Sous les ordres de ce héros, les Français firent perdre à Edouard, en six campagnes, tout ce qu'il avait acquis par vingt années de victoires.

Le monarque anglais déshonora ses dernières années, par la faiblesse de son administration et par un amour ridicule : une maîtresse, nommée Alix Pierce, le captiva entièrement, et dissipa avec ses favoris les trésors de l'état. On ne reconnut plus en Edouard le roi qui avait aimé la justice, encouragé le commerce, assuré les droits de la nation par plusieurs actes importans, et à qui on n'avait guères pu reprocher qu'une sévérité quelquefois excessive, et l'ambition de devenir roi de France. Au milieu du mécontentement et des murmures du peuple, il termina sa carrière en 1377, quelques années trop tard pour sa gloire. Il avait alors 65 ans. Le Prince Noir était mort longtemps auparavant.

**C'est Edouard III qui institua, en 1349, l'ordre de la *Jarretière*.**

**D. D.**

LE PRINCE NOIR.

Th. Gaill del.t

London direx.t

BIBLIOTHEQUE NATIONALE

# LE PRINCE NOIR.

Edouard, fils d'Edouard III roi d'Angleterre, naquit à Woodstok, en 1330. Il développa de bonne heure ses talens militaires, se distingua dans plusieurs batailles, et particulièrement à celle de Poitiers qu'il gagna sur Jean, roi de France. Ce monarque y fut fait prisonnier, et l'on sait avec quelle générosité le Prince Noir chercha à le consoler de sa défaite, le traitant comme son suzerain, et poussant le respect jusqu'à le servir à table. En 1362, Edouard reçut de son père l'investiture du comté de Poitou, les principautés d'Aquitaine et de Gascogne, et épousa sa cousine Jeanne, fille d'Edouard Plantagenet, comte de Kent. Peu de temps après, il donna dans sa cour un asile à Pierre le Cruel, chassé de la Castille par Henri de Transtamare. Edouard aimait l'argent; Pierre ne tarda pas à s'en apercevoir, et lui offrit la cession de plusieurs domaines considérables: peut-être plus occupé de son intérêt que de sa gloire, Edouard lui promit de le replacer sur le trône; et, impatient de commencer cette expédition, il obtint de son père cent mille écus en or, emprunta sur son apanage, fit fondre sa vaisselle, et, traversant les Pyrénées vers la fin de février, battit Henri à

Navarette, et rétablit Pierre qui ne le paya que d'ingratitude.

De retour dans la Guienne, Edouard trouva la guerre allumée entre la France et l'Angleterre ; malgré la fièvre qui le consumait, il se fit porter en litière au siége de Limoges qui refusait de se rendre, la ville fut prise, et le vainqueur fit massacrer la garnison française, et passer au fil de l'épée, environ trois mille habitans. Accablé de fatigue, il voulut passer en Angleterre, et tomba dans une maladie de langueur dont il mourut au palais de Westminster, en 1376, âgé de 46 ans.

Froissart vante la clémence, la libéralité, la douceur et la piété d'Edouard ; cependant, d'après sa conduite en différentes occasions, on peut croire qu'il dut inspirer moins d'amour que d'admiration.

Ce qu'il faut remarquer à sa gloire, c'est que depuis sa mort les Anglais perdirent la plus grande partie des domaines qu'ils possédaient en France, et que la sage politique de Charles V et la valeur de Duguesclin ne trouvèrent plus que de faibles obstacles à l'exécution de leurs projets.

On ne sait pas positivement si c'est l'effroi qu'il inspirait à ses ennemis ou la couleur de son armure qui lui fit donner le surnom de Prince Noir.

Z.

ÉLÉONORE.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III NAPOLI

*E. del.t* *Landon direx.t*

Digitized by Google

# ÉLÉONORE DE GUIENNE.

Éléonore ou Aliénor, fille de Guillaume IX, dernier duc d'Aquitaine, et d'Aënor, sœur de Hugues II, vicomte de Chatellerand, naquit vers l'an 1122. La mort de son père la rendit de bonne heure héritière du beau duché de Guienne. A quinze ans, elle l'apporta en dot au roi de France Louis VII, que cette alliance mettait alors en état de régner véritablement sur les grands vassaux de la couronne. C'était l'ouvrage de Suger, qui n'entreprit rien que d'avantageux à la France. L'histoire a rendu la beauté d'Eléonore si fameuse, qu'il serait inutile de la dépeindre. Cette beauté, comme celle d'Hélène, fut fatale au repos des peuples. Eléonore, née avec tous les avantages de la nature, aimait éperduement le plaisir; elle en trouva fort peu avec son mari, qui était dévot, sans esprit, et plein de petitesses : il lui parut bientôt l'homme du monde le plus ridicule de son royaume. Eléonore, avec cette façon de penser et son penchant pour la galanterie, ne tarda pas à former des intrigues; il paraît cependant qu'elle mit assez de mystère dans ses amours, qui ne furent que soupçonnées. C'était le temps des croisades, de ces guerres follement entreprises, mais qui ont si puissamment influé sur la civilisation de l'Europe. Louis VII, à la voix de S. Bernard, prit la croix; et, comme apparemment il était de la bienséance d'accompagner son mari dans ces sortes

d'entreprises, la reine le suivit dans ce voyage. Tous les historiens sont d'accord sur la conduite qu'elle y tint. Il paraît qu'elle fit très-peu d'attention à la sainteté des lieux qu'elle allait visiter, et que, sous le climat brûlant de l'Asie mineure, ses passions acquirent un nouveau degré de force. Habitant Antioche, avec son oncle Raimond, pendant que son mari se faisait battre par les musulmans, Eléonore se livrait, avec un jeune infidèle d'une rare beauté, à tous les charmes et à toutes les douceurs de l'amour. Larrey a voulu justifier cette princesse; il a prétendu que Louis était jaloux sans sujet: lui, s'est montré un apologiste sans preuves. Tous les écrivains du temps peuvent lui être opposés. « Ils nous dépeignent « Eléonore, dit Mézerai, courant après un Turc, « dont elle avait fait l'objet de sa passion, au mépris « de sa religion et de sa dignité ». Madame de Villedieu rapporte sur cette reine, une anecdote très-extraordinaire, et dont on peut douter sans craindre de passer pour sceptique. « Ce fut Eléonore, dit-« elle, qui charma le courage du brave Saladin, « l'un des chefs de l'armée des Sarrazins, et qui, lui « ayant fait connaître qu'elle ne croyait les protes-« tations d'amour que dans sa langue, força ce grand « capitaine à cet effet d'amour surprenant, d'ap-« prendre le français dans quinze jours ». Ce qui paraît plus vrai que cette anecdote, c'est qu'Eléonore écrivit à Saladin pour lui demander la liberté d'un de ses parens, en lui envoyant une forte rançon. L'infidèle renvoya à la reine le prisonnier et la

ançon, et fit à sa lettre une réponse pleine d'esprit t d'amabilité. Cette conduite, qui ressemblait si eu à celle que tenaient les chrétiens, fut peut-être e principe de l'amour qu'Eléonore ressentit pour ce prince généreux. A son retour à Antioche, Louis fut instruit de cet amour, et fit à sa femme tous les reproches qu'un mari fait en pareil cas. La reine, loin de se justifier et de détruire ses soupçons, lui reprocha de se conduire plutôt en moine qu'en roi, et lui proposa la dissolution de leur mariage, attendu la parenté. Le roi, tremblant qu'elle n'allât rejoindre son amant, la fit sur-le-champ conduire d'Antioche à Jérusalem. La défaite de son armée, et plus encore les lettres pressantes de Suger, déterminèrent Louis à repasser en France. Tourmenté de l'idée des infidélités de sa femme, il voulut faire prononcer son divorce; Suger, par l'ascendant qu'il avait sur l'esprit de ce prince, s'y opposa tant qu'il vécut; sa mort vint trop tôt. Privé de cet homme si fort au-dessus de son siècle, Louis ne suivit que ses propres lumières et les conseils de prêtres plus vertueux que bons politiques. Il ferma les yeux sur les avantages qu'il retirait de la Guienne, sur la puissance que cette province lui donnait, et qui le mettait à même de se faire respecter et de se passer de ses vassaux, et il rendit publics des affronts, sur lesquels la religion et la politique exigeaient qu'il jetât un voile. Ce fut à Beaugency, en 1152, que les prélats furent assemblés pour prononcer sur ce divorce, qu'on proposa d'abord à cause de la mauvaise conduite de

la reine. Mais Jean Bouchet, dans ses *Annales d'Aquitaine*, nous apprend que l'archevêque de Bordeaux, desirant en homme sage qu'on fit la séparation pour *aultre cause que pour la pétulance, légièreté et mauvaise volonté dont on chargeait ladite Aliénor*, proposa un autre moyen, qui fut que le roi et elle étaient parens, *voire dans les dégrés prohibés*. La dissolution prononcée, Eléonore se retira sur-le-champ dans ses états de Guienne, dont le roi fit sortir ses garnisons. Peut-être sa conscience lui commanda-t-elle cette mesure, que la politique ne pouvait approuver; peut-être aussi craignait-il, en agissant autrement, de faire soulever la Guienne, et n'était-il pas, comme l'a dit M. de Voltaire, assez puissant pour être injuste.

A peine le bruit du divorce d'Eléonore se fut-il répandu, que plusieurs partis la recherchèrent. Quelques seigneurs, dans le voyage qu'elle fit pour retourner dans ses états, prétendirent la retenir dans leurs châteaux; et le roi, qui avait cru qu'aucun gentilhomme ne voudrait épouser une femme galante qu'il avait répudiée, vit les princes les plus puissans aspirer à sa main. Mais Eléonore aimait le duc de Normandie. Henri II était beau, bien fait, dans la fleur de l'âge; il devait hériter du royaume d'Angleterre; Eléonore lui apportait de riches provinces: l'intérêt et l'amour formèrent cette union; Eléonore la pressa, pour se donner un protecteur contre ses amans intéressés. Henri vint la trouver à Bordeaux, où il l'épousa. Ce mariage fut loin d'être heureux.

Eléonore, dit le P. d'Orléans, la personne du monde à qui il convenait le moins d'être jalouse d'un mari, le fut excessivement du sien : il est vrai que ce n'était pas sans sujet ; Henri aimait éperduement les femmes : le monument de la belle Rosemonde l'atteste à la postérité. Eléonore fut pour elle une autre Médée. La princesse Marguerite de France, élevée à la cour d'Angleterre et promise à Richard, ne causa pas moins sa jalousie. Cette funeste passion la conduisit à faire révolter ses enfans contre leur père. A son retour d'Irlande, Henri dissipa cette révolte, fit mettre en prison la reine, qui l'avait excitée, et l'y retint tant qu'il vécut, pour la punir de n'avoir respecté dans sa vengeance ni les droits du trône, ni ceux du lien conjugal. Eléonore fut renfermée seize ans. A la mort de son mari, en 1188, Richard, qui lui succédait, lui rendit la liberté et le pouvoir. En partant pour la terre sainte, il fit Eléonore régente du royaume. La reine partit bientôt après pour aller négocier le mariage de la princesse de Navarre avec le roi son fils. Eléonore conduisit cette princesse en Sicile, où Richard l'épousa. Elle quitta encore l'Angleterre pour aller, en 1194, délivrer ce même Richard, prisonnier du duc d'Autriche. Eléonore eut ensuite beaucoup de part à l'élection de Jean son fils, comte de Mortaing, qui fut couronné au préjudice d'Artus de Bretagne. Cet Artus, son petit-fils, l'assiégea dans Mirebean, l'an 1202. Elle fut délivrée par Jean-sans-Terre, depuis ce moment jusqu'à sa mort, arrivée deux ans après, Eléonore

se retira dans le monastère de Fontevrault, où elle mourut l'an 1204, âgée de plus de quatre-vingts ans. Elle avait pris l'habit de cette maison, dont elle fut la bienfaitrice. La reconnaissance des moines peut seule expliquer les éloges qu'on lui prodigue dans le nécrologe de ce monastère. On la traite de la plus vertueuse princesse du monde, titre que l'examen de sa vie ne dispose pas à lui accorder.

Ph. L. R.

Vander Werf pinx.t Landon direx.t

Digitized by Google

# ELIZABETH.

**Une femme, à ses pieds enchaînant les destins,**
**De l'éclat de son règne étonnait les humains.**
**C'était Elizabeth :** VOLT.

L'histoire, dit Hume, offre peu de grands personnages qui ayent été en même temps plus exaltés par l'adulation et plus noircis par la calomnie que la reine Elizabeth; et cependant il n'y en a pas sur le mérite desquels l'opinion soit aujourd'hui plus unanime. La longue durée de son règne, les grands traits de son caractère et les heureux résultats de son administration ont enfin triomphé de toutes les préventions. On convient généralement que sa sagesse, sa fermeté, sa constance, sa magnanimité, sa pénétration et sa vigilance méritent les plus grands éloges; qu'aucun prince ne porta plus loin qu'elle ces précieuses qualités; que pour être parfaite comme reine, il ne lui manqua que de se montrer moins absolue, moins rigoureuse, plus indulgente et plus sincère envers son peuple. Par une singularité remarquable, la force de son caractère sut contenir dans de sages limites les plus nobles penchants de son cœur; son héroïsme fut sans témérité, son économie sans avarice, son amitié sans partialité, son activité sans turbulence, sans vaine ambition; et elle ne put se défendre des

faiblesses les plus ordinaires de son sexe, des petitesses de la vanité, d'une prétention ridicule à la beauté, d'un desir immodéré de l'admiration, des transports de la jalousie et de la colère.... Toujours maîtresse d'elle-même dans l'administration des affaires publiques, elle prit bientôt un empire absolu sur ses sujets; et en méritant leur estime par des vertus réelles, elle parvint jusqu'à s'assurer de leur affection par celles dont elle faisait parade. Peu de souverains anglais sont montés sur le trône dans des circonstances plus épineuses, et aucun n'a gouverné avec un bonheur plus soutenu. Quoiqu'elle ignorât que la tolérance est le seul moyen d'éteindre les factions religieuses, elle réussit par sa prudence, à garantir l'Angleterre des discordes qui troublaient alors toutes les nations voisines; et quoiqu'elle eût pour adversaires les princes les plus puissans, les plus entreprenans et les moins scrupuleux de son temps, elle sut maintenir, accroître et faire respecter ses forces, tandis qu'elle portait des atteintes profondes à celles de ses ennemis. Sans doute les habiles ministres et les guerriers audacieux qui fleurirent sous son règne, partagent la gloire de ses succès; mais loin de diminuer celle qui lui est propre, ils y ajoutent encore. Ce fut son juste discernement qui les appela près d'elle, et c'est à la constance de son attachement pour eux que l'état dut la continuité de leurs services. Cependant leurs talens et

leur gloire ne leur donnèrent jamais sur elle un ascendant qui eût compromis son autorité : dans son intérieur, dans sa cour, dans son royaume, elle fut toujours maîtresse..... Après ce beau portrait tracé par un des meilleurs historiens, et que nous regrettons d'avoir été forcés d'abréger, jetons un coup d'œil rapide sur la vie d'une reine dont l'Angleterre célèbre encore la mémoire avec l'expression du respect et de la reconnaissance.

Fille de Henri VIII et de l'infortunée Anne de Boulen, ELIZABETH naquit le 8 septembre 1533. Trois ans après, sa mère périt sur un échafaud. D'abord destinée au trône, puis successivement dépouillée de son rang et rétablie dans ses droits, selon le caprice de son père, Elizabeth lui dut au moins l'avantage d'une excellente éducation. Ses talens se développèrent rapidement; et l'adversité, qui sera toujours la meilleure école pour les princes, acheva de les mûrir. Comme héritière de la couronne et comme attachée à la religion protestante, elle fut environnée de dangers continuels pendant le règne de sa sœur, la jalouse et cruelle Marie. Accusée de conspiration, emprisonnée, reconnue innocente, mise en liberté mais toujours suspecte, elle vécut dans la retraite, cultiva son esprit par l'étude et par la méditation, et sut avec beaucoup d'adresse ménager sa sœur et conserver ses amis, ne pas offenser les catholiques et ne pas perdre l'estime des protestans. En 1558, après la mort de

Marie, elle fut proclamée reine par les deux chambres du parlement, et sacrée par l'évêque de Carlisle. Elle fit notifier son avénement au pape Paul IV. Ce pontife crut que l'on était encore au temps où Grégoire VII disposait des couronnes comme de fiefs du Saint-Siége, et refusa de reconnaître la légitimité de la fille d'Anne de Boulen. Il perdit tout par son inflexible hauteur, et la Reine gagna beaucoup. Sa croyance la disposait déja, son intérêt dut la déterminer à rendre dominante une religion qui sanctionnait ses droits au trône. Quoique les cruautés exercées par les catholiques sous le règne de Marie, n'eussent servi qu'à affermir et à étendre la réforme, Elizabeth mesura ses démarches avec prudence ; elle prépara la révolution et laissa au parlement le soin de la consommer. Celui-ci établit en 1561 la religion anglicane telle qu'elle est aujourd'hui, et donna au souverain la suprématie, les décimes et les annates. Ainsi depuis Henri VIII, et dans l'espace de 26 ans, l'Angleterre changea quatre fois de religion. On remarque que sur 9400 bénéficiers, il n'y en eut que 150 qui n'acceptèrent pas la réforme.

Ce que le règne d'Elizabeth offre de vraiment admirable, c'est le but qu'elle se proposa dans sa politique extérieure, c'est la sagesse du plan qu'elle conçut, c'est son habileté et sa persévérance à le suivre. Entourée, dès ses premiers pas, d'ennemis secrets ou déclarés, forcée pour pourvoir à

sa sûreté, et pour maintenir la tranquillité de son peuple, de prendre part aux affaires générales de l'Europe, elle ne s'en occupe que pour détourner loin d'elle les dangers qui la menacent. Les démêlés du Continent, les progrès même de la réforme, l'établissement d'une balance de pouvoirs, les combinaisons fédérales, l'esprit de conquête et les illusions d'une gloire personnelle ne peuvent distraire un moment son attention : aussi pendant 45 ans de règne, dit Bolingbroke, fait-elle moins de traités qu'on n'en a fait depuis en quatre ans. Le véritable intérêt de l'Angleterre, son repos, le développement de sa force intérieure, sa richesse et son bonheur, voilà les seuls objets qui l'occupent. Ni la faiblesse ni l'ambition, ni la crainte ni l'espérance ne l'écartent de la ligne qu'elle s'est tracée; et pendant sa longue administration, il n'y a pas un sou de dépensé, pas une goutte de sang de versé qui n'ait pour but de préserver la nation d'un danger réel et visible, ou de lui procurer un avantage évident et incontestable. L'Ecosse est l'endroit par où ses ennemis peuvent l'attaquer avec le plus d'avantage : c'est là que se porte d'abord toute son attention. Elle y envoie une armée, oblige les troupes françaises de se retirer, se fait reconnaître par leur souverain Henri II, et force Marie Stuart à quitter le titre de reine d'Angleterre. Bientôt elle excite le parlement d'Ecosse à adopter la réforme, et par là se fait des alliés de

ceux mêmes qu'elle pouvait craindre le plus. Après avoir ménagé la France jusqu'à ce qu'elle fût tranquille du côté de l'Écosse, elle repousse ses intrigues et prévient ses attaques, d'abord en encourageant secrètement le parti protestant, puis en le soutenant ouvertement contre Médicis, enfin en défendant Henri III et Henri IV contre les armes réunies des princes de Lorraine et de Philippe II. Celui-ci était pour elle l'ennemi le plus redoutable par sa puissance et par ses richesses, par sa jalouse ambition et par son artificieuse politique. Il avait ménagé Elizabeth tant qu'il avait espéré partager son trône en obtenant sa main, ou tant qu'il avait craint que les prétentions de Marie Stuart ne parvinssent à réunir les couronnes de France et d'Angleterre: elle le ménage à son tour jusqu'à ce que la France soit hors d'état de seconder ses projets. Mais en évitant avec lui une ruptnre ouverte, elle s'attache sans relâche à pénétrer ses desseins, à déconcerter ses entreprises, à l'occuper loin d'elle et à lui rendre avec usure le mal qu'il tente de lui faire. Il encourage sous le nom du Pape les insurrections d'Irlande; elle les réprime, et excite à son tour les Turcs à attaquer Naples et la Sicile, tandis que *Drake*, qu'elle n'autorise pas mais qu'elle ne désavoue pas, va la venger dans la mer du Sud, en enlevant des richesses immenses aux Espagnols. Il soutient la ligue en France; elle défend les

Bourbons. Il veut opprimer les Pays-Bas; elle réclame pour le rétablissement de leurs priviléges, ranime leur courage, refuse deux fois la souveraineté des provinces révoltées, mais se ligue avec elles et leur fournit des secours pour la défense de leur liberté. C'est ainsi que se maintenant, pendant les deux premiers tiers de son règne, dans une situation qui a pour elle tous les avantages de la paix et pour ses ennemis tous les inconvéniens de la guerre, elle les trompe, les divise et les affaiblit, tandis qu'elle unit, anime et enrichit le peuple anglais. Philippe veut punir enfin *ce démon infernal* qui s'attache à tous ses pas: en 1588, il fait d'immenses préparatifs pour envahir l'Angleterre. Alors la magnanimité d'Elizabeth se montre dans tout son jour. Loin de céder à la crainte et à des conseils timides, elle ose tenir tête à l'orage. 30 années de calme et de prospérité, en attachant les Anglais à leur reine, ont développé leur patriotisme et leur énergie. Les villes maritimes arment à l'envi pour la défense commune. Une flotte de 100 voiles, moins forte, mais plus intrépide et mieux conduite que la célèbre *Armada*, marche à sa rencontre. Elizabeth, âgée de 55 ans, paraît à cheval au camp de Tilbury: *Je n'ai que le bras d'une femme*, dit-elle à ses troupes, *mais j'ai le cœur d'un roi, et qui plus est d'un roi d'Angleterre.* On sait assez quelle fut l'issue de l'entreprise de Phi-

lippe II. Non contente d'avoir fait échouer ses desseins, la Reine attaque et presse à son tour son formidable adversaire. Henri IV, à la paix de Vervins, abandonne les Hollandais : mais Elizabeth refuse de traiter à une pareille condition ; elle reste fidèle à ses alliés, insulte les Espagnols jusques dans leurs ports, brûle leurs vaisseaux, trouble leur commerce, intercepte leurs galions, attaque leurs possessions dans les Indes occidentales, leur enlève l'empire des mers, et ébranle dans ses fondemens ce pouvoir illimité qui menaçait la paix et la liberté de l'Europe. Telle fut, au dehors, la conduite de cette femme vraiment supérieure, que Sixte V, son ennemi comme Pape et son admirateur comme Roi, qui l'avait excommuniée et qui traitait secrètement avec elle, appelait avec raison *un gran cervello di principessa*.

Elizabeth, entourée de dangers, n'avait cherché d'appui que dans l'affection de son peuple : elle trouva toutes ses ressources dans les résultats d'une excellente administration. Egalement éloignée de l'avarice de son grand-père, et de la prodigalité de son père, elle sut en établissant partout une sage économie, pourvoir à toutes les dépenses publiques, entreprendre et exécuter de grandes choses, avec un revenu qui ne passait pas 60,0000 livres sterl. (environ 15 millions). Elle paya les dettes publiques, rétablit le titre de la monnaye qui avait

été altéré sous les règnes précédens, fonda un crédit national et le substitua à la ressource ruineuse des emprunts étrangers, pourvut à la défense de l'état, approvisionna ses chantiers et ses arsenaux, renouvella ou plutôt créa sa marine, construisit et équipa chez elle des vaisseaux qu'il fallait auparavant louer aux villes Anséatiques, humilia l'orgueil de celles-ci et transporta à sa nation une partie de leur commerce. Jalouse de conserver dans toute son étendue la prérogative royale, elle fut toujours très-réservée dans les demandes de subsides, les refusa quelquefois, et même les remit lorsqu'ils excédaient ses besoins. Sous son règne, les capitaux que n'engloutissent plus les profusions de la cour, vont alimenter tous les canaux de la richesse publique. L'agriculture est encouragée par l'exportation des grains. Les Flamands persécutés par Philippe II, et accueillis en Angleterre, y portent leur laborieuse industrie. Excités, dirigés par le gouvernement, les Anglais s'aperçoivent enfin de tous les avantages de leur position. L'esprit de commerce, d'entreprise et de découverte se manifeste dans toutes les classes. *Drake* et *Cavendish* font les premiers le tour du globe, en attaquant partout les Espagnols dont la puissance s'étendait jusqu'aux deux bouts du monde. *Raleigh* jette les fondemens des colonies anglaises dans l'Amérique septentrionale. *Davis* et *Frobisher* cherchent trois fois un passage à la

Chine par le nord-ouest. Des compagnies de commerce, sans autre appui qu'elles-mêmes, s'ouvrent des routes en Moscovie, sur le Volga, à travers la Caspienne; visitent la côte d'Afrique, trafiquent avec la Turquie et la Perse, suivent les traces des Vénitiens aux Indes, et bientôt celles des Portugais par le cap de Bonne-Espérance. Ces expéditions, en formant à l'Angleterre une marine excellente, préparent sa grandeur future. L'esprit public, cet heureux résultat de la longue jouissance des avantages sociaux, commence à se manifester, à concourir aux vues du gouvernement et à suppléer à ses moyens; un simple marchand, *Gresham*, bâtit à ses frais la bourse de Londres et fonde un collége qui porte son nom. Ainsi le peuple anglais qui n'avait été sous les Edouard III et les Henri V que l'instrument grossier de la grandeur passagère de ces princes, devient sous Elizabeth un peuple puissant, policé, laborieux, industrieux et entreprenant.

Malgré tant de succès, Elizabeth n'est pas sans doute exempte de reproches dans le cours entier de son administration. Mais ceux qu'on lui fait sont-ils tous bien fondés? Le premier porte ordinairement sur la rigueur des mesures qu'elle prit pour éteindre le catholicisme en Angleterre, et pour empêcher en même temps les progrès des sectes nouvelles; et cependant, même en n'approuvant pas sa conduite, est-il juste de

la blâmer, elle que la loi déclarait chef et protectrice de l'église anglicane, de n'avoir pas su ce dont personne ne se doutait alors en Europe, que la liberté de conscience est un droit des peuples, et que la tolérance est toujours pour les gouvernemens la meilleure politique? Il est d'ailleurs certain qu'Elizabeth, placée entre les vieilles superstitions de Rome et l'enthousiasme naissant des Puritains, fut longtemps indulgente pour tout le monde, et ne se montra jamais sévère qu'envers ceux qui voulurent troubler l'état par principe de conscience. Ce fut l'insolence et l'éclat des bulles d'excommunications, l'acharnement et les conspirations des Jésuites, l'esprit de révolte qu'ils entretenaient par leurs missionnaires, la doctrine du tyrannicide qu'ils prêchaient publiquement dans leurs séminaires, qui lassèrent à la fin sa patience et provoquèrent son indignation. Si elle punit quelquefois avec trop de rigueur, elle parvint du moins à maintenir la tranquillité dans ses états, quoiqu'il ne se passât peut-être pas un seul jour sous son règne sans quelque complot contre sa personne, ou quelque intrigue contre la paix publique. Le second reproche porte sur cette multitude de droits onéreux, de dons gratuits, de priviléges, de monopoles, créés ou conservés par elle, pour suppléer aux taxes régulières que le parlement pouvait seul établir. Celui-ci est mérité: Elizabeth sentit elle-

même qu'un pareil usage de la prérogative, quoique consacré par l'exemple de ses prédécesseurs, compromettait ses plus chers intérêts, en entravant, en décourageant le commerce et l'industrie ; et elle finit par renoncer à la plupart de ces odieuses ressources de la fiscalité. Enfin on lui reproche assez généralement sa conduite hautaine et despotique envers le parlement, l'étendue illimitée qu'elle donna aux droits de la couronne, l'autorité absolue et quelquefois tyrannique qu'elle s'attribua. Sous ce rapport, le règne d'Elizabeth mériterait sans doute une vive censure, si l'on ne se rappelait qu'avant elle, et depuis l'avénement des *Tudors*, les principes de la monarchie absolue avaient jeté de profondes racines en Angleterre, qu'elle les trouva établis dans le conseil, admis par les représentans de la nation et par la nation même. Ce serait en effet se tromper étrangement que de considérer la constitution anglaise comme formant un plan régulier de liberté, avant la révolution de 1688. Alors seulement, les droits du peuple et les limites de l'autorité royale furent exactement déterminés. Un historien a dit que tel acte du règne d'Elizabeth que l'on cite avec éloge, pourrait aujourd'hui coûter la couronne à un roi d'Angleterre : cette observation est juste et fait pleinement sentir la différence des temps. Certes, Elizabeth était autorisée à se croire investie d'un pouvoir illimité, à une époque où la

chambre des communes elle-même retentissait de ces étranges maximes constitutionnelles : « Que « l'étendue de la prérogative du monarque ne « pouvait être ni contestée ni examinée ; que Dieu « avait donné aux princes la puissance qu'il s'at- « tribue à lui-même ; que la Reine avait autant de « droit aux biens de ses sujets qu'aux revenus « de la couronne, etc. » Enfin une preuve incontestable qu'Elizabeth ne fit le plus souvent qu'user des droits que l'opinion attribuait alors à la couronne, c'est que son administration fut généralement regardée comme *populaire*, c'est qu'elle obtint réellement l'affection de ses sujets. On l'a traitée de *grande comédienne* ; on n'a voulu voir que de l'affectation et de l'artifice dans ses manières affables et insinuantes envers le public, dans sa continuelle application à ménager les esprits et à gagner les cœurs, même dans ces belles paroles : *Je ne croirai jamais des Anglais ce que des mères ne voudraient pas croire de leurs enfans.* Mais si on lui refuse d'avoir sincèrement aimé le peuple, il faut convenir du moins qu'elle parut persuadée que sa sûreté et sa gloire dépendaient de le traiter comme si elle l'eût aimé : et c'est encore un assez bel éloge. Nous oserons donc le dire, Elizabeth, comme reine, ne nous paraît sans excuse que dans sa conduite envers sa rivale, la reine d'Ecosse. L'injuste détention et l'assassinat juridique de Marie Stuart ont seuls terni l'éclat d'un règne vrai-

ment glorieux : mais, pour le châtiment d'Elizabeth, son nom est condamné à rappeler toujours celui de sa malheureuse victime.

En avouant que l'histoire n'a le droit de demander aux princes un compte sévère que des actions ou des penchans qui ont directement influé sur le sort de leurs sujets, on doit ne pas dissimuler cependant que si Elizabeth montra, dans sa vie publique, presque toutes les vertus d'un grand roi, elle eut, dans sa vie privée, tous les défauts d'une femme, et ne racheta ceux-ci par aucune des qualités aimables qui les font pardonner. Tandis que l'Europe l'admirait et que son peuple la bénissait, sa cour, ses ministres, ses favoris même et ses plus dévoués serviteurs ne virent trop souvent en elle qu'une maîtresse impérieuse, vaine, emportée, jalouse et capricieuse. Comme tant d'autres monarques, on dut l'aimer et l'estimer d'autant moins qu'on l'approchait davantage. On ne peut la blâmer sans doute d'avoir rejeté les vœux intéressés de cette foule de princes qui, depuis Philippe II jusqu'au duc d'Alençon, aspirèrent successivement à sa main : aucun d'eux n'en était digne. Mais en même temps que l'intérêt de sa gloire et surtout le goût de la domination la détournaient de prendre un époux, son amour propre la portait à flatter toutes les espérances pour grossir sans cesse le nombre des prétendans. Jamais peut-être on ne porta plus loin les prétentions à la beauté, jamais

on ne se montra plus jalouse d'obtenir les hommages qui lui sont adressés. Régner sur les cœurs par le pouvoir de ses charmes fut l'étude de toute sa vie. L'éclat des fêtes, le luxe de la représentation, les artifices de la toilette, la recherche des modes, les raffinemens de la coquetterie, elle employa tout, jusques dans sa vieillesse, pour établir ou pour conserver ce chimérique empire. Comme l'éloge de sa figure, de ses grâces, de son esprit et de ses talens était un moyen sûr d'obtenir sa faveur, la flatterie fut poussée par les courtisans jusqu'à l'adoration, et devint tellement une habitude qu'on prodiguait encore à Elizabeth plus que sexagénaire les noms de *Nymphe aux blonds cheveux*, de *Diane*, de *Vénus*, en même temps que ceux *d'Alexandre* et *d'Orphée*. Quelques historiens ont attribué uniquement à la politique l'attachement qu'elle montra pour quelques favoris; d'autres se sont portés pour garants que ses sentimens les plus vifs ne passèrent jamais les bornes d'un amour platonique, et qu'elle fut toujours fidèle à la résolution qu'elle avait si fastueusement annoncée, *de vivre et de mourir vierge*. Ce qui est plus certain, c'est qu'elle n'enrichit aux dépends du public aucun de ses nombreux adorateurs; c'est que la jalousie qu'elle entretint parmi tant de rivaux puissans, ne servit presque toujours qu'à les rendre plus dévoués et plus fidèles; c'est que le goût des plaisirs et le ton de la galanterie qu'elle introduisit à la cour, adoucirent les mœurs de la haute

noblesse, tandis que les habitudes d'un luxe plus raffiné rendait les grandes fortunes tributaires de l'industrie et du commerce ; c'est enfin que sa partialité pour ceux qu'elle parut aimer le plus, comme *Leicester* et le fameux *Essex*, ne l'emporta jamais sur la juste confiance qu'elle devait à des ministres tels que *Bacon* dont le mérite a été depuis éclipsé par la célébrité de son fils, *Walsingham* qui la servit 30 ans et ne laissa pas de quoi se faire enterrer, *Cecil* créé lord *Burleigh*, qui fut 40 ans son principal ministre, et qui, par une rare fortune, mourut regretté du peuple autant que sa souveraine. — Elizabeth termina sa carrière le 24 mars 1603, à l'âge de 70 ans. On a remarqué que quoiqu'elle unît à des connaissances étendues de grandes prétentions à l'esprit, elle ne fit rien pour les lettres. Celles-ci participèrent cependant au mouvement général qui semblait donner à la nation entière une nouvelle existence, et le règne d'Elizabeth forme aussi pour elles une époque glorieuse. La langue anglaise sortit tout-à-coup de la barbarie. La cour contribua beaucoup à lui ôter sa grossièreté et sa rudesse: des écrivains distingués tels que *Parker*, *Sidney*, *Raleigh*, *Spencer*, achevèrent de lui donner une forme régulière, de la dignité, de l'élégance, de la précision et de l'énergie. Enfin *Shakespear* rendit la scène anglaise justement célèbre, tandis que *François Bacon* méditait les immortels ouvrages qui assignèrent bientôt à son pays le premier rang dans la philosophie. F.

EPAMINONDAS.

VITTORIO

*Landon direx.t*

# ÉPAMINONDAS.

La plus grande gloire qui existe chez les hommes est celle de donner des lois aux nations ou de rendre sa dignité au peuple qui l'a perdue. Epaminondas ne fut point législateur, mais Thèbes lui dut le peu de jours de splendeur dont elle jouit. Avant qu'il parût, elle était l'objet du dédain de la Grèce; lorsqu'il cessa de vivre, elle retomba dans son premier état. Jamais l'influence d'une grande vertu, d'un grand caractère, ne se montra d'une manière aussi évidente.

Il naquit vers l'an 390 avant J. C., d'un Thébain nommé Polymnus, qui, malgré la modicité de sa fortune, ne négligea rien pour son instruction. Il reçut des leçons de philosophie de Lisis de Tarente. Les plus habiles maîtres lui enseignèrent la musique; il excella même dans la danse, qui n'était point méprisée chez les Grecs comme elle le fut chez les Romains. Il envisageait les exercices du corps non sous le rapport de l'agrément, mais comme les moyens de donner aux membres plus de souplesse et d'agilité; aussi il n'eut point de supérieur dans la lutte et la course.

Ses talens acquis étaient relevés par toutes les qualités morales. Sa prudence, sa modestie, son mépris des richesses, sa chaleur dans l'amitié, en le rendant l'admiration des gens de bien, excitèrent la haine et l'envie. Uniquement occupé des intérêts

de la république, et du desir d'être utile à ses concitoyens, il s'oubliait lui-même; mais il avait recours à la libéralité des riches lorsqu'un homme vertueux se trouvait dans l'indigence, qu'il y avait un captif à délivrer, ou qu'une jeune fille pudique ne pouvait être mariée faute de dot. Ses sollicitations alors étaient presque toujours accueillies, parce que l'on connaissait la noblesse de ses motifs, et qu'on le savait trop juste et trop éclairé pour appeler le bienfait sur des hommes qui en eussent été indignes. « A quels titres « m'envoyez-vous cet aventurier qui m'a demandé « mille écus? lui dit un jour un citoyen très-opulent, « mais peu magnifique. Par la raison, répondit Epa« minondas, qu'il est pauvre et que vous êtes riche. »

Cet illustre Thébain se lia de bonne heure avec Pélopidas, de cette amitié qui naît de la conformité des goûts et des affections. Ce dernier délivra Thèbes de la tyrannie des Spartiates sans le secours d'Epaminondas, mais dans toutes les autres actions leurs périls furent communs, et l'admiration et la reconnaissance unirent les noms de ces deux zélés patriotes.

Il sauva Thèbes à la bataille de Leuctres, gagnée sur les Lacédémoniens, en continuant d'exercer le pouvoir de général, malgré le décret qui lui enjoignait de rentrer dans la ville. Cette désobéissance entraînait la peine capitale, et l'étendue de ses services, loin de désarmer l'envie, ne faisait qu'accroître ses fureurs. On ne savait de quelle manière il échapperait à une accusation aussi grave : il parut dans

l'assemblée du peuple, non avec l'attitude d'un accusé, mais avec la confiance d'un vainqueur. Il ne chercha point à pallier la gravité du délit, il exigea seulement que sa sentence fût conçue en ces termes : « Epaminondas est condamné à mort par « les Thébains, parce qu'à la bataille de Leuctres « il vainquit les Lacédémoniens, ce qu'aucun gé- « néral Thébain n'avait fait avant lui; et que dans « une seule action il sauva, non-seulement la liberté « de Thèbes, mais encore celle de toute la Grèce, « et qu'il ne voulut point mettre fin à la guerre qu'il « n'eût rétabli la ville de Messène, et ne l'eût rendue « capable d'enchaîner l'ambition inquiète de Lacé- « démone ». Une défense si habile et si peu prévue désarma ses juges, accabla ses adversaires, et fit admirer sa présence d'esprit autant que sa valeur.

Les Spartiates s'aperçurent que la fortune de leurs ennemis reposait sur la tête d'un seul homme. A la bataille de Mantinée, ils dirigèrent tous leurs efforts contre Epaminondas : cet illustre chef fut atteint d'un trait mortel. Il sentit que s'il arrachait le fer dont il était frappé, sa vie s'échapperait avec son sang : il attendit que le sort de la bataille fût décidé. Ayant appris que les Béotiens étaient vainqueurs, il s'écria : « J'ai assez vécu; je meurs vengé ». Il tira le fer de la plaie, expira, et la gloire de Thèbes, qui avait commencé avec lui, s'ensevelit dans sa tombe.

Epaminondas avait vécu dans le célibat; ses amis, qui l'environnaient dans ses derniers momens, versaient des larmes abondantes, et semblaient regretter

qu'il mourût sans postérité : « Je laisse deux filles, « répondit ce grand homme ; la victoire de Leuctres « et celle de Mantinée. »

Malgré ses talens, Epaminondas eût été beaucoup moins remarqué dans la république d'Athènes, qui était une pépinière de grands hommes ; il fut plus heureux de naître dans une ville obscure et de l'illustrer, que de vivre dans un pays célèbre où une foule de grandes réputations balançaient les suffrages et captivaient l'attention. Mais si Epaminondas, dans une autre ville de la Grèce, eût trouvé des rivaux du côté de la valeur et de l'éloquence, il n'en eût point eu peut-être du côté du désintéressement et des vertus privées. Ataxercès, voulant essayer de le corrompre, lui députa un nommé Dionedonte, avec une somme considérable, et se servit de la médiation d'un jeune Thébain appelé Micithe, et pour lequel Epaminondas avait de l'affection. Lorsqu'ils furent en sa présence, et que l'étranger eût exposé l'objet de sa mission, Epaminondas répondit : « L'argent est « inutile ; si le roi veut des choses favorables aux Thé- « bains, je suis disposé à les faire sans motif d'inté- « rêt ; s'il en exige de nuisibles, il n'a point assez de « richesses pour les obtenir de moi, car je préfère ma « patrie à tout l'or de l'univers.

« Pour vous, dit-il à l'ambassadeur, qui ne me « connaissez point, je pardonne la tentative que vous « avez faite ; mais abandonnez promptement la ville, « afin que vous n'essayiez point de trouver des ca- « ractères plus accessibles à la séduction. O toi !

« Micithe, ajouta-t-il, rends ce que tu as reçu, si tu « ne veux point que je te livre aux magistrats ». Les historiens disent qu'ils rempliraient un volume s'ils voulaient citer tous les traits de désintéressement de cet homme illustre.

Ses réparties étaient pleines de sens et d'énergie. Un Thébain nommé Menechides, homme éloquent pour son pays, engageait ses compatriotes à préférer la paix à la guerre, afin de ne point mettre la république à la discrétion d'un général. Tu trompes, dit-il, tes concitoyens par l'abus d'un mot : ce que tu appelles paix n'est rien autre chose que la servitude ; car la paix ne s'obtient que par la guerre. Si les Grecs la veulent longue et solide, il faut qu'ils s'exercent aux armes et non à la lutte. Le même adversaire lui reprochait de n'avoir ni femme ni enfans, et de montrer autant d'orgueil que s'il avait « acquis la gloire d'Agamemnon. Cesse, dit Epami- « nondas, de me parler de mariage; je ne voudrais « suivre en ce point ni ton conseil ni ton exemple. « (Il passait pour entretenir des liaisons adultères.) « Mais tu te trompes lorsque tu me reproches d'être « l'émule d'Agamemnon : celui-ci, avec toute la « Grèce, eut beaucoup de peine à prendre une « seule ville en dix ans, et j'ai, dans un seul jour, « délivré toute la Grèce de l'empire des Lacé- « démoniens. »

Ayant été député auprès des Arcadiens pour les engager à contracter une alliance avec Thèbes et Argos, il eut contre lui Calistrate, ambassadeur

d'Athènes, homme d'une grande éloquence, qui, pour les déterminer, employa des motifs qui nous paraîtraient aujourd'hui aussi singuliers que si des Anglais, pour empêcher des Allemands de s'unir avec la France, citaient les crimes de Clovis, de Frédégonde, de Brunehaut. « Songez, dit l'orateur « athénien, si vous devez vous unir aux Argiens; « car c'est dans leur sein que naquit Oreste, exé- « crable assassin de sa mère. L'alliance des Thébains « vous séduirait – elle davantage ? c'est la patrie « d'Œdipe, qui trempa ses mains dans le sang de « son père. »

« Admirez, dit Epaminondas, le génie de ce « rétheur athénien ! Comme il loue son pays! Ces « parricides, ces scélérats, dont il veut imputer les « crimes aux lieux qui les ont vu naître, ont été re- « cueillis par ses compatriotes. »

Epaminondas est un de ces beaux caractères qui s'emparent du cœur, et qui laissent dans l'ame une profonde estime. Sa vie n'offre aucune tache, aucun acte repréhensible. Son patriotisme fut un sentiment religieux, et une passion sublime. Lorsqu'il combattit les Spartiates, il fut difficile de l'égaler en talent, et impossible de le surpasser en courage. Il eut le malheur de former Philippe, le père d'Alexandre, dans l'art militaire ; mais qui pouvait prévoir que ce descendant d'un prince faible et humilié, deviendrait un jour le fléau de la Grèce ?

L . . . . e.

D'EPERNON.

C. del.t Landon direx.t

# LE DUC D'ÉPERNON.

Aux avantages de la naissance et de la fortune, Jean-Louis de Nogaret de la Valette, duc d'Epernon, joignit ceux de la plus haute faveur sous le règne de Henri III. Créé duc et pair, marié à l'héritière de l'illustre maison de Foix, colonel-général de l'infanterie, amiral de France, premier gentilhomme de la chambre, gouverneur de l'Angoumois, de la Saintonge, de l'Aunis, du Limousin, du Boulonnais, du pays Messin, ce favori reçut encore de la prodigue amitié du roi le gouvernement de la Normandie et la promesse de le rendre si puissant, *que lui-même ne pourrait plus lui ôter ce qu'il lui aurait donné.*

Le duc d'Epernon était né en 1554, et sa fortune, parvenue à son comble en 1588, avait ajouté à la hauteur naturelle de son caractère cette roideur altière et cet esprit de domination qui sont la suite ordinaire d'une prospérité excessive. On le vit fièrement s'éloigner de la cour, *où*, dit Brantome, *on le tenait pour un monsieur et le second de la France*, lorsque les Guises s'en furent rapprochés par les intrigues de Catherine de Médicis. Quand la guerre de la ligue eut éclaté, il revint sous les drapeaux de son roi, pour les quitter de nouveau, au sujet d'une vaine dispute de rang, à l'instant même où Henri IV, nouvellement parvenu à la couronne, avait le plus grand besoin du concours de sa noblesse.

Rentré au service du roi, il osa encore le braver quelques années après, en disputant les armes à la main le gouvernement de Provence au duc de Guise, à qui Henri IV l'avait donné. Il fit ensuite sa paix avec ce prince, dont il ne fut jamais l'ami.

Le duc d'Epernon était dans le carrosse du roi lorsque ce bon prince fut assassiné. Le lendemain il courut au parlement, et portant la main sur la garde de son épée, « Elle est encore dans le fourreau, « dit-il, mais il faudra qu'elle en sorte si on n'ac- « corde pas dans l'instant à la reine-mère un titre « qui lui est dû, selon l'ordre de la nature et de la « justice ». Marie de Médicis fut déclarée régente, et le duc en reçut de nouvelles faveurs.

A la majorité de Louis XIII, mécontent du nouveau ministère, le duc d'Epernon s'était retiré dans son gouvernement de Metz, lorsqu'on lui inspira le projet de délivrer la reine-mère alors confinée à Blois. Il traverse aussitôt presque toute la France, à la tête d'une troupe de cavaliers, enlève la reine, et la conduit à Angoulême, dont il était gouverneur. Richelieu, alors évêque de Luçon, fut envoyé par la cour pour négocier la paix. La reine obtint des conditions assez avantageuses, mais Epernon, malgré son orgueil, fut obligé d'accepter un acte de pardon et d'oubli.

Quelques années après, le duc d'Epernon contribua à appaiser les troubles qui s'étaient élevés dans le midi de la France; mais son orgueil inflexible ne put pas se résoudre à plier sous l'autorité de Riche-

lieu, qui dès-lors devint son ennemi. Il eut la douleur de voir le duc de la Valette, son fils, condamné à perdre la tête, ne se soustraire à la mort qu'en s'exilant de son pays. Un différent qui s'éleva entre l'archevêque de Bordeaux Sourdis, et le duc d'Epernon, alors gouverneur de Guyenne, et que la hauteur excessive et la violence de ce dernier rendit très-grave, fut encore pour l'orgueilleux vieillard une source de chagrins et d'humiliations. La cour exigea de lui des soumissions envers le prélat, et il lui fallut entendre à genoux les remontrances de son ennemi, pour être relevé de l'excommunication prononcée contre lui. Enfin, pour dernière disgrace, le duc reçut ordre de quitter le château de Plassac, où il se consolait de ses malheurs en vivant avec une somptuosité presque royale, et de se retirer à Loches, où il mourut au bout de quelques mois, en 1642, à l'âge de quatre-vingt-huit ans. Il fut le seul des grands du royaume qui ne fléchit jamais sous le cardinal de Richelieu, mais celui-ci sut bien s'en venger.

Le duc d'Epernon s'était distingué dans sa jeunesse dans la carrière des armes. Comme tous les favoris de la fortune, il s'aveugla sur son mérite, s'exagéra les services qu'il avait rendus, et ne fut pour ses maîtres ni ami constant, ni serviteur fidèle. Sa vie entière ne fut qu'une suite de mécontentemens causés par un orgueil excessif, et qui n'était pas soutenu par des talens supérieurs. Suivant avec trop de précipitation des résolutions dictées par la vanité et l'emportement, il s'attira des disgraces qui durent

affecter cruellement son esprit hautain. Aucun seigneur ne porta plus haut le faste et la fierté ; il exigeait que ses gardes fissent des preuves égales à celles des chevaliers de Malte, ce qui paraissait d'autant plus déplacé, que ses ennemis lui contestaient l'ancienneté de son origine. Il est le premier grand seigneur qui ait fait mettre six chevaux à son carrosse ; il est aussi le premier qui, sous prétexte d'indisposition, ait fait entrer sa voiture dans la cour du Louvre, honneur que Henri IV accorda aussitôt au duc de Sully, et qui par la suite s'étendit à tous les ducs et aux officiers de la couronne.

Girard, secrétaire du duc d'Epernon, a donné des mémoires pour la vie de son maître, qui fut comme le dit le P. Anselme, un homme d'esprit, hardi, et d'un cœur intrépide, qui avait des pensées vastes, beaucoup de grandeur et de fermeté, mais d'un naturel brusque, hautain et fanfaron.

A. M.

EPICURE.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

*Landon direx.t*

# ÉPICURE.

Epicure, l'un des plus grands philosophes de son siècle, et on peut ajouter de l'antiquité, était Athénien, du bourg de Gargetium, dans la tribu d'Egée. Sa famille étoit tombée dans la misère. Son père, Néoclès, était maître d'école; et sa mère, Cherestrata, si l'on en croit Denys d'Halicarnasse cité par Diogène-Laërce, allait dans les maisons faire des lustrations et chasser les spectres.

Epicure, né le 7, ou selon d'autres le 20, du mois de gamélion, la 3e année de la 109e olympiade, passa son enfance dans l'île de Samos. Il écrit lui-même qu'il avait quatorze ans lorsqu'il commença à s'attacher à l'étude de la philosophie. Apollodore, un de ses sectateurs, assure, dans le premier livre de la vie d'Epicure, que ce philosophe s'appliqua à cette connaissance universelle des choses, par le mépris que lui donna l'ignorance d'un grammairien qui ne lui put jamais donner aucun éclaircissement sur tout ce qu'Hésiode avait dit du chaos.

Epicure avait trente-six à trente-sept ans lorsqu'il vint se fixer à Athènes. Il avait voyagé jusqu'alors, étudiant les hommes dans les différens pays, méditant sur les principes de la morale, et sur-tout sur les moyens de les enseigner à la jeunesse, trop souvent rebutée de la manière austère dont on les lui présente. Tous les philosophes de

son temps semblaient avoir conspiré contre les plaisirs des sens et contre la volupté. Epicure en prit la défense, et la jeunesse d'Athènes vint en foule à ses leçons.

Si la maniére dont Epicure présentait la morale charmait ses auditeurs, le lieu où il enseignait la philosophie enchantait leurs regards : c'était dans un jardin charmant, orné de tout ce qui peut flatter les sens, que le philosophe, assis au milieu de ses disciples sur des gazons délicieux, ou se promenant sous des ombrages embaumés, leur inspirait l'enthousiasme de la vertu, la tempérance, la frugalité, l'amour du bien public, la fermeté de l'ame et le mépris de la vie.

Epicure redoutant les embarras du mariage vécut dans le célibat. Il s'occupa à étudier, à écrire et à enseigner. Il avait composé plus de trois cents traités différens, tous remarquables par leur profondeur et leur clarté : il ne nous en reste aucun. Epicure fut chéri des grands, et admiré de ses rivaux. Il comptait au nombre de ses disciples les Athéniens les plus distingués par leur mérite et par leur naissance, et plusieurs femmes célèbres, Léontine, maîtresse de Métrodore, Thémiste, Philénide, Nécidie.

Des stoïciens forcenés l'accablèrent d'injures; il leur abandonna sa personne et défendit ses dogmes. Il détruisit sa santé à force de travailler. Dans les derniers temps de sa vie il fut attaqué d'une maladie cruelle, et il ne pouvait souffrir ni feu ni lumière.

mais le spectacle de sa vie passée, ainsi qu'il l'écrivait à ses amis, suspendait quelquefois ses douleurs. Lorsqu'il sentit sa fin approcher, il fit appeler ses disciples, leur légua ses jardins ; il assura l'état de plusieurs enfans sans fortune dont il s'était rendu tuteur, il affranchit ses esclaves, ordonna ses funérailles, et mourut à soixante-douze ans, la seconde année de la 127$^{e}$ olympiade.

Si la philosophie d'Epicure a trouvé de nombreux détracteurs dans l'antiquité et chez les peuples modernes, c'est qu'on a souvent attribué au philosophe athénien les principes de quelques-uns de ses disciples, et qu'on a confondu généralement les Epicuriens rigides avec les Epicuriens relâchés. La différence qu'il y avait entre eux était grande. Ces derniers expliquaient fort mal les sentimens d'Epicure. Sous prétexte que ce philosophe faisait consister le souverain bien dans la volupté, ces faux Epicuriens, au lieu de prendre la volupté dans le sens de leur maître, pour le plaisir que donne la pratique de la vertu, la prenaient, au contraire, pour les infâmes plaisirs de la débauche. Les véritables Epicuriens appelaient ces indignes sectateurs, les sophistes de leur doctrine. Parmi ces sophistes, Catius, dont parlent Ciceron, Horace et Quintillien, tient le premier rang.

Epicure divisait la philosophie en canonique ou dialectique, en physique et en morale. Il reconnaissait un être immortel, inaltérable, et parfaitement heureux, puisqu'il n'agit sur rien et rien sur

lui ; mais par la raison que son existence ne peut être altérée, il la regardait comme une existence stérile. Ce philosophe avait renouvelé le système des atomes de Démocrite ; il soutenait que l'ame est composée d'atomes, et mortelle. Epicure enseigna la sagesse sous le nom séduisant de volupté ; il eut soin d'expliquer ce mot de manière à éloigner toute interprétation odieuse, et déclara hautement qu'on ne peut vivre agréablement à moins qu'on ne vive avec sagesse, honnêteté et justice, et qu'on ne peut vivre ainsi sans vivre agréablement. Que ne renferme point un tel principe?

La philosophie épicurienne fut professée sans interruption depuis son institution jusqu'au temps d'Auguste ; elle fit dans Rome les plus grands progrès ; la secte y fut composée de la plupart des gens de lettres et des hommes d'état. Lucrèce chanta l'épicuréisme, Celse le professa sous Adrien, Pline le naturaliste sous Vespasien ; les noms de Lucien et de Diogène-Laërce sont encore célèbres parmi les Epicuriens.

Ph. L. R.

ERASME.

*Holbein pinx.t* *Landon direx.t*

Digitized by Google

# ERASME.

On assure que Pierre Gérard, habitant de Tergow, en Hollande, courtisa la jeune Marguerite, fille d'un médecin de Zévenbéque, qu'elle eut la faiblesse de lui céder avant le mariage ; que, pour dérober à sa famille le fruit de son amour, elle prit le parti de se réfugier à Roterdam, et qu'en 1465, elle y accoucha de Didier ou *Desiderius* Erasme qui, après avoir été enfant de chœur à Utrecht, entra dans l'école de Deventer où bientôt le docte Sintheim lui prédit qu'un jour il serait le plus savant homme de son siécle. Ce fut dans cette même école qu'Erasme apprit le latin et le grec ; on ajoute qu'à onze ans il était en état d'enseigner la physique et la logique, la métaphysique et la morale.

Né avec une mémoire prodigieuse, il savait par cœur Horace et Térence : les comédies de celui-ci le charmaient au point qu'il répétait souvent que Cicéron, Quintilien, S. Jérôme, S. Augustin, S. Ambroise avaient dû les lire dans leur vieillesse comme dans leur jeunesse, et que le mérite de cet auteur ne pouvait être méconnu que par un barbare. Peu à peu, il donna la préférence à Horace qu'il prit pour modèle ; et longtemps après, Ducerceau a dit comme Erasme :

J'étais pour Ovide à quinze ans,
Mais je suis pour Horace à trente.

Ruiné par ses tuteurs qui le pressaient vivement de se faire chanoine régulier, Erasme en prit l'habit au couvent de Stein, et le quitta pour entrer chez l'évêque de Cambrai auquel, peu de temps après, il témoigna le plus grand desir d'étudier la théologie à l'université de Paris. Le prélat lui obtint une bourse au collége de Montaigu; Erasme s'y rendit en 1496, et sa santé y fut absolument détruite, soit par la mauvaise nourriture que l'on y donnait aux pensionnaires, soit par les jeûnes fréquens que leur imposait toutes les semaines, un principal plus avare que dévot.

Au sortir de ce collége et jusques en 1521, Erasme habita successivement la France, le Brabant, la Hollande, l'Angleterre et l'Italie: papes et cardinaux, monarques et savans s'empressèrent de l'accueillir, de lui offrir des places, mais leurs promesses ne l'éblouirent point: il comparait les gens de lettres aux grands personnages que représentent les tapisseries de Flandre, et qui ne font leur effet que lorsqu'ils sont vus de loin.

Ce fut donc en vain que les rois de France, de Pologne et de Hongrie cherchèrent à se l'attacher: il n'accepta que la charge de conseiller d'état qui lui fut offerte par Charles-Quint; charge qui lui donnait beaucoup de crédit et peu d'occupation. Ce fut à cette époque qu'il abandonna entièrement la cause de Luther dont il blâma la doctrine et la conduite. Il fit aussi tous ses efforts pour en détacher Mélancthon, et c'est dans l'Histoi-

même du Luthéranisme qu'il faut voir avec quel courage Erasme brava les injures de Luther qu'il ne cessa de combattre, animé par sa propre conviction, et soutenu par les invitations réitérées de Paul III qui le regardait comme le plus savant théologien qu'il fût possible d'opposer aux partisans de la nouvelle hérésie.

Le souverain pontife ne crut pouvoir s'acquitter avec Erasme qu'en lui donnant, à la fois, et le chapeau de cardinal, et la prévôté de Deventer dont les revenus lui eussent fourni les moyens de soutenir l'éclat de la pourpre romaine; mais Erasme n'accepta ni l'un ni l'autre. Simple et désintéressé, jamais Erasme ne se plaignit de la fortune que lorsque sa rigueur lui refusa le nécessaire; et, dans toutes les occasions, sa modestie repoussa ce que la justice devait à son mérite.

Jaloux de sa liberté, il aima les femmes dont jamais il ne voulut être l'esclave, et sa véritable passion fut celle de l'étude à laquelle il consacra longtemps et ses jours et ses nuits. Il traduisit et ressuscita les Pères de l'Eglise, inspira le goût des anciens, dégagea la théologie des ridicules expressions de l'école, écrivit avec autant d'esprit que d'élégance, et, quoi qu'en ayent dit Scaliger et Béda, les littérateurs les plus délicats ne peuvent lui reprocher qu'un peu de bigarrure dans le style, un peu d'inégalité dans les idées. Parmi ses nombreuses productions, on lira dans tous les temps, ses *Colloques* et son *Eloge de la Folie*.

Célèbre dans toutes les universités, il professa dans les plus fameuses, et sa réputation était si grande en Allemagne, que lorsqu'il traversait quelque ville, il y recevait, de la part des magistrats, les honneurs que l'on rendait aux souverains. Bâle fut sa dernière demeure; et, malgré tous les soins que la médecine lui prodigua, il mourut d'une dyssenterie, en 1536, âgé de 70 à 71 ans.

Tergow et Roterdam se disputèrent l'honneur d'avoir donné naissance à Erasme; Roterdam l'emporta, et ses compatriotes lui élevèrent une statue, et gravèrent cette inscription au dessus de la porte de la maison où l'on croit qu'il est né :

*Hæc est parva domus, magnus qua natus Erasmus.*

« C'est sous cet humble toit qu'est né le grand « Erasme. »

On dit aussi qu'il avait cultivé la peinture, et que l'on voit encore dans le monastère de Stein un crucifix au bas duquel on lit : « Ne méprisez pas tant « ce tableau, il a été peint par Erasme. »

F. D.

ÉSOPE.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

*Landon dirext*

# ÈSOPE.

Beaucoup de personnes pensent qu'Esope est le même que Lokman, ils fondent en partie cette opinion sur la conformité des aventures arrivées au fabuliste arabe, et de celles qu'on a mises sur le compte du fabuliste phrygien. Planude, moine grec du 14e siècle, a écrit une vie d'Esope qui n'est qu'un tissu de contes absurdes et d'anachronismes grossiers. On prétend que c'est aussi lui qui a composé les fables attribuées à Esope, sur d'anciens sujets d'apologue qui étaient venus à sa connaissance. Plutarque, et d'autres écrivains grecs, plus dignes de foi que Planude, ont parlé d'Esope; c'est dans leurs écrits qu'il faut puiser le peu de détails qu'il est permis de donner sur ce personnage si problématique.

Esope, né en Phrygie, vers la 50e olympiade, passa une partie de sa vie dans l'esclavage. Son dernier maître, qu'il charma par l'ingénieuse justesse de ses réponses, lui donna la liberté. Il se mit à composer des fables qui lui firent une grande réputation d'esprit et de sagesse. Crésus, roi de Lydie, le fit venir à sa cour, où il vit Solon. Il quitta plusieurs fois ce monarque, pour voyager dans la Grèce et dans d'autres contrées. Il allait par-tout débitant des fables, et donnant aux peuples, comme aux princes, des leçons d'autant plus utiles, qu'elles étaient cachées sous le voile d'une

aimable allégorie. Crésus, auprès de qui il retournait toujours, lui confia des missions importantes. La dernière lui fut funeste. Le roi l'ayant chargé d'aller offrir à Delphes un grand sacrifice à Apollon, et de donner à chaque habitant de cette ville une somme considérable, il jugea que les Delphiens n'étaient point dignes de cette munificence, et il renvoya l'argent à Crésus. Les Delphiens, irrités, l'accusèrent de sacrilège, et le précipitèrent du haut d'un rocher. Peu de temps après, la peste et la famine désolant leur pays, ils attribuèrent ces fléaux au meurtre d'Esope, et firent les plus grandes répations à sa mémoire. Les Athéniens lui élevèrent une statue : Socrate mit ses fables en vers, et Platon l'admit, seul de tous les poètes, dans sa famense république. Chilon, l'un de sept sages de la Grèce, lui demandant quelle était l'occupation de Jupiter : *C'est*, répondit-il, *d'abaisser les choses hautes, et d'élever les choses basses.* Il disait aussi que Prométhée ayant pris de l'argile pour en pétrir l'homme, l'avait détrempée non point avec de l'eau, mais avec des larmes.

A.

L'ESPAGNOLET.

NAT. M.I

*L'Espagnolet pinx.t* *Landon direx.t*

# L'ESPAGNOLET.

Joseph Ribéra, que les Italiens ont surnommé L'Espagnolet, est l'un des plus grands peintres espagnols; cependant l'Italie réclame l'honneur de lui avoir donné le jour. L'on assure qu'il ne s'est dit né à Xativa, ville d'Espagne d'où sa famille était originaire, que pour jouir à Naples des prérogatives qu'on y accordait dans son temps à tous les Espagnols. Qu'il soit né en Italie, ou qu'il y ait été conduit par son père à l'âge de dix ans, il n'en doit pas moins à ce pays l'avantage d'avoir eu de bonne heure sous les yeux des modèles excellens. Malheureusement il n'en profita pas avec assez de discernement; ayant connu le Caravage à Naples, il conçut pour la manière sombre de ce maître un goût qu'il conserva toujours. Ce fut en vain qu'il étudia dans la suite Raphaël et le Corrège, il ne put qu'adoucir un peu son style et donner plus de correction à son dessin. Un pinceau large et vigoureux, une exactitude d'imitation qui n'ôte rien à la hardiesse de sa touche, et surtout la fierté du coloris distinguent presque tous ses ouvrages. La vérité que Ribéra cherchait à rendre dans les sujets terribles, qu'il traitait de préférence, lui fit produire des tableaux effrayans qu'on était obligé de soustraire à la vue des femmes enceintes. Il eût fallu à ce peintre une éducation plus soignée pour épurer son goût;

mais, jeune encore ; il fut livré à lui-même. Etant allé à Rome, il tomba dans une indigence affreuse ; un Cardinal, touché de compassion, le logea dans son palais et lui procura de l'aisance. Après quelques mois d'une vie tranquille, Ribéra s'étant aperçu que la prospérité lui donnait une indolence nuisible à ses progrès, quitta la maison de son protecteur, renonça à la pension qu'il recevait, et se remit à travailler dans un misérable réduit. Un sacrifice si courageux fut dignement récompensé par les talens qu'il acquit : il retourna à Naples, s'y maria avantageusement, et devint en peu de temps le peintre le plus estimé de cette ville ; il fut comblé d'honneurs, et amassa de grandes richesses. On lui reproche d'avoir abusé de son crédit pour persécuter le Dominiquin. Le genre noble et élevé de ce dernier différait essentiellement de celui de L'Espagnolet ; mais quoique l'Elève du Caravage ne dût pas savoir apprécier le Disciple des Caraches, il n'en est pas moins coupable pour s'être ligué avec les lâches envieux de ce grand peintre. C'est la seule tache qu'on trouve dans la vie de L'Espagnolet. Ses mœurs étaient très-rigides, et l'on en rapporte une preuve extraordinaire : il avait une fille qu'il chérissait ; Don Juan, fils naturel de Philippe IV, en devint amoureux ; soit de gré, soit de force, il l'enleva : Ribéra, désespéré de cet affront, alla loin de Naples ensevelir sa douleur dans une retraite ignorée. Plusieurs auteurs, au contraire, prétendent qu'il mourut à Naples en 1656, âgé de 67 ans. L.

LE C.te DESS
Vander-Werf. pinx.t
London direx.t

# LE COMTE D'ESSEX.

Robert d'Evreux, comte d'Essex, n'est un personnage historique que parce qu'il présente un problême à résoudre dans la vie de la reine Elizabeth, et qu'il sert à faire connaître cette princesse, qu'il est assez difficile de bien juger. D'Essex eut toute l'influence d'un premier favori. Les graces de sa personne, les qualités brillantes de l'esprit, et le courage guerrier, le firent aimer de la reine et du peuple. Sous un règne fécond en courtisans hommes d'état, un favori devait avoir des rivaux et des ennemis; la hauteur, la fatuité, l'indiscrétion du comte, auraient suffi pour lui en créer, puisqu'elles le conduisirent, de la plus intime faveur de sa souveraine, à l'échafaud. Il traitait quelquefois Elizabeth avec tant d'insolence, qu'un jour elle lui donna un soufflet. Le comte porta la main sur la garde de son épée, et dit qu'il n'aurait pas pardonné un tel affront à Henri VIII lui-même. Il fut quelque temps dans la disgrace, et sans vouloir faire d'avances pour se rapprocher. La réconciliation eut lieu cependant; il rentra dans toute sa faveur, et fut fait vice-roi d'Irlande, où il ne réussit à rien, désobéit essentiellement, et parmi beaucoup de fautes, en commit toujours de celles que les princes pardonnent le moins: il blessa l'orgueil royal. Sachant la reine irritée, il part d'Irlande

tation de ce gage obtiendrait son pardon; mais qu'un ennemi empêcha la bague d'être présentée à la reine. Quoi qu'il en soit de cette anecdote de cour, il est certain que le comte d'Essex avait un mélange de qualités brillantes et de manières aimables, un goût pour les lettres, qui devaient lui attacher Elizabeth.

LE COMTE D'ESTAING.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

*Sablet pinx.t* *Landon direx.t*

# LE COMTE D'ESTAING.

Charles-Henri, comte d'Estaing, d'une famille ancienne et distinguée, né en 1729, servit d'abord dans l'armée de terre, et fut colonel d'un régiment d'infanterie. Il passa dans l'Inde en qualité de brigadier, et fut pris, en 1759, au siége de Madras. Relâché sur sa parole, il se mit à la tête de deux bâtimens, détruisit le comptoir anglais de Gomron, dans le Golphe Persique, et s'empara ensuite des établissemens anglais dans l'île de Sumatra. Pris une seconde fois dans ces parages, il fut conduit en Angleterre.

A la paix de 1763, il fut fait lieutenant-général des armées navales, et chevalier des ordres en 1767. En 1778, lorsque la France résolut de soutenir ouvertement les Anglo-Américains, insurgés contre leur métropole, le comte d'Estaing, alors vice-amiral, fut choisi pour commander une escadre de douze vaisseaux destinée à agir en leur faveur. Il partit de Toulon et arriva à la Nouvelle-Angleterre, où il eut à lutter non-seulement contre les Anglais, mais encore contre les préventions fâcheuses que les peuples de ces contrées avaient conçues contre les Français. Quelque temps après, il fut obligé d'aller au secours des colonies françaises, que les Anglais menaçaient, et tenta en vain de reprendre Sainte-Lucie, dont ils s'étaient emparés. Il fut plus heureux à la Grenade, dont il se rendit maître. A la

suite de cette conquête, il soutint un combat contre l'amiral Byron, et retourna avec sa flotte à la Nouvelle-Angleterre; il y mit le siége devant Savannah; un délai de vingt-quatre heures qu'il accorda à cette ville l'empêcha de la prendre. Blessé deux fois dans un assaut, il fut obligé de lever le siége, et revint en France en 1780. Il eut l'année suivante le commandement d'une flotte qu'il ramena de Cadix à Brest, et il était encore à la tête des flottes combinées à Cadix, lorsque la paix se fit en 1783. En 1789, il fut élu commandant de la garde nationale de Versailles, et en 1794, condamné à mort par le tribnual révolutionnaire: il périt victime de la révolution, dont il avait défendu les principes.

Le comte d'Estaing était brave, excellent pour un coup de main et une entreprise hardie, mais il n'était et ne pouvait pas être bon officier de marine, parce que la marine est un art, et que comme tous les autres arts, il faut l'avoir appris pour le savoir. On a beaucoup parlé de ses querelles avec le corps de la marine: la révolution a prononcé entre ce corps et lui. M.

EUCLIDE.

NAT. I

*London direx.t*

# EUCLIDE.

Enclide d'Alexandrie, qu'il ne faut pas confondre, comme a fait Valère Maxime, avec Euclide de Mégare, vivait sous Ptolémée, fils de Lagus, environ deux cents ans avant J.-C. Le temps de sa naissance est incertain, et les particularités de sa vie sont ignorées. On sait seulement qu'il se rendit célèbre dans les mathématiques, qu'il en enseigna les élémens à Alexandrie, et qu'il mettait dans ses leçons la plus sévère exactitude et la plus grande clarté.

Il paraît qu'il s'occupa uniquement, ou du moins principalement, de la géométrie spéculative. Il nous a laissé un ouvrage intitulé : *Les Elémens de Géométrie*, en quinze livres. On doute pourtant que les deux derniers soient de lui ; plusieurs savans les attribuent, non sans quelque raison, à Hypsiclès, autre géomètre d'Alexandrie. Ces *Elémens* contiennent une suite de propositions qui sont la base et le fondement de toutes les autres parties des mathématiques. Ils sont généralement regardés comme un des plus précieux monumens qui nous soient venus des anciens. Euclide avait aussi écrit sur l'optique, la catoptrique, la musique et sur d'autres matières savantes.

On a remarqué que le fameux Pascal, à l'âge de douze ans, et sans avoir jamais lu aucun livre de géométrie, ni connu autre chose de cette science,

sinon qu'elle enseignait le moyen de faire des figures justes et de trouver les proportions qu'elles avaient entre elles, arriva, par la seule force de son génie, jusqu'à la trente-deuxième proposition du premier livre d'Euclide.

Les œuvres de ce fameux mathématicien ont été publiées à Oxford, par Hudson, 1703, *in-folio*. Burmann a donné une édition de ses *Elémens*, Leipsick, 1769, in-8°. Ils ont été traduits en allemand, par M. Lorenz-Halle, 1781, gr. in-8°., et en français par le P. de Chales, 1746, in-4°.

De L.

EUGENE.

*Morian pinx.t* *Landon direx.t*

NAT. 11.1

# LE PRINCE EUGÈNE.

Eugène de Savoie, né à Paris en 1663, avait été dès son enfance destiné à l'état ecclésiastique; sa constitution était faible et semblait lui interdire le métier des armes. Louis XIV, étendant jusqu'à lui la disgrace où était alors Olympe Mancini, comtesse de Soissons sa mère, lui refusa un bénéfice. Il l'appelait le petit abbé, et le jugeait si défavorablement, qu'il ne voulut point lui donner de service, lorsqu'Eugène, devenu maître de ses volontés, eut renoncé à l'état ecclésiastique, et déclaré l'intention où il était de porter les armes.

Une rigueur si peu méritée blessa profondément l'orgueil du jeune Prince. Dévoré du desir d'acquérir de la gloire, et peut-être animé de quelque sentiment de vengeance, il se décida à chercher chez l'étranger les emplois qui lui étaient refusés dans sa patrie. Louis XIV était alors en paix avec ses voisins, et la bouillante jeunesse de sa cour, à la tête de laquelle étaient les princes de Conti, obtint de lui la permission d'aller combattre les Turcs, sous les drapeaux de l'empereur Léopold. Eugène partit avec eux. On dit que Louvois lui écrivit de ne plus reparaître en France, et que le Prince, en recevant cette défense, s'écria, qu'il y retournerait un jour en dépit de Louvois. Quoi qu'il en soit de la vérité de cette

anecdote, la prédiction s'effectua d'une manière terrible pour le pays où ce guerrier avait reçu la naissance.

Les premiers essais de ses armes furent contre les Turcs; d'abord il fit admirer sa valeur; et ses talens se développant suivant les circonstances, il fut nommé général en chef des troupes impériales en 1697, et signala cette même année par le gain de la bataille de Zentha, dont le Grand Seigneur fut témoin, et dans laquelle périrent le Grand Vizir, 17 Pachas, et plus de 20,000 Turcs. A l'instant de commencer l'attaque, Eugène avait reçu de l'Empereur une défense de combattre; il jugea nécessaire d'enfreindre cet ordre, et se crut justifié par sa victoire. Mais l'Envie, qui s'attache au talent, lui procura, en cherchant à lui nuire, un nouveau genre de gloire. En arrivant à Vienne, Eugène fut arrêté; il rendit son épée en disant, qu'il consentait à ne plus la reprendre, s'il ne devait plus l'employer au service de l'Empereur. La modération et la modestie de ce héros n'étaient pas moins surprenantes que ses talens; Léopold les connaissait; il lui rendit sa confiance, et lui donna le pouvoir absolu de diriger à sa volonté les opérations de l'armée qu'il commandait.

La guerre venait de s'allumer dans presque toute l'Europe, au sujet de la succession d'Espagne; les armes d'Eugène furent employées contre la France. L'Italie et les bords du Rhin furent le

théâtre de sa gloire. Il délivra le Piémont, chassa les Français du Milanais, pénétra en Provence et en Dauphiné. Mais ce fut surtout en Allemagne et en Flandre qu'il fit payer chèrement à Louis XIV le mépris qu'il avait fait de ses services. Rénni à Marlborough, il gagna, en 1704, la bataille de Hochstet. En 1708, il battit les Français à Oudenarde, assiégea et prit Lille; l'année d'après il fut encore vainqueur à Malplaquet. Ses lignes, forcées à Denain en 1712, arrêtèrent enfin des progrès si effrayans pour la France. Cette guerre sanglante se termina par le traité de Rastadt, conclu entre Eugène et Villars, tous deux aussi habiles négociateurs que grands généraux.

La destinée du prince Eugène semblait ne pas permettre qu'il eût un instant de repos; il devait porter la guerre d'un bout à l'autre de l'Europe, se mesurer contre ce qu'elle avait de plus habiles généraux, et contre des nations de mœurs et de génie bien opposés. Les Turcs furent encore vaincus par lui en deux sanglantes rencontres, à Temeswar et à Peterwaradin; et, en 1717, il prit Belgrade, après avoir détruit l'armée qui la défendait.

Le prince Eugène reprit, en 1733, le commandement de l'armée dans la guerre au sujet de la succession de la Pologne; mais, craignant dans un âge avancé de compromettre une réputation acquise par tant de travaux, il évita les grands en-

gagemens, et sa dernière campagne ne fut signalée par aucun événement remarquable. Ce grand homme mourut subitement à Vienne, en 1736. Ministre habile, il fit plusieurs traités, et montra autant de talens pour les négociations que pour la conduite des armées; il fut, pendant 50 ans, et sous trois règnes, la force et le soutien de l'empire germanique; il eut à combattre l'envie, et il le fit toujours sans ostentation, en laissant parler seulement ses actions et la vérité. Les relations qu'il envoyait à la cour de Vienne sont des modèles de simplicité et de modestie.

Eugène ne voulut point se marier; il craignit d'être arrêté par des devoirs trop tendres. Il croyait qu'un général ne devait avoir qu'un seul intérêt, qu'une seule pensée, l'intérêt de l'état et sa propre gloire. Il aimait et protégeait les lettres et les arts, et consacrait à la lecture des bons ouvrages de l'antiquité les courts loisirs d'une vie si active.

Il fut vivement regretté à Vienne; et l'Empereur, ayant peu après sa mort éprouvé de grandes pertes, s'écria dans l'affliction qu'il en ressentait: « La fortune de l'état est-elle morte avec ce « héros? »

M.

EULER.

BIBLIOTECA NAZIONALE CENTRALE VITTORIO EMANUELE III
NAPOLI

N. pinx.t Landon direx.t

# EULER.

Léonard Euler naquit à Bâle, en 1707. Du consentement de son père qui le destinait à l'état ecclésiastique, il joignit à l'étude de la théologie celle des mathématiques, dans lesquelles il fit des progrès qui bientôt lui méritèrent l'amitié des Bernoulli. Il les retrouva en 1730 à Pétersbourg: l'académie de cette ville s'empressa de le recevoir au nombre de ses membres: il justifia ce choix, autant par ses connaissances dans la physique dont il obtint la chaire en 1733, que par ses Mémoires sur les parties les plus abstraites de la géométrie. Des occupations aussi multipliées demandaient un travail excessif, Euler manqua d'en être la victime, et perdit un œil à la suite d'une maladie violente qui longtemps fit désespérer de sa vie.

En 1741, Frédéric II le nomma directeur de l'Académie royale des sciences et belles-lettres de Berlin; Euler s'y rendit, et ce fut là qu'il écrivit sur les planètes et sur les comètes, sur l'aimant et sur l'artillerie, sur la théorie des couleurs, sur l'aurore boréale et sur la lumière zodiacale; sur la propagation du son, sur l'espace et le temps, sur l'origine des forces; et, dans toutes ces productions, la plus saine physique se trouve d'accord avec la plus sublime géométrie.

Euler est le premier qui ait fait une science com-

plète de l'architecture navale, de la construction et de la manœuvre des vaisseaux. Cet ouvrage obtint le plus brillant succès, fut traduit dans toutes les langues, et lui valut deux gratifications, l'une de 6000 francs que Turgot lui envoya par ordre de Louis XV; l'autre, de 2000 roubles qui lui furent adressées par l'impératrice de Russie où cet homme célèbre revint se fixer après 25 ans de séjour à Berlin: Euler essuya une seconde maladie, qui le priva tout-à-fait de la vue, mais elle n'altéra ni sa mémoire ni son imagination, et ses Elémens d'Algébre furent écrits, sous sa dictée, par un garçon tailleur qu'il avait avec lui en qualité de domestique.

Dans le même temps, Euler publia, en trois volumes, tout ce qu'il avait fait durant trente années sur le perfectionnement des instrumens d'optique; il ne se rendit pas moins célèbre par ses Rechérches sur la lune et sur la détermination de la parallaxe du soleil. C'est encore à lui que l'on doit les découvertes les plus savantes sur l'analyse infinitésimale, sur le calcul intégral et différentiel, sur les objectifs composés de deux verres propres à distinguer la véritable nuance des couleurs primitives, sur la précession des équinoxes, sur le mouvement des corps; et, comme aucun auteur n'a embrassé tant d'objets à la fois; aucun, sans doute, n'a mérité, comme Euler, d'être mis à côté de Descartes, de Galilée, de Leibnitz et de Newton.

Dans le temps où Euler faisait paraître les ouvrages dont on vient de parler, le baron de Wenzel était à Pétersbourg, et lui fit l'opération de la cataracte : elle réussit parfaitement ; mais Euler abusa de ses yeux, et, pour la seconde fois, la fatigue lui en ravit l'usage. Sa maison venait d'être incendiée ; les 6000 roubles que l'impératrice le pria d'accepter ne le dédommagèrent pas de ce qu'il avait perdu ; mais Euler ne fut sensible à cette perte que parce qu'il avait une famille.

Il fut incommodé en 1783, par des vertiges qui ne l'empêchèrent pas de calculer les mouvemens des globes aérostatiques, d'après le peu qu'en avaient dit les journaux ; mais enfin le 7 septembre, attaqué d'une apoplexie, il mourut deux heures après, âgé de 76 ans, 5 mois et 3 jours.

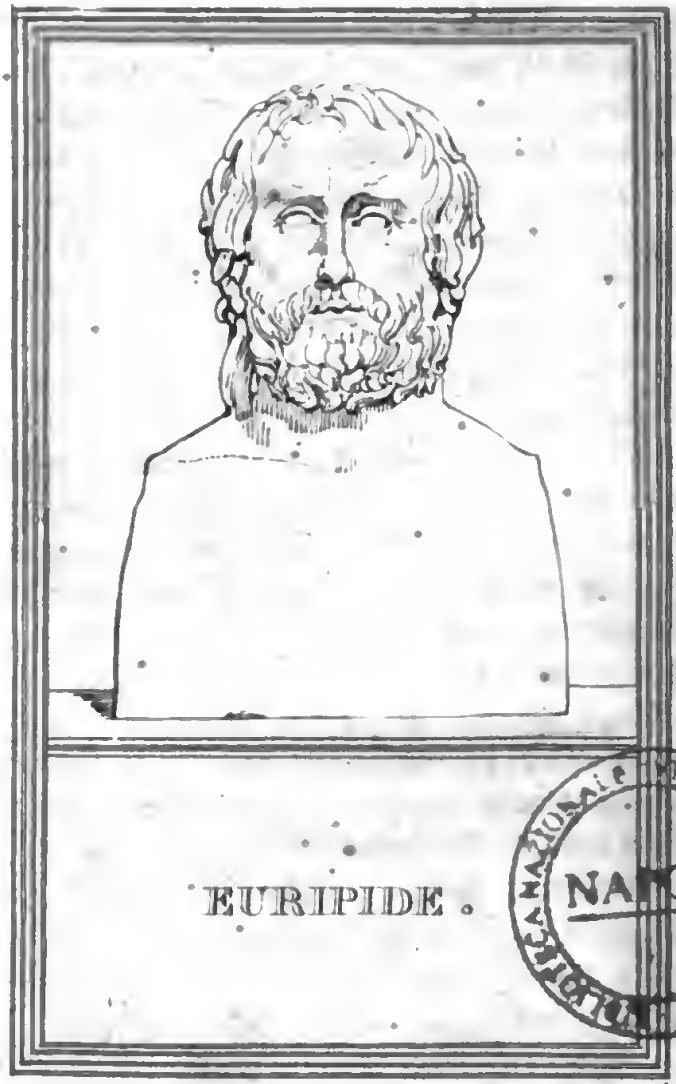
Euler possédait l'histoire de toutes les nations ; il savait en outre la musique sur laquelle il a écrit ; et la chimie ne lui était pas moins familière que la médecine et la botanique. Une humeur toujours égale, une gaieté douce et naturelle faisaient rechercher sa conversation. Il s'irritait aisément, mais un mot apaisait sa colère ; et jamais on ne l'a vu ni haïr, ni rebuter qui que ce fût, excepté les auteurs d'une injustice ; il en était l'irréconciliable ennemi, et les attaquait ouvertement dans quelque rang que la fortune les eût placés. Pour se convaincre de son respect pour la religion chrétienne dont il n'a cessé de remplir les de-

voirs, il suffit de lire ce qu'il a écrit contre les apôtres de l'athéisme.

Une chose assez remarquable sur Euler, et qui prouve que presque toujours notre destinée ne dépend que du hasard, c'est la position dans laquelle il se trouva quelque temps après son arrivée à Pétersbourg. On parlait de fermer l'Académie; et, ne sachant ce qui lui restait à faire, Euler, qui n'avait encore que vingt-cinq ans, fut au moment d'accepter une lieutenance de vaisseau: si la nécessité l'y avait contraint, vraisemblablement il aurait été perdu pour les sciences; mais l'Académie fut conservée, et le jeune savant ne changea point d'état.

Marié deux fois, et bon père comme bon époux, il eut de sa première femme treize enfans, dont huit lui furent enlevés dans leur bas âge: il eut aussi le chagrin de voir mourir ses deux filles qu'il avait très-bien établies; mais enfin ses trois fils lui ont survécu, et l'aîné qui, durant quelques années, partagea les travaux de son père, s'est rendu célèbre par les prix qu'il a remportés dans les Académies de Paris, de Pétersbourg, de Munich et de Gottingen. Ce fut à lui que divers souverains adressèrent des lettres de condoléance sur la mort d'Euler, témoignage éclatant de la haute considération que son mérite lui avait acquise.

P.



EURIPIDE.

BIBLIOTECA NAZIONALE NAPOLI

Landon direx.t

# EURIPIDE.

Euripide reçut le jour à Salamine, 480 ans avant J. C., époque à jamais célèbre par la destruction de la flotte de Xercès, et par les journées de Platée et de Mycale. Sophocle, successeur d'Eschyle, régnait alors sur la scène. Euripide ne tarda point à être le témoin des triomphes de ce grand tragique, et ce souvenir le tourmentait lors même qu'il prenait des leçons d'éloquence sous Prodicus, et de philosophie sous Anaxagore. La disgrace que s'attira ce dernier par ses principes philosophiques décida Euripide à se consacrer au théâtre. On le vit, à 18 ans, entrer dans la carrière et y marcher de front avec Sophocle. Il profita des changemens heureux introduits sur la scène, et par Eschyle et par Sophocle lui-même, mais il sut donner à ses tragédies un caractère particulier qui le distingue de ces deux poètes, Eschyle a peint les hommes plus grands qu'ils ne peuvent être; Sophocle, comme ils devraient être; Euripide, tels qu'ils sont: habile surtout à manier toutes les affections de l'ame, il est admirable, lorsqu'il décrit les fureurs de l'amour, ou qu'il excite les émotions de la pitié. quant à la disposition de ses sujets, et à l'art d'exciter l'intérêt, on ne peut disconvenir qu'il ne soit inférieur à son rival. Il réduisit le style de la tragédie au langage ordinaire. Mais, tou-

jours élégant, clair, harmonieux et pur, il sut conserver un juste tempérament entre la bassesse et l'élévation.

Disciple d'Anaxagore, et ami de Socrate, il répandit, dans ses pièces, les leçons de ses maîtres. Il plut aux sages, et fut nommé, à juste titre, le philosophe de la scène. Les orateurs ne furent pas moins charmés de son éloquence. Il forma Demosthènes; Cicéron en faisait ses délices, et c'est cet auteur que lisait, dans sa litière, l'orateur romain, lorsqu'il fut assassiné par Popilius Lena. Trop sensible aux critiques d'un peuple appréciateur juste et libre des défauts comme des beautés, Euripide quitta Athènes, et se retira à la cour d'Archélaüs, roi de Macédoine. Il y périt misérablement, âgé de près de 76 ans. Il fut déchiré, dit-on, dans un lieu écarté, par des chiens furieux. Archélaüs lui fit élever un tombeau magnifique. Les Athéniens n'ayant pu obtenir du roi, les restes de ce grand tragique, lui dressèrent un cénotaphe, et honorèrent sa mémoire.

L. G. T.

*Edelinck del.t* *Landon direx.t*

# FABERT.

Abraham Fabert, maréchal de France, né en 1599, ne dut sa fortune qu'à son mérite. Il était fils d'un libraire de Metz qui parvint à la dignité de maître-échevin, et fut anobli par Henri IV. Le jeune Fabert, destiné au barreau, préféra les armes, entra au service comme simple soldat, et se distingua par sa bonne conduite et son audace; chaque grade fut pour lui le prix d'une action d'éclat. A 40 ans, il était officier général et capitaine aux gardes. Le bonheur extraordinaire qui l'avait accompagné dans tant d'occasions périlleuses lui valut parmi les troupes la réputation d'être *dur*, c'est-à-dire sorcier et invulnérable. Au siége de Turin, en 1640, il fut cependant grièvement blessé à la cuisse. On croyait l'amputation nécessaire, mais il s'y opposa : *la Mort m'aura tout entier*, dit-il en riant, *ou elle n'aura rien;* et il guérit. En 1654, il prit Stenay, en présence de Louis XIV qui faisait sous lui sa première campagne, et se rendit maître de Clermont en Argonne, château qui passait pour imprenable. Ses services furent récompensés, en 1658, par le bâton de maréchal de France. Il est mort, en 1662, à Sedan dont il était gouverneur. Le maréchal de Fabert avait plutôt les qualités d'un excellent officier que celles d'un grand général; à la bravoure il joignait un

coup-d'œil juste et sûr, et un sang-froid admirable dans les occasions difficiles. Il ne gagna jamais de bataille, mais il sauva plusieurs fois les armées : la retraite de Mayence le couvrit de gloire. Son désintéressement et sa droiture ajoutèrent encore à l'éclat de sa réputation : ami de Richelieu et de Mazarin, il les servit avec zèle, mais sans jamais s'écarter de ce que prescrivent les lois de l'honneur et de la probité. Mazarin lui ayant proposé d'être son espion à l'armée, il lui répondit : *Peut-être faut-il à un ministre des braves gens et des fripons ; je ne puis être que du nombre des premiers.* On sait que Feuquières, sous Louvois, se montra beaucoup moins scrupuleux. Au milieu des troubles de la fronde, Fabert, toujours fidèle à son prince et à ses devoirs, maintint la discipline parmi les troupes, et l'ordre dans la province où il commandait. En 1660, il refusa avec une noble modestie le cordon bleu que le roi lui offrait ; un serment l'eût dispensé de fournir les preuves de noblesse : mais *il ne voulait pas*, disait-il, *que son manteau fût décoré par une croix, et son ame deshonorée par une imposture.* L'élévation de Fabert donna lieu aux bruits les plus absurdes sur son compte. Le peuple et les soldats le croyaient en commerce réglé avec le Diable ; et il se conduisit souvent en homme qui n'était pas fâché que cette opinion s'accréditât, et qui la regardait comme utile à son autorité.

F.

FAVART.

*Liotard del.t* *Landon direx.t*

BIBLIOTECA NAZIONALE

# FAVART.

« Favart ( dit La Harpe dans son *Cours de littérature*) est le premier qui ait tiré l'Opéra-comique de son ancienne et longue roture. Cet auteur, si fécond sans être trop négligé, a réuni dans ses bonnes pièces, qui sont en assez grand nombre, le naturel et la finesse, la grace, la délicatesse et le sentiment. — Il a été sur la scène le meilleur peintre des amours de village, et il faut beaucoup d'esprit pour mettre le village sur la scène, en choisissant ce qu'il a d'agréable et d'intéressant, et évitant ce qui peut être bas et déplaisant. Cela demande plus d'art qu'on ne pense. — Il est très-rare que Favart donne dans le phébus, et la difficulté technique d'un rhythme extrêmement varié ne gêne en rien dans ses ouvrages l'aisance d'un style et d'un dialogue vif et rapide. Ce mérite, qui se fait remarquer par-tout dans les pièces de Favart, n'a été égalé nulle part. — Aucun auteur ne sait aussi bien que lui donner à la naïveté un fonds d'esprit qui ne la dénature pas, parce que cet esprit n'est autre chose qu'un sentiment vrai de la nature. C'est bien lui que l'on pourrait appeler le Lafontaine du vaudeville. »

Laharpe voudrait cependant réduire à trois petits volumes les dix vol. in-8°. que forme le théâtre de Favart. On y distingue la *Chercheuse d'esprit*,

le chef-d'œuvre de l'auteur, et jusqu'à présent celui du vaudeville dramatique ; *Bastien et Bastienne*, *Annette et Lubin*, *Ninette à la cour*, *les Ensorcelés*, *les Moissonneurs*, *la Rosière de Salency*, *Isabelle et Gertrude*, *les Trois Sultanes*, dont le sujet est tiré d'un conte de Marmontel, et que l'on voit encore représenter avec plaisir, etc. On y remarque aussi *l'Anglais à Bordeaux*, pièce de circonstance, composée pour les fêtes de la paix en 1763 ; elle est versifiée avec facilité, et remplie de finesse et d'esprit. C'est le seul ouvrage que Favart ait fait pour la scène française, et il n'y parut nullement déplacé.

Charles-Simon Favart était né à Paris en 1710. La douceur, la simplicité et la modestie faisaient la base de son caractère. On peut croire même qu'il était peu sensible à la gloire, puisqu'il ne réclama jamais contre l'injustice du public, qui s'obstina long-temps à attribuer ses ouvrages à l'abbé de Voisenou, dont il ne cessa point d'être l'ami. Favart eut le bonheur de trouver dans son épouse des talens qui contribuèrent à faire valoir ses pièces, et l'on dit même qu'elle eut part à quelques-uns de ses ouvrages. Il mourut à Paris en 1793.

M.

Mme. FAVART.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
NAT M 1

*Cochin Fils del.t* *Landon direx.t*

# M.me FAVART.

Marie Justine Cabaret Duroncerai, naquit à Avignon en 1727, et, dès l'âge le plus tendre, elle montra les plus heureuses dispositions pour le théâtre. En 1748, son père quitta la cour du roi de Pologne auquel il était attaché, en qualité de musicien, et vint à Paris avec sa fille qui, l'année suivante, débuta aux Italiens où ses talens lui acquirent une réputation méritée. Elle y épousa Favart qui fit pour elle une infinité d'ouvrages non moins applaudis les uns que les autres, et dont elle sut toujours saisir la finesse, parce qu'elle en avait beaucoup.

C'est elle qui, la première, a joué *Roxelane* dans *les trois Sultanes*, l'un des rôles les plus difficiles qu'il y ait au théâtre, en ce qu'il exige trois qualités qu'il est bien rare de rencontrer dans la même actrice, la gaieté, la dignité, la sensibilité. Le succès de la pièce dépendait de la manière dont ce rôle serait rendu; elle réussit prodigieusement, et c'est dire que madame Favart y fut ce qu'elle devait y être. Cependant, il y a une grande différence entre *Roxelane* et *Bastienne* qu'elle copiait avec autant de vérité que de grâce; mais elle avait l'art de prendre tous les tons, de se plier à tous les genres, mérite qui n'est pas ordinaire, et que l'on admirait chez Clerval qui n'était pas moins

inimitable dans le niais *des Sabots* que dans le marquis des *Evénemens imprévus*.

Madame Favart excellait dans les parodies, et tous les idiômes lui étaient familiers; elle savait se les approprier avec tant d'aisance, qu'un jour arrêtée à la barrière, parce qu'elle était vêtue d'une étoffe qu'alors il était défendu de porter, elle s'excusa de son ignorance sur cet objet, à l'aide d'un baragouin si naturel, que les commis la prirent pour une dame allemande, et la laissèrent passer.

On prétend qu'elle a travaillé à quelques unes des pièces de Favart, il est permis de ne pas le croire; quoi qu'il en soit, entre mari et femme, tous les biens ne sont-ils pas en communauté?

Madame Favart avait, sur la montagne de Belleville, une maison fort agréable, et qui, durant la belle saison, était le Parnasse des poètes et des musiciens: ils allaient y rendre hommage à l'Apollon et à la muse du lieu. Favart y composait, les acteurs y répétaient, Justine y donnait des conseils; et, par son esprit, l'abbé de Voisenon y faisait le charme de tous ceux qui avaient l'agrément d'y être admis.

En 1771, cette charmante actrice fut attaquée d'une maladie très-douloureuse qui ne lui ôta rien de son enjouement, et la ravit à ses amis, le 22 avril 1772, à l'âge de 45 ans.

F. D.

FAUSTINE LA JEUNE.

*London direx.t*

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE NAPOLI

# FAUSTINE.

Si la vertu semble héréditaire dans certaines familles privilégiées, les vices sont quelquefois aussi une fatale succession qui s'accroît presque toujours entre les mains de ceux qui la reçoivent. Parmi les exemples de cette triste vérité, on doit mettre au premier rang l'impératrice Faustine, fille de cette autre Faustine mariée à l'empereur Antonin, et femme de Marc-Aurèle le philosophe.

Elevée au milieu des désordres d'une mère impudique, Faustine, dans l'âge de la pudeur, poussée par la fougue et par l'ardeur de ses passions, marcha sans rougir dans la carrière des voluptés. Ici, cette pudeur qu'elle repousse retient la plume de l'historien, et lui fait un devoir de couvrir d'un voile épais le honteux tableau de la vie d'une autre Messaline.

Marc-Aurèle apprit l'inconduite de sa femme, et crut très-philosophique de s'élever au-dessus des préjugés, et de mépriser les railleries qu'on faisait de sa destinée, et plus encore de l'indifférence avec laquelle il s'y soumettait. Il répondit à ses amis, qui lui conseillaient de répudier celle qui déshonorait sa couche, « Il faudrait donc en la « renvoyant que je lui rendisse l'empire qu'elle m'ap« porta pour dot ». Cet excellent mari fit plus que de tolérer ses désordres : il voulut la récompenser, comme si elle eût mérité son amour et l'estime de

Rome. Il institua pour elle un titre jusqu'alors inusité ; il l'appela *mère des armées et des camps*. Ses amans même, loin d'éprouver le poids de sa colère, furent élevés par lui à des dignités éminentes. On eût dit qu'en le déshonorant c'était se créer un titre à sa protection.

Faustine l'ayant suivi dans un voyage d'Asie, mourut dans un village de Cappadoce, nommé *Halala*, d'une maladie subite et imprévue qui l'emporta sur-le-champ. Après sa mort, le stoïcisme de Marc-Aurèle se montra de nouveau dans les honneurs qu'il fit rendre à la mémoire de l'impératrice. Il donna son nom au village où elle avait cessé de vivre, et il y établit une colonie romaine. Enfin, ce qui passe toute convenance et toute croyance, il obligea le sénat à placer au rang des dieux une femme qui avait été l'opprobre de la terre.

PH. L. R.

FÉNÉLON.

J. Vivien pinx.t Landon direx.t

NAPOLI

# FÉNÉLON.

François de Salignac de Lamothe Fénélon naquit en Périgord, le 6 août 1651, fit une partie de ses études à l'université de Cahors, et les finit à Paris sous les yeux de son oncle, le marquis de Fénélon qui, selon le prince de Condé, était également propre pour la conversation, pour le cabinet et pour la guerre. Un pareil guide était fait pour développer les heureuses dispositions de son élève, et Fénélon n'avait pas encore dix-neuf ans, qu'il se fit connaître par des sermons qui lui attirèrent un si grand nombre d'auditeurs que son oncle en fut alarmé; il craignit que la vanité n'arrêtât les progrès du jeune prédicateur; et, docile à ses conseils, Fénélon courut se renfermer au séminaire de S. Sulpice. Il y prit les ordres sacrés à vingt-quatre ans, se réunit aux prêtres de la paroisse, y remplit tous les travaux de son ministère, et, trois ans après, fut nommé supérieur des Nouvelles-Catholiques de la rue Sainte-Anne.

Instruit de son zèle et de ses succès, Louis XIV desira qu'il se chargeât de convertir les Calvinistes du pays d'Aunis, et commanda qu'il y fût accompagné par des troupes, mais Fénélon n'accepta qu'à condition que cette mesure n'aurait pas lieu:

jamais il n'employa d'autres armes que celles de la persuasion, et ses conversions étaient moins promptes, mais plus sincères.

Au retour de cette mission, Fénélon reprit sa place aux Nouvelles-Catholiques, se distingua par ses prédications, et par un Ecrit sur *le Ministère des Pasteurs*. L'évêque de Meaux l'admira, les ecclésiastiques le méditèrent; et, dans le Traité qu'il publia peu de temps après sur *l'Education des Filles*, il montra une connaissance si parfaite du cœur humain, que, sans aucune sollicitation de sa part, il fut nommé précepteur des ducs de Bourgogne, d'Anjou et de Berri. La place était délicate; elle supposait de grandes qualités, et Fénélon prouva qu'on ne pouvait faire un meilleur choix.

Cependant, il n'avait d'autre revenu que celui d'un petit prieuré qui lui avait été résigné par un de ses parens; il faisait tout pour les princes, la cour ne faisait rien pour lui; et l'abbaye de Saint-Valery fut le premier bienfait du roi qui, en le lui annonçant, s'excusa de lui donner si peu et si tard; mais bientôt le monarque répara ce tort, et satisfit au vœu de toute la France qui, le jour même où l'archevêché de Cambrai devint vacant, ne manqua pas d'y appeler Fénélon; lui seul croyait ne pas en être digne; d'ailleurs, il prétendait que la réunion des deux

places était impossible; et, autant par modestie que par attachement pour ses élèves, il représenta au roi que le premier de ses devoirs était de remplir la tâche qu'il avait eu la bonté de lui confier; mais, bien résolu de maintenir sa nomination, le roi décida que Fénélon passerait neuf mois de l'année dans son diocèse, et trois auprès de ses élèves dont l'éducation était très-avancée. Fénélon obéit, et quitta son abbaye; la pluralité des bénéfices répugnait à sa délicatesse : les prélats n'osèrent le blâmer, mais ils ne l'approuvèrent pas; et quels beaux jours lui étaient réservés, si le cours n'en avait pas été interrompu par sa liaison avec madame Guyon!

Quelques années avant que cette fameuse Dévote fît paraître le *Moyen court pour faire l'Oraison*, l'Eglise avait blâmé la doctrine de Molinos dont les expressions avaient fait naître une espèce de spiritualité qui alliait l'amour de la créature avec celui du créateur : on retrouva cette doctrine dans le *quiétisme* qu'enseignait le *Moyen court;* Fénélon fut d'un avis contraire, réunit ses preuves dans une brochure intitulée *les Maximes des Saints;* et, malgré la précaution qu'il prit de la soumettre à la censure d'un célèbre docteur de Sorbonne, qui jugea que cet écrit était *tout d'or*, Fénélon fut attaqué par une foule d'adversaires que lui sus-

cita l'évêque de Meaux qui, depuis quelque temps, ne voyait plus qu'un rival dans le prélat dont il s'était glorifié d'être l'ami. Madame de Maintenon abandonna l'archevêque, Louis XIV l'exila dans son diocèse, ses *Maximes* furent envoyées au Saint-Office, Innocent XII les condamna, et Fénélon rassembla ses diocésains auxquels il déclara hautement qu'il se soumettait sans aucune restriction. « A Dieu ne « plaise, leur dit-il, qu'il soit jamais parlé de « nous, si ce n'est pour se souvenir qu'un « pasteur a cru devoir être plus docile que la « dernière brebis de son troupeau. » Ce fut à cette époque qu'un violent incendie embrasa son palais, et consuma ce qu'il possédait de plus précieux en livres et en meubles : Fénélon ne regretta que les livres.

Quelques années après, un domestique infidèle déroba un manuscrit de *Télémaque;* il parut à l'insçu du Prélat; et, tandis que d'un côté ses admirateurs le lurent avec enthousiasme, de l'autre, ses ennemis en profitèrent pour mettre le comble à sa disgrace. Ils virent Louis XIV dans *Sésostris*, madame de Montespan dans *Calypso*, mademoiselle de Fontanges dans *Eucharis*, la duchesse de Bourgogne dans *Antiope*, Louvois dans *Protésilas*, et le roi Jacques dans *Idoménée;* allusions perfides saisies par Louis XIV

dont les préventions commençaient à diminuer, mais qui fut persuadé alors que Fénélon avait voulu faire la satyre de son gouvernement.

Pendant ce temps, le vertueux Prélat examinait les jeunes gens qui se destinaient à l'état ecclésiastique, soulageait les pauvres, visitait les hôpitaux, fournissait des bleds à l'armée de Flandre qui était sans magasins, ouvrait sa maison aux officiers, soignait ceux qui avaient été blessés à la bataille de Malplaquet, et jouissait de l'estime, du respect des généraux de l'armée ennemie qui, de peur que l'on n'attentât à sa personne, le faisaient escorter par leurs soldats lorsqu'il parcourait son diocèse; Fénélon n'était méconnu que dans son propre pays.

En 1693, il remplaça Pélisson à l'Académie française, et l'on n'y fut pas surpris de la beauté de son discours; que ne devait-on pas attendre d'un écrivain qui, dans toutes ses productions, a su réunir l'onction et la force, l'élégance et la précision!

Immortel comme littérateur, Fénélon vivra dans tous les siécles comme prélat et comme philosophe. Sévère, lorsque sa conscience lui prescrivait de l'être, mais toujours prêt à excuser ou à pardonner, il se mettait au niveau de tous les esprits, conservait sa dignité avec les grands, et devenait enfant avec les enfans.

Honteux de ses injustices, Louis XIV avait décidé son rappel; mais la Providence ne le permit pas, et l'archevêque fut attaqué d'une inflammation de poitrine qui l'enleva au commencement de l'année 1715, à l'âge de 63 ans. La mort lui avait ravi les ducs de Bourgogne, de Beauvilliers et de Chevreuse; rien ne l'attachait plus à la terre; et, dans son testament, il ne demanda au roi que deux grâces : l'une, de lui donner un successeur pieux; l'autre, de faire finir son séminaire. Il ne laissa ni dettes, ni argent; les pauvres avaient mangé sa succession.

D. F.

FERMAT.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

*N. pinx.t* *Laudon direx.t*

# FERMAT.

Pierre Fermat naquit en 1590. Rival de Descartes et précurseur de Newton et de Leibnitz, il donna les germes et les principes de leurs brillantes inventions, et fournit un aliment à l'activité des plus grands génies de son siècle. Sa querelle avec Descartes est l'événement le plus remarquable de sa vie. Fermat lui avait proposé plusieurs problèmes; Descartes, protégé par une grande reine, nourri des éloges de tous les savans de l'Europe, négligea d'abord de répondre au défi d'un inconnu, qui pouvait peut-être l'embarrasser. Mais il le combattit depuis sur divers points de dioptrique et de géométrie. Pascal et Roberval prirent publiquement la défense de Fermat; ils maniaient l'arme de la plaisanterie avec facilité, ils s'en servirent contre Descartes. La fin de ce petit *procès de géométrie* fut que Fermat adopta la philosophie de Descartes, que Descartes reconnut Fermat pour un très-grand géomètre, et Roberval pour un savant très-peu propre à concilier deux rivaux. Cette querelle eut lieu dans les années 1637 et 1638. Malgré l'opinion de quelques personnes, le nom de Fermat s'éclipse devant celui de Descartes. On doit regarder le premier comme ayant beaucoup fait pour les progrès de la géométrie; mais le génie universel du second, qui embrassa toutes les parties de la science, a bien d'autres droits à nos hommages et à notre admiration. Fermat

posséda la vertu des hommes supérieurs, la modestie. Il reçut des louanges pompeuses des plus grands hommes de son siècle. Pascal le nommait le premier homme du monde ; Gassendi, le plus parfait de tous les hommes ; Mersenne, le coryphée des géomètres ; et cependant tous ces titres ne purent lui donner de l'orgueil. Ce géomètre faisait avec facilité des vers latins, français et espagnols; il remplit avec zèle et intégrité ses fonctions de conseiller au parlement de Toulouse, jusqu'à sa mort, arrivée en 1664.

Ses ouvrages n'ont point paru de son vivant. Ce ne fut qu'en 1670 qu'on publia les six livres de ses *Questions arithmétiques*, qui forment le premier volume de ses œuvres. Le second, très-rare aujourd'hui, renferme les premiers essais des calculs qui, entre les mains de Newton et de Leibnitz, prirent depuis le nom de *Géométrie de l'infini*.

M. Genty a fait l'éloge de Fermat dans une dissertation intitulée : *De l'influence de Fermat sur la géométrie de son temps*, Orléans, in-8°.

Ph. L. R.

FIESQUE.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III NAPOLI

N. pinx.t Landon direx.t

# LE COMTE DE FIESQUE.

Jean Louis de Fiesque, comte de Lavagna, noble génois, doit sa célébrité à la conspiration qui porte son nom à si juste titre, puisqu'il en fut le chef, l'ame et la victime. Gênes, délivrée en 1528 du joug des Français, avait adopté une forme de gouvernement qui paraissait fixer enfin son inconstance. Son généreux libérateur, André Doria, n'avait voulu conserver d'autre autorité que celle que donnent la gloire, la sagesse et les bienfaits : mais en paraissant, en croyant même n'être que citoyen, il était réellement le maître. Tandis que l'éclat de sa renommée et son crédit auprès de Charles V protégeaient la république au dehors, son expérience et sa politique la dirigeaient au dedans : on le consultait sur tout, on déférait en tout à ses conseils. Un jeune homme de 22 ans faillit renverser en une nuit l'ouvrage de tant de soins : ce fut le comte de Fiesque, sorti d'une maison illustre, et possesseur d'une fortune immense. Ce jeune ambitieux semblait né pour être un conspirateur, et l'on assure que dès l'âge de 16 ans il s'était essayé dans cette périlleuse carrière. Noble dans ses manières, affable et populaire, aux talens du guerrier et de l'homme d'état il unissait les agrémens de l'homme du monde : doué d'une audace intrépide et réglée, ardent et à la fois impénétrable, dans ses desseins, prudent dans sa conduite, dissimulé dans ses dis-

cours, il savait contenir ses passions sans les modérer, et cacher sous des dehors pleins de grâces, sous le masque même de la frivolité, le desir de la vengeance et la soif des honneurs. Ses deux frères et trois serviteurs d'un zèle éprouvé, furent les seuls, dans Gênes, auxquels Fiesque confia ses projets. Tout fut conduit avec tant de secret et d'habileté que, malgré la longueur des préparatifs, les Doria ne connurent la conspiration qu'au moment où elle éclata. Ce fut dans la nuit du 2 janvier 1547. Un plein succès semblait couronner l'entreprise: Jeannetin Doria avait été assassiné, André s'était enfui; les conjurés étaient maîtres des principaux postes; le nom de Fiesque retentissait partout; le Doge et le Sénat attendaient, en tremblant, ses ordres absolus: lorsque ses amis, inquiets de ne le pas voir paraître, apprirent qu'en voulant entrer dans sa galère, il était tombé dans la mer et s'était noyé. On vit alors ce que peut un seul homme, ou le seul nom d'un homme. En un instant tout changea: les conjurés, quoique vainqueurs, perdirent courage et se crurent trop heureux de capituler à leur tour. Ils se retirèrent à Montobio, où bientôt, attaqués et forcés, ils payèrent de leurs têtes leurs coupables projets. Le Sénat proscrivit la famille de Fiesque et confisqua ses biens. Un des frères du Comte périt sur l'échafaud; un autre fut jeté dans la mer enfermé dans un sac; le troisième, âgé de 10 ans, se retira en France, et s'y établit. F.

FRANÇOIS FLAMAND

F. Flamand del.t Landon direx.t

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III NAPOLI

# FRANÇOIS FLAMAND.

François Flamand, dont le nom de famille était Duquesnoy, naquit à Bruxelles en 1594. Son père était sculpteur; ainsi le jeune artiste ne rencontra pas d'obstacle pour se livrer à l'art pour lequel il eut dès l'enfance un goût décidé. Ses premiers ouvrages furent regardés comme des chef-d'œuvres dans sa patrie. Mais il sentit qu'on pouvait mieux faire; et, pour chercher des modèles, il se rendit à Rome à l'âge de 25 ans; il y gagna l'amitié du Poussin qui l'aida de ses conseils, et celle du Dominiquin dont il étudia particulièrement les ouvrages. Comme ce dernier a excellé dans la manière de peindre les enfans, c'est aussi dans les figures de ce genre que François obtint le plus de succès. Obligé de subvenir aux frais de sa subsistance, il n'entreprit longtemps que de petits ouvrages; ses bas-reliefs en bronze, en marbre et en ivoire offrent des scènes gracieuses où les enfans jouent toujours les principaux rôles. Leurs formes indécises, leurs contours délicats, leurs grâces naïves, la variété de leurs mouvemens dans les différens âges, il a su tout rendre avec élégance, et il s'est montré sublime dans les objets les plus riants; le temps n'a fait qu'augmenter la célébrité dont ses productions ont toujours joui, et les artistes consultent ses figures

d'enfans non moins que celles qui nous restent de l'antiquité. Les grands ouvrages ne lui firent pas moins d'honneur ; Rome possède une Sainte Suzanne et un S. André que l'on regarde comme des morceaux achevés ; ils lui coûtèrent beaucoup de temps et de soin. Il répondit un jour à l'un de ses amis qui lui représentait qu'il avait tort de retoucher une statue qui semblait être parfaite : « Vous avez raison de la trouver bien, vous qui « n'avez pas idée de l'original ; mais moi je suis « mécontent de mon ouvrage, parce qu'il est en- « core bien loin du modèle que j'ai dans la tête. »

Le cardinal de Richelieu, voyant en lui le premier sculpteur du siécle, voulut l'attacher au roi de France ; mais lorsque François se disposait à céder à ses sollicitations, un de ses frères, jaloux de son talent et accoutumé au crime, lui donna un poison lent. Le malheureux artiste ne soupçonna pas la cause de ses souffrances, et les médecins lui conseillèrent d'aller respirer l'air natal : il se rendait dans sa patrie, lorsqu'à Livourne l'effet du poison le força de s'arrêter, et il expira dans cette ville à l'âge de 50 ans. Plusieurs années après, son meurtrier, conduit à l'échafaud pour un autre crime, déclara qu'il s'était rendu coupable de la mort de son frère. Ses vertus auraient dû désarmer l'envie ; et, par ses talens, il mérite peut-être d'être placé à côté de Michel-Ange et de J. Gougeon.

L.

FLÉCHIER.

*Hyac. Rigaud pinx.t* *Landon direx.t*

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE ROMA

# FLÉCHIER.

Esprit Fléchier, évêque de Nismes, né à Perne en 1632, dans le comtat d'Avignon, peut être placé au premier rang des orateurs qui, dans l'éloquence de la chaire, ont dû leurs succès aux ressources de l'art, plus qu'aux dons du génie. Les discours qu'il a laissés, deux entre autres, l'oraison funèbre du Turenne et celle de Montausier, seront de tout temps des modèles à consulter pour quiconque voudra connaître à fond tout ce qui tient au nombre, à la grâce et à l'harmonie du style dans la langue française. Fléchier s'était particulièrement attaché à cette partie. « L'amour « de la politesse, dit le père La Rüe, l'avait « saisi dès ses premières études; il ne sortait rien « de sa plume, de sa bouche, même en conversa- « tion, qui ne fût travaillé; ses lettres et ses moin- « dres billets avaient du nombre et de l'art. » Cette disposition habituelle de Fléchier ne se fait que trop sentir dans ses discours, où il pousse l'abus de certains tours et surtout de l'antithèse jusqu'à l'excès. Ces qualités ont fait appeler Fléchier l'*Isocrate français*. Aussi nous paraît-il autant au dessous de Bossuet et de Massillon, qu'Isocrate lui-même se trouve loin d'Eschine et de Démosthènes.

Fléchier, né dans une condition très-obscure, fut d'abord doctrinaire. Il quitta cet ordre en 1659,

et vint à Paris, où il se fit connaître par une élégante Description, en vers latins, du fameux Carrousel, et par d'autres poésies latines et françaises. Ses Sermons augmentèrent sa réputation; ses Panégyriques et ses Oraisons funèbres y mirent le comble. M. de Montausier l'avait fait nommer lecteur du Dauphin. Louis XIV, en lui donnant l'évêché de Lavaur, lui dit: *Ne soyez pas surpris si j'ai récompensé si tard votre mérite; j'appréhendais d'être privé du plaisir de vous entendre.* Fléchier passa bientôt à l'évêché de Nisme, après s'être honoré par un refus plein de noblesse et de désintéressement. Il établit une Académie dans cette ville, où son éloquence et plus encore ses vertus éminentes lui gagnèrent tous les cœurs. Il y mourut le 16 février 1710, âgé de soixante-dix-huit ans. La Vie de Théodose-le-Grand; celle du cardinal de Ximénès; 3 vol. de Sermons; 1 vol. de Panégyriques; un Recueil d'Oraisons funèbres; des œuvres mêlées, soit latines, soit françaises, en vers et en prose; des Lettres; 2 vol. d'Œuvres posthumes; tels sont les différens ouvrages qui assurent à Fléchier un rang distingué parmi les bons auteurs du siècle de Louis XIV. Il avait remplacé Godeau à l'Académie française.

L. G. T.

L'ABBÉ FLEURY.

*Gobert pinx.t* *Landon direx.t*

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

# L'ABBÉ FLEURY.

L'abbé Fleury, un de nos historiens les plus distingués, doit être cité aussi parmi le petit nombre d'orateurs qui ont su écrire en vrais philosophes, sans cesser d'être chrétiens fidèles. En effet si, dans son Histoire ecclésiastique, il a dit toute la vérité; si le clergé et la cour de Rome n'ont point eu de censeur plus sévère, il s'en faut bien qu'il ait attribué tout le mal qu'ont produit l'ignorance des peuples et l'ambition des grands, à une religion qui ne veut et ne fait que le bien. Dans sa manière de traiter l'histoire, on sent qu'il a pris pour modèles les écrivains sacrés. Son style a quelque chose de leur noble simplicité; il y règne une clarté, un naturel et une onction qui inspirent la confiance et font estimer l'auteur. Malheureusement il composait son ouvrage à mesure qu'il étudiait l'histoire de sa religion: aussi s'aperçoit-on qu'il n'est pas maître de sa matière. Les discours, au contraire, qu'il y a répandus, aussi fortement pensés que purement écrits, annoncent un esprit qui plane sur ses sujets.

Plusieurs autres écrits sont sortis de sa plume, entre autres, le *Catéchisme historique*, si excellent, si parfait dans son genre, qu'il est étonnant qu'on ait pu songer à en faire d'autres; *les Mœurs des Israëlites et celles des Chrétiens*, ouvrages dignes de la plume judicieuse qui a écrit les Discours. On

peut indiquer aussi à l'estime publique son Livre *sur les Devoirs des Maîtres et des Domestiques; l'Histoire du Droit français, et le Traité du Droit public.*

La vie d'un homme tel que l'abbé Feury n'occupe pas une longue page dans l'histoire. Sans ambition, n'ayant d'autre goût que celui de l'étude et de la retraite, il vivait solitaire au milieu de la cour. Il avait été précepteur du prince de Conti et du comte de Vermandois, avant d'avoir été appelé auprès des ducs de Bourgogne, d'Anjou et de Berry, pour être associé aux travaux de Fénélon. Louis XIV lui donna le riche prieuré d'Argenteuil. Fleury ne voulut point cumuler plusieurs bénéfices; il se démit de l'abbaye du Loc-Dieu dont il était pourvu. Ses vertus, ses talens, sa candeur, sa modestie, lui avaient concilié l'estime générale. Le Régent vit son choix universellement applaudi, quand il le nomma confesseur de Louis XV. Il avait choisi Fleury, disait-il, parce qu'il n'était ni *Moliniste,* ni *Janséniste,* ni *Ultramontain.* Son grand âge le força bientôt de se démettre de cette place. Il mourut peu après, en 1723, âgé de 83 ans. Il était né à Paris en 1640; il avait exercé les fonctions d'avocat pendant huit ans, avant d'entrer dans l'état ecclésiastique.

L. G. T.

LE CARD.AL DE FLEURY.

*Hyac. Rigaud pinx.t* *Landon direx.t*

# LE CARDINAL DE FLEURI.

André, Hercule de Fleuri, fils d'un receveur des décimes du diocèse de Lodève, naquit dans cette ville en 1653. Son père l'envoya à Paris pour y faire ses études. Il embrassa l'état ecclésiastique et fut pourvu d'un canonicat à Montpellier. Le cardinal de *Bonzi* auquel il s'était attaché, commença sa fortune en le faisant nommer aumônier de la reine. Après la mort de cette princesse, le même cardinal obtint pour son protégé une place d'aumônier du roi. On cria beaucoup, mais bientôt on s'accoutuma à Fleuri. Il était bien fait et d'une figure agréable: on le trouva modeste, respectueux, complaisant, discret, d'une humeur douce et égale, d'un esprit liant, naturel et facile. Son commerce était séduisant, sa profession rassurait; il gagna toujours du terrein, s'insinua dans les meilleures compagnies, y devint nécessaire et compta bientôt de nombreux amis dans ce qu'il y avait de plus illustre à la Cour. Il eut cependant beaucoup de peine à obtenir un évêché. Louis XIV, prévenu contre lui, résista longtemps à toutes les sollicitations dont il fut assailli; ce ne fut même qu'avec répugnance que, cédant aux instances de l'archevêque de Paris, *du Harlay*, il le nomma enfin évêque de Fréjus. Quitter le séjour de la Cour pour une petite

ville située à l'extrémité du royaume et dans un pays peu agréable, c'était pour un homme tel que Fleuri payer bien cher la dignité qu'il avait si longtemps attendue. Aussi disait-il que *dès qu'il avait vu sa femme, il avait été dégoûté de son mariage.* Il supporta cet exil le mieux qu'il put, s'intitula plaisamment *évêque par l'indignation divine*, visita souvent les bonnes villes et dans les meilleures maisons de la Provence et du Languedoc, et en même temps se fit chérir dans son diocèse par son esprit de conciliation, et libéra les revenus de son évêché par son économie. C'étaient là les deux parties dominantes de son caractère. Cultivant toujours avec soin ses amis de Versailles, il attendait impatiemment l'occasion de se rapprocher d'eux. Le précepteorat de l'héritier de la couronne convenait trop à ses goûts pour ne pas exciter ses desirs : mais, pour l'obtenir, il fallait vaincre la répugnance du roi, et prévenir l'opposition des Jésuites. Fleuri prépara les voies en se démettant de son évêché; et, pour se faire remarquer, il adressa un mandement d'adieu à ses diocésains dans lequel il se déclarait très-zélé partisan de la constitution, quoiqu'il eût jusques-là non-seulement évité les questions de doctrine, mais même blâmé la tyrannie que l'on exerçait contre les Jansénistes. Le Père Le Tellier, qui ne l'aimait pas, fut sa dupe, et le maréchal de Villeroy, secondé par madame de Maintenon et par le duc Du Maine,

obtint enfin de Louis XIV qu'il le nommât par son codicile précepteur du jeune roi.

Installé dans sa place, Fleuri, au milieu des agitations de la nouvelle Cour, se fit remarquer par sa conduite toujours régulière, prudente et circonspecte. Ne cherchant point à se faire valoir, ne se plaignant de personne, ne s'attirant jamais de refus, n'entrant dans aucune intrigue, il montra une grande attention à flatter la morgue de Villeroy, témoigna beaucoup de respect pour le Régent, et s'attacha surtout à gagner la confiance de son élève. Fénélon, dans une place semblable, ne s'était occupé que de faire un homme d'un prince destiné au trône, et il avait rempli avec succès cette tâche aussi glorieuse que difficile. Un pareil dessein demandait une élévation de caractère et des moyens que Fleuri n'avait point. Il ne se proposait rien moins que d'apprendre au roi à se passer de lui : il voulait être chéri, mais il voulait aussi être toujours nécessaire, et il se garda bien de corriger des défauts qui assuraient son crédit futur. Louis XV fut donc aussi mal élevé que le sont la plupart des princes, mais son précepteur obtint bientôt de lui des témoignages d'une préférence marquée. Ce sentiment éclata surtout au moment de l'exil de Villeroy. Fleuri s'était éloigné; le roi ne fut sensible qu'à son absence. Pour apaiser la douleur du jeune Prince, il fallut faire courir après l'Evêque qui revint aussitôt, et parut croire que

cette fuite simulée l'acquittait et de ses obligations envers Villeroy et de l'engagement qu'il avait pris de faire toujours cause commune avec lui. Il refusa modestement l'archevêché de Reims que lui offrit le Régent, mais il laissa voir par son empressement à reprendre ses fonctions, qu'il était en même temps flatté du succès de son épreuve sur le cœur du roi, et fort aise de se voir délivré d'un collégue dont il avait souvent éprouvé la hauteur et les jalousies.

Après la mort du Régent, l'approbation de Fleuri valut à M. le Duc la place de premier ministre. On peut croire qu'il faisait trop peu de cas de la reconnaissance pour en attendre beaucoup d'un prince : mais il savait bien qu'il ne lui confiait qu'un dépôt, et il voulait, sous un fantôme respecté, accoutumer la Cour à son crédit et la préparer à sa puissance. Le plus difficile était fait : il possédait seul la confiance du roi. Tandis que M. le Duc affichait tout l'extérieur de premier ministre, le modeste Evêque, resserré dans un petit appartement mal meublé, semblait repousser jusqu'aux apparences de l'autorité ; mais il entrait au conseil, se trouvait toujours en tiers avec le roi et son ministre, et gouvernait seul les affaires ecclésiastiques. Après le mariage de Louis XV, M. le Duc excité par la marquise de Prie, sa maîtresse, et appuyé du crédit de la jeune reine qui lui devait son élévation, se crut assez fort pour écarter Fleuri. Celui-ci eut recours au manége qui lui avait si bien réussi ; il feignit de

se retirer : le Roi se crut abandonné, pleura, fit promptement revenir l'Evêque et bientôt après exila M. le Duc. Fleuri pouvait se faire déclarer premier ministre, mais satisfait d'en exercer le pouvoir, il en fit supprimer le titre et les fonctions visibles, et comme Mazarin, conseilla au roi de ne jamais les rétablir. La dignité de cardinal manquait encore à sa fortune ; il ne tarda pas à l'obtenir. Le roi l'embrassa publiquement en lui donnant la barrette, et il la reçut comme il avait reçu le dépôt de la toute-puissance, avec une apparente simplicité, sans laisser apercevoir sur son visage ni la satisfaction de l'orgueil ni les grimaces de l'hypocrisie.

Fleuri se chargea du gouvernement à l'âge où l'on se retire ordinairement du monde, à 73 ans. Jamais personne n'était parvenu plus tard au ministère ; jamais ministre ne garda sa place plus longtemps, et n'y fut plus absolu et moins contredit. Son règne, car il fut vraiment roi, dura 17 ans sans aucun nuage ; tout lui prospéra pendant plus de 15, et il conserva jusqu'à près de 90 une tête saine, libre et capable d'affaires. Richelieu avait déployé un faste royal, Mazarin s'était signalé par une avidité excessive ; il restait à Fleuri la distinction de la modestie : il fut simple et économe en tout sans jamais se démentir. Au plus haut point de la grandeur, son domestique, son équipage, sa table, ses meubles furent toujours au dessous même de ceux d'un prélat médiocre. Ennemi de l'osten-

tation, donnant peu à sa famille et n'amassant rien, il se borna uniquement à régner. On pourrait caractériser son administration par une seule observation; c'est qu'en détaillant un mois de son ministère, on aurait le tableau de plus de 16 années. Ce ministère n'eut pas d'éclat, mais la douceur de Fleuri, sa modération, son amour de l'ordre et de la paix réparèrent les maux qu'avaient produits l'éclat funeste du règne de Louis XIV, et les désordres plus funestes encore de la Régence. Traitant la France comme un corps puissant et robuste qui se rétablit de lui-même; haïssant tout système, parce que son esprit était borné, toute innovation parce qu'il ne pouvait guères espérer d'en voir les résultats, et surtout toute opération de finance parce qu'il n'y comprenait heureusement rien, il se contenta d'exiger des sous-ministres un ordre sévère, égala la dépense à la recette sans fouler le peuple et par les seules ressources de l'économie, et fit fleurir l'agriculture et le commerce en ne s'en mêlant pas.

On a reproché avec raison au cardinal de Fleuri d'avoir laissé tomber la marine, et sous ce rapport d'avoir sacrifié la force et la sûreté de l'état à l'espérance chimérique d'une paix perpetuelle avec l'Angleterre. Il est vrai qu'il ne se fit point payer comme le cardinal Dubois, mais il fut complètement la dupe de sa confiance dans les deux *Walpole*. On lui a reproché en même temps d'avoir ressuscité les querelles théologiques que le Régent

avait enfin assoupies. Il voulut plaire au pape Benoît XIV, il eut la faiblesse de croire les Jansénistes dangereux, et il prodigua contre eux les lettres de cachet. Cette tyrannie étrangère au caractère de Fleuri, peut surprendre d'autant plus qu'il n'était pas l'ami des Jésuites; il disait d'eux que *pour les rendre utiles, il fallait les empêcher de se croire nécessaires :* on a jugé depuis qu'il n'étaient ni nécessaires ni utiles. On blâme encore dans le cardinal de Fleuri la prévention qu'il témoigna constamment contre les gens à talens dans quelque genre que ce fût : ainsi que tous les ministres médiocres, il préféra toujours donner les places à des hommes peu capables de les remplir, mais aussi incapables de se rendre dangereux. Enfin on l'a accusé d'avoir, dans le commencement, prêté les mains à ces désordres domestiques dont le tableau dégoûtant forme la seule partie de l'histoire de Louis XV qui le concerne personnellement : si le fait est vrai, pour n'être pas nouveau, il n'en est pas moins odieux.

Les vues pacifiques et dépouillées d'ambition que manifestait le cardinal de Fleuri, ses déférences pour l'Angleterre et sa réputation d'équité et de probité prolongèrent pendant près de 15 ans la paix dont l'Europe jouissait lorsqu'il parvint au ministère. Car on peut compter pour rien la courte guerre de 1733 qui coûta peu à la France et fut aussi glorieuse qu'utile: elle lui valut la Lorraine, humilia l'Autriche et mit Dom Carlos sur le trône

de Naples. Il n'en fut pas ainsi de la guerre de 1741. Les deux Belle-Isle la firent résoudre malgré Fleuri qui, âgé de 88 ans, ne voulait pas commettre sa vieillesse à de nouveaux hasards, et qui tenait d'ailleurs avec raison à l'observation de la garantie que la France avait donnée à la Pragmatique de Charles VI. Il eut la bonne foi ou la prudence de défendre dans le conseil un engagement solennel, mais n'ayant pu l'emporter, il n'eut pas, sur le bord de sa tombe, la force de renoncer au ministère. La France s'unit aux ennemis de Marie Thérèse; mais à d'heureux commencemens succédèrent bientôt des revers. En 1742, Fleuri voyant toutes les espérances trompées, écrivit au général Konigseck une lettre dans laquelle il s'excusait de la guerre entreprise comme ayant été forcé d'y consentir malgré lui. Ce qui était encore plus extraordinaire que sa lettre même, c'est qu'il chargea le maréchal de Belle-Isle de la remettre. Pour toute réponse, la reine de Hongrie la fit imprimer. Le Cardinal s'en plaignit dans une seconde lettre où il marquait *qu'il n'écrirait plus ce qu'il pensait*. La querelle devenant toujours plus vive, Fleuri prodigua à regret les trésors de la France, ne vit que des malheurs causés par des fautes, et mourut le 29 janvier 1743, laissant, dit Voltaire, les affaires de la guerre, de la marine, de la finance et de la politique dans une crise qui altéra la gloire de son ministère et non la tranquillité de son ame.

F.

FLORIAN.

*Fleuret pinx.t* *Landon direx.t*

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

# FLORIAN.

Jean-Pierre Claris de Florian naquit en 1755, au château de Florian, dans les basses Cévennes. Sa tendresse pour une mère qu'il n'eut pas le bonheur de connaître, et qui était Castillane d'origine, lui fit apprendre l'espagnol: il lui parut doux de parler la langue que sa mère avait parlée. Sa famille était alliée de celle de Voltaire. Ce fut à Ferney que le jeune Florian acquit cette pureté de goût, cette justesse d'expression, qu'on remarque dans ses ouvrages. Il quitta ce séjour pour entrer page chez le vertueux Penthièvre; et après en avoir rempli les fonctions pendant le temps prescrit, il obtint une compagnie de cavalerie dans le régiment de son bienfaiteur. Après avoir passé quelque temps en garnison à Maubeuge, il revint à Paris, où il se fixa. Pour tromper l'ennui d'une vie sédentaire, il se livra alors à la littérature. Son goût pour l'espagnol l'engagea à faire passer dans notre langue un des écrivains de cette nation. Il choisit Cervantes. *Galathée* eut le succès le plus complet. Dans le même temps, de jolies comédies jouées aux Italiens faisaient connaître Florian comme un auteur dramatique d'un talent très-distingué; mais il revint à son genre favori, à la pastorale. Il publia *Estelle*, presque aussi bien accueillie, mais un peu moins louée, que *Galathée*. Ses *Nouvelles*, ses *Nouvelles nouvelles*, ajoutèrent encore à sa réputation.

Il n'en fut pas de même de *Gonzalve* et de *Numa*, qui furent vivement critiqués, même par les amis de l'auteur. A l'époque de 1793, le décret qui exilait les nobles de Paris l'en fit sortir. Il se retira à Sceaux, où il ne fut pas long-temps tranquille. Incarcéré par ordre du comité de sûreté-générale, il ne recouvra la liberté qu'après le 9 thermidor ; mais les inquiétudes de sa prison et les privations de tous genres qu'il avait éprouvées altérèrent sa santé, et le conduisirent en peu de temps au tombeau. Il mourut à Sceaux, le 13 septembre 1794, à l'âge de trente-huit ans.

Homme aimable, doux, sensible, possédant toutes les vertus qui font le bonheur de la vie et le charme de la société, Florian est généralement regardé comme un des écrivains les plus purs, les plus élégans et les plus naturels du dix-huitième siècle. Son talent était souple et facile, et sa manière originale. Ses vers ont plus de grace que de force. *Voltaire et le Serf du Mont-Jura*, son églogue de *Ruth*, sont pleins de vers heureux et de sensibilité. Ses petites comédies du Théâtre-Italien, *le Bon Ménage*, *le Bon Père*, *les Deux Billets*, *le Bon Fils*, *Blanche et Vermeille*, *les Deux Jumeaux de Bergame*, se font remarquer par un caractère de délicatesse et de finesse qui n'exclut pas le naturel. Florian a donné plus de charme à ses Arlequins qu'aucun des auteurs qui l'avaient précédé : il leur a donné une bonhommie naïve, qui n'est altérée par aucun mélange ; et tout l'esprit

qui la relève n'est autre chose qu'un composé fort heureux de bon cœur, de bon sens, et de bonne humeur. Il semble que Florian ait pris Marivaux et Gessner pour modèles, et qu'il se soit approprié l'esprit de l'un, mais sans abus, et la naïveté de l'autre, mais sans fadeur. Ses Contes en vers méritent les mêmes éloges. Quant à ses Fables, elles me semblent ce qu'il a fait de mieux, et ce qui doit le recommander sur-tout à la postérité; elles sont supérieures à toutes celles qui ont paru depuis l'inimitable La Fontaine. Florian a saisi le véritable esprit et le vrai ton de l'apologue : chez lui la morale est bien choisie et bien adaptée au sujet; il varie ses tons et ses couleurs avec beaucoup d'art; il sait décrire et converser, raconter et moraliser; nulle part on ne sent l'effort, et toujours on aperçoit la mesure. La prose de Florian mérite les mêmes éloges que ses vers : sa *Galathée* et son *Estelle* sont les deux plus jolies pastorales que nous ayons dans notre langue; elles sont pleines de délicatesse, de pensées ingénieuses; le style en est d'une élégance et d'une pureté peu communes. Florian aurait bien fait de s'en tenir à ce genre aimable, et qui convenait à la nature de son talent. *Numa* et *Gonsalve* n'ont point augmenté sa réputation. La fable du premier est mal inventée, le sujet mal choisi : il y a loin de cet ouvrage au *Télémaque*, que l'auteur paraît avoir voulu imiter. Le syle du second, en prose poétique, est, en général, ou monotone ou ampoulé. La forme de l'ouvrage ne vaut guère

mieux : ce n'est autre chose qu'un récit moitié historique, moitié fabuleux, dont le premier défaut est de n'offrir ni un poëme ni un roman. *Gonzalve* est précédé d'un *Précis historique sur les Maures*, beaucoup meilleur que le roman. Ce *précis* fait mieux connaître les Maures qu'aucun autre des livres qu'on a faits sur cette intéressante nation.

Depuis la mort de Florian, on a publié quelques-uns des ouvrages qu'il avait laissés manuscrits, entre autre sa traduction de *Don Quichotte*, qui vaut beaucoup mieux que celle de Filleau-de-Saint-Martin.

Les Œuvres de Florian ont été données en vingt-trois volumes in-12.

Ph. L. R.

FOLARD.

BIBLIOTHECA NATIONALIS PARISIENSIS
NAMUR

Sergent del.t Landon direx.t

# FOLARD.

Le chevalier Charles de Folard, naquit à Avignon en 1669. Le penchant irrésistible qui le portait vers l'état militaire se développa par la lecture des *Commentaires de César* : il s'était déja engagé deux fois à l'âge de 16 ans. Parvenu bientôt au grade de sous-lieutenant dans le régiment de Berry, il se livra au métier de partisan pendant la guerre de 1688, et ce métier devint pour lui une excellente école. S'appliquant à la théorie de son art, levant des plans, dressant des cartes, Folard devint en peu de temps un véritable homme de guerre. Il fut attaché au duc de Vendôme, en 1701, en qualité d'aide-de-camp, et exerça ensuite le même emploi auprès du grand-prieur, qui commandait l'armée de Lombardie. Blessé dangereusement en 1705, à la bataille de Cassano, il sut mettre à profit son inaction ; et raisonnant au milieu des plus vives douleurs sur les différentes manœuvres de cette journée, il conçut son système des colonnes, auquel il doit une partie de sa réputation. Après s'être distingué en Italie, par diverses actions d'éclat, Folard passa en Flandre, fut blessé à la bataille de Malplaquet, et fait prisonnier peu de temps après. Ne pouvant rester oisif, lors de la conclusion de la paix de Rastadt, il se rendit à Malte, alors assiégée par les Turcs. Après la levée du siége, la réputation de Charles XII l'attira en Suède, où il fit adopter ses nouvelles idées

sur la guerre. Lorsqu'il était sur le point d'avoir un commandement dans l'expédition que Charles XII méditait en Ecosse, la mort de ce prince le ramena en France, où il fut employé en 1718, sous le duc de Berwick, en qualité de mestre-de-camp. La guerre de famille, aussitôt finie que commencée, ayant été suivie du ministère pacifique et paternel du cardinal Fleury, Folard put se livrer à l'examen de ses manuscrits, et publier les fruits de sa savante pratique et de ses longues méditations.

Entre toutes les productions du chevalier de Folard, on distingue ses *Commentaires sur Polybe*, ouvrage un peu diffus, mais dans lequel on remarque une grande érudition, beaucoup d'idées neuves et de réflexions profondes. On a encore de lui, de *Nouvelles Découvertes sur la Guerre*, et un *Traité de la Défense des Places*, qui, sans avoir autant de réputation que ses commentaires, lui ont mérité l'estime des hommes instruits. Mais l'un de ses plus beaux titres de gloire, c'est l'avantage qu'il eut de donner les premières leçons de l'art de la guerre au comte de Saxe. Les services que Folard avait rendus à sa patrie l'eussent fait parvenir sans doute aux premières dignités militaires, si les momeries des convulsionnaires, auxquelles il avait eu la faiblesse d'ajouter foi, n'eussent fait naître des préventions défavorables contre lui. Il mourut en 1751.

N. P.

FONTANA.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
N.A.T.M.I

*Landon direxit*

# DOMINIQUE FONTANA.

Cet architecte, devenu célèbre par les entreprises difficiles dont il se chargea, et qui furent couronnées du plus heureux succès, naquit en 1543, dans un petit village sur les bords du lac de Côme, et vint à Rome étudier l'architecture, chez son frère aîné, Jean Fontana.

Il dut sa fortune à l'amitié du pape Sixte-Quint, qu'il avait counn et même obligé lorsqu'il n'était encore que le cardinal Montalte. Parvenu au pontificat, Sixte-Quint conçut le projet d'ériger au milieu de la place de Saint-Pierre l'obélisque de l'ancien cirque de Néron: c'était renouveler les travaux merveilleux de l'Egypte ancienne; Fontana, jeune encore, eut le courage de l'entreprendre, et Sixte-Quint eut assez de confiance en lui pour lui confier cette importante opération.

Ce fut le 10 septembre 1586 que l'obélisque fut érigé sur son piédestal, le jour même que le duc de Luxembourg, ambassadeur d'Henri IV, fit son entrée dans Rome.

Un succès si bien mérité fut noblement récompensé. Fontana fut fait chevalier de l'Eperon d'or, et noble romain; il eut, en outre, une somme de cinq mille écus d'or comptant, et une pension de deux mille écus, reversible sur ses héritiers.

Fontana fut ensuite employé à d'autres travaux. Il fit ériger les obélisques de la porte du Peuple, de

Saint-Jean-de-Latran, de Sainte-Marie-Majeure ; il bâtit pour Sixte-Quint, un superbe palais près de Saint-Jean-de-Latran, ainsi que la bibliothèque du Vatican, et la partie de ce palais qui donne sur la place Saint-Pierre ; il transporta des Thermes de Constantin ces deux beaux groupes attribués à Phidias et à Praxitèle, et les plaça où ils se voient aujourd'hui, à l'extrémité de la longue rue qui conduit à la porte Pie. Il répara ensuite les deux célèbres colonnes de Trajan et d'Antonin ; bâtit l'hôpital des mendians, dirigea tous les travaux de *l'Aqua felice* et de la fontaine dite *de Termini*.

Fontana était chargé de la restauration entière du Colisée, sans altérer sa belle forme, lorsque Sixte-Quint mourut, ce qui empêcha l'exécution de ce vaste projet. Clément VIII n'ayant pas traité Fontana avec la distinction qu'il méritait, le vice-roi de Naples l'attira dans cette ville, et l'y fit nommer architecte du roi des Deux-Siciles, et ingénieur des deux royaumes. Cet artiste y arriva en 1592, et se chargea de travaux hydrauliques considérables. Il bâtit ensuite le palais du roi, édifice remarquable, et qui fait le plus grand honneur à son talent.

Fontana mourut à Naples en 1607, comblé d'honneurs et de richesses. Cet illustre architecte a publié un volume in-folio, où sont décrits très en détail les travaux de la bibliothèque du Vatican et de quelques autres édifices. L. G.

FONTENELLE

Tourlet pinx.t Landon direx.t

BIBLIOTECA NAZIONALE
NAPOLI

# FONTENELLE.

L'ignorant l'entendit, le savant l'admira.
VOLTAIRE.

Ce vers qui caractérise Fontenelle d'une manière assez précise, est loin cependant d'en donner une idée complète. Celle de son mérite, dit Duclos, est formée de tant de titres différens, que pour le connaître, il faut le décomposer. Ainsi lui fut appliqué, ce que lui-même avait dit de Leibnitz. Son nom appartient à la littérature, à la philosophie, aux sciences. Il rappelle une des époques les plus marquantes dans les progrès de l'esprit humain: celle où les sciences physiques prirent tout-à-coup cet essor qui a été suivi de succès si rapides et si étendus. Fontenelle semble avoir marqué la première nuance entre le siécle de de l'imagination et celui de la raison. Il a ouvert les premières voies à l'esprit d'analyse et d'observation, et donné l'exemple de soumettre à l'examen beaucoup de choses que jusque-là on confondait trop avec celles qui sont au dessus des lumières naturelles.

Il naquit à Rouen, en 1657. Son père était avocat, et sa mère sœur du grand Corneille. Dès l'âge de treize ans, il s'était déja fait connaître par des productions ingénieuses, et il en avait dix-sept, quand il vint à Paris. Vers ce temps

Racine, déterminé par les dégoûts que lui avait suscités la cabale formée contre lui, venait de renoncer au théâtre. On espérait que le neveu de Corneille, déja précédé par sa réputation, et auteur de deux opéras qu'on avait attribués à son oncle, ferait oublier celui à qui on avait osé opposer Pradon. Cette attente fut trompée. La tragédie d'Aspar n'eut aucun succès, et Fontenelle la jeta au feu. Mais bientôt ses *Dialogues des morts*, ses *Entretiens sur la pluralité des mondes*, l'*Histoire des Oracles*, ses *Pastorales*; des *Fables*, d'autres morceaux de poésie et de littérature, fixèrent l'attention des amis des lettres. On admira, dans ces divers ouvrages, l'art délicat avec lequel étaient combinés, le badinage le plus léger, et la philosophie la plus profonde, les traits de la plaisanterie la plus enjouée, et ceux de la morale la plus intérieure, les grâces de l'imagination, et les résultats de la réflexion. Ainsi se manifestait celui qui, par l'attrait séduisant de son style, devait donner à la science une sorte de popularité. Peut-être trouva-t-on trop de recherches dans ses pensées, un soin de les parer qui va jusqu'à l'afféterie, et une finesse d'idées qui approche quelquefois de la subtilité. « Mais s'il répandit trop d'ornemens, dit Voltaire, c'était de ces moissons « abondantes dans lesquelles les fleurs croissent « naturellement avec les épis. » Ces défauts qu'il

sut, comme Sénèque, rendre en quelque sorte agréables, purent justifier la constance avec laquelle Racine et Boileau, si sévères en matière de goût, s'opposèrent, tant qu'ils vécurent, à son admission à l'Académie française. Mais, sans doute, aux yeux de ces zélateurs ardens de l'antiquité, le plus grand tort de Fontenelle avait été de se ranger du parti de son ami Lamothe, dans la célèbre dispute sur les anciens et les modernes. On pourrait comparer Fontenelle à ces terres heureusement situées qui portent toutes les espèces de fruits. Admis à l'Académie des sciences, il en fut nommé secrétaire, en 1699. Il commença dès-lors les mémoires de cette Académie, ouvrage immortel dont la préface seule eût suffi pour le faire regarder comme un écrivain du premier ordre. Ensuite parurent successivement ses éloges, qui ont sauvé tant de noms de l'oubli, en les attachant au sien, et qui passent, à juste titre, pour son chef-d'œuvre. Toutes les Académies alors se faisaient un honneur de le posséder au milieu d'elles, et sa gloire, qui n'était plus contestée, avait imposé silence à la prévention et à l'envie. Peu d'hommes en ont joui aussi longtemps; peu ont fourni une carrière aussi paisible et aussi heureuse. La modération, une sorte d'insouciance raisonnée, et l'amour du repos, paraissent avoir été le fond de son caractère. Il connaissait les passions et sut s'en garantir.

Depuis longtemps on a repoussé les injustes inculpations d'insensibilité, d'égoïsme et d'incrédulité, dont on a voulu charger sa mémoire. Il mourut, le 9 janvier 1757, avec le calme et la sécurité dont il avait joui toute sa vie. Il avait cent ans moins quelques semaines. Il s'applaudissait, à la fin de sa longue carrière, de n'avoir jamais jeté le moindre ridicule sur la plus petite vertu. Sa vie fut un siécle de repos, dit la Harpe ; sans doute il dut son bonheur à sa tempérance et à sa sagessse, et il est le premier peut-être qui, chargé de tant d'années, ait dit, en mourant, qu'il eût volontiers recommencé exactement la même carrière.

L. G. T.

FORBIN.

*Sergent del.t* *Landon direx.t*

# FORBIN.

Parmi les hommes qui ont illustré la marine française sous le règne de Louis XIV, Forbin se fait remarquer par sa bravoure, sa présence d'esprit, ses connaissances profondes de la tactique navale, et son zèle à remplir ses devoirs.

Ce marin célèbre naquit le 6 août 1656, au village de Gardanne, en Provence, d'une famille noble et ancienne. Sa jeunesse fut orageuse. Forbin était d'un caractère violent et absolu; il aimait les querelles, les plaisirs bruyans, et l'étude n'était pas sa passion favorite. Son goût pour l'indépendance ne pouvait guère s'accorder avec l'espèce de contrainte dans laquelle le retenait sa mère; il résolut de s'en affranchir. Son oncle, qui commandait une galère à Marseille, le prit sur son bord. Forbin avait déja fait plusieurs campagnes avec lui lorsqu'une malheureuse affaire dans laquelle il tua son adversaire pensa lui fermer tout chemin à la fortune. Il fut condamné, au parlement d'Aix, à avoir la tête tranchée; mais il obtint des lettres de grace. Depuis 1680, il servit successivement sous le comte d'Estrées, en Amérique, et sous Duquesne, au bombardement d'Alger, où il fit preuve d'une rare intrépidité. Nommé lieutenant de vaisseau, et bientôt après major de l'ambassade que Louis XIV envoyait au roi de Siam, il reçut l'ordre de faire armer à Brest deux vaisseaux destinés à transporter l'ambassadeur et sa

suite. On mit à la voile le 23 mars 1685, et l'on arriva à la Barre de Siam le 23 septembre de la même année. Forbin fut chargé de tous les détails du cérémonial. Il plut tellement au roi, que ce prince conçut le desir de le retenir à sa cour, et le nomma grand amiral, et général de ses armées. Mais le premier ministre Constance, jaloux de son crédit auprès du roi, l'écartait de la cour sous divers prétextes. Forbin prévit alors que la jalousie des courtisans l'exposerait aux plus grands dangers; il revint en France sur la fin de juillet 1688, où l'on apprit, peu de temps après, la révolution arrivée à Siam, qui forçait les Français d'abandonner ce pays. A la même époque, une révolution plus étonnante avait lieu en Angleterre: Jacques II venait d'être détrôné par son gendre. Louis XIV arma contre l'usurpateur, et Forbin fut envoyé croiser dans la Manche. Il désola le commerce anglais, prit plusieurs vaisseaux de guerre, et brûla plusieurs convois. L'année suivante, il se joignit à l'intrépide Jean Bart. Tous deux escortaient une flotte marchande lorsqu'ils furent rencontrés par deux vaisseaux de guerre anglais : le combat fut sanglant et opiniâtre ; leurs vaisseaux ayant été totalement démâtés, ils furent obligés d'amener. Conduits à Plymouth, ils eurent le bonheur de s'évader. A leur retour en France, Louis, qui récompensait autant les belles défenses que les triomphes, les nomma capitaines de vaisseau.

Forbin, quelque temps après, vengea la France de la perfidie des Vénitiens, sur les terres desquels

plusieurs Français avaient été massacrés par les Impériaux. Il bloqua et bombarda Trieste, et brûla dans le port de Venise un vaisseau anglais que l'on armait pour le compte de l'empereur. Cette entreprise audacieuse lui fit un grand honneur, même parmi ses ennemis. Forbin ne se contenta pas de s'emparer de tout ce qui sortait de Venise, il humilia la république dans la personne de son provéditeur-général, dont il arrêta la galère, et qu'il força de venir à son bord. Il obligea ensuite tous les vaisseaux vénitiens qu'il rencontra de lui rendre les Français qui faisaient partie de leurs équipages. Toutes ces expéditions firent crier les Vénitiens ; mais la cour de France, loin d'écouter leurs plaintes, récompensa Forbin.

On l'envoya, en 1706, croiser dans le Texel ; il n'avait avec lui que cinq petits vaisseaux ; il attaqua et battit une flotte anglaise plus nombreuse, et composée de tous gros vaisseaux de guerre de cinquante à soixante canons. Forbin, nommé chef d'escadre après cette victoire, se dirigea vers le nord, où il eut le bonheur de rencontrer différentes flottes anglaises destinées pour la Moscovie ; il en prit ou coula la plus grande partie, et dissipa le reste. A son retour, il se réunit à Duguai-Trouin. Ces deux illustres marins combattirent avec avantage une escadre anglaise beaucoup supérieure à la leur. La réputation de Forbin le fit choisir par le ministre pour commander la flotte qui devait transporter en Ecosse Jacques III et les six mille hommes que la

France lui fournissait pour se joindre au parti qu'il prétendait avoir près d'Edimbourg. Forbin prévit le mauvais succès de l'expédition ; elle manqua totalement, et fut obligée de rentrer à Dunkerque, trois semaines après en être partie, sans avoir pu débarquer un seul homme. Le ministre de la marine, qui n'aimait pas le comte de Forbin, saisit cette occasion pour lui faire essuyer quelques désagrémens, qui l'engagèrent à demander sa retraite. Il l'obtint en 1710, avec une pension de 7000 liv. Depuis ce moment, Forbin vécut aux environs de Marseille, dans une terre dont il avait fait l'acquisition, et goûta long-temps, au milieu d'une société d'amis choisis, ce doux repos après lequel tous les hommes soupirent.

On a blâmé Forbin d'avoir eu souvent une présomption déplacée. Le reproche peut être fondé ; mais il ne faut pas oublier qu'il rendit beaucoup plus souvent justice au vrai mérite, et qu'il ne négligea jamais l'occasion d'attirer sur ses officiers les regards de ceux qui pouvaient les récompenser.

On sait que Jean Bart avait été oublié. Forbin représenta au roi que ce brave marin l'avait servi avec autant de zèle que lui. Louis, frappé d'un si noble procédé, dit à Louvois, qui était à ses côtés : « Le chevalier de Forbin vient de faire une action « bien généreuse, et qui n'a guère d'exemple dans « ma cour. »

Les Mémoires de Forbin ont été publiés en deux volumes. **Ph. L. R.**

FOUCQUET.

*Nanteuil del.t* *Landon direx.t*

# FOUCQUET.

Nicolas Foucquet, marquis de Belle-Isle, naquit, en 1615, de madame de Maupeou, femme très-pieuse, issue d'une famille originaire de Normandie. La vivacité de son esprit et sa pénétration donnèrent de lui, dès sa jeunesse, les idées les plus avantageuses. A 20 ans, il fut reçu maître des requêtes, et procureur-général au parlement de Paris à 35.

Alors une des plus dangereuses plaies du royaume était l'épuisement des finances, également funeste au Prince dont il traversait les desseins, et aux sujets sur lesquels il attirait les impôts; épuisement causé en partie par les dépenses des guerres civiles et étrangères, et par l'avarice insatiable et les déprédations du cardinal Mazarin qui s'était approprié, en souverain, plusieurs branches des revenus de l'état. A la mort de ce Ministre, Foucquet eut la place de surintendant des finances; mais il avait des envieux auxquels sa conduite donna des armes. Loin de ménager et de réparer le trésor par une sage économie, il le dépensa en prodigalités, et employa des sommes immenses pour faire bâtir sa maison de Vaux. Le roi, prévenu, par différens avis, de ses profusions et des partisans qu'il attachait à sa personne avec les richesses publiques, ouvrit

les yeux et résolut la chute de son ministre. En 1661, une fête superbe fut donnée, dans la maison de Vaux, à la reine-mère et à Louis XIV qui, malgré le plaisir qu'il parut prendre et les caresses qu'il fit au Surintendant, voulait le faire arrêter au milieu de la fête; mais un mot de la reine-mère empêcha alors l'exécution de ce projet.

Quelque temps après on attira Foucquet à Nantes où l'on se saisit de sa personne. Son procès est un des événemens curieux du règne de Louis XIV. Quoique Foucquet fût coupable, le projet de le perdre fut tramé avec un art si odieux; la conduite des juges, dont plusieurs étaient ses ennemis, fut si passionnée, qu'on ne peut s'empêcher de le plaindre. Accusé, arrêté comme coupable du désordre des finances, il est condamné au bannissement pour crime d'état; et ce crime est un projet vague, de résistance et de fuite dans les pays étrangers, qu'il avait jeté sur le papier quinze ans auparavant, lorsque les factions de la Fronde partageaient la France, et qu'il croyait avoir à se plaindre de l'ingratitude de Mazarin. Cet écrit, qu'il avait entièrement oublié, fut trouvé dans ses papiers. Dans un des interrogatoires qu'on lui fit subir; vous ne pouvez nier, lui dit le chancelier Le Tellier, que ce projet ne soit un crime d'état? « Un crime d'état, répondit-il, c'est quand on « est dans une charge principale, qu'on a le secret « du prince, et que tout d'un coup on se met du

« côté de ses ennemis; qu'on engage sa famille « dans les mêmes intérêts; qu'on fait ouvrir les « portes des villes dont on est gouverneur à l'ar- « mée des ennemis, et qu'on la ferme à son véri- « table maître; qu'on porte, dans le parti con- « traire, tous les secrets de l'état; voilà, Monsieur, « ce qui s'appelle un crime d'état. » Réponse d'autant plus spirituelle et plus piquante, qu'elle était l'histoire même du Chancelier. Après trois ans de procédures, on le condamna à un bannissement qui fut commué en une prison perpétuelle. On avait tellement persuadé au roi que Foucquet avait des appuis formidables, qu'il le fit accompagner à sa prison de Pignerol par cinquante mousquetaires; et ces appuis étaient Pélisson qui eut le courage de le défendre, de partager sa captivité et d'écrire des mémoires pour sa justification; et La Fontaine, qu'il avait protégé, et qui pleura ses malheurs dans une élégie noble, belle et touchante où il osa demander sa grâce au Monarque irrité; traits de générosité qui sont les plus beaux ornemens des fastes de la littérature! M. d'Ormesson, nommé son rapporteur, se couvrit aussi d'honneur dans le procès, par l'éloquence courageuse avec laquelle il défendit Foucquet contre les fausses accusations, et le soutint contre celles qui, quoique vraies peut-être, étaient sans preuves. Colbert, qui remplaça Foucquet, et Le Tellier furent, dit-on, des plus acharnés à sa perte. On rapporte, à ce sujet,

le mot de Turenne qui prenait intérêt au sort du malheureux Surintendant : « M. Colbert a plus « d'envie que M. Foucquet soit pendu; M. Le Tel- « lier a plus de peur qu'il ne le soit pas. »

L'infortuné Ministre supporta avec fermeté les ennuis de sa prison, et mourut, le 23 mars 1680, à 63 ans. Il aimait le luxe, la dépense et les femmes; brillant et prodigue, il traitait légèrement toutes les affaires, et ne négligeait aucuns plaisirs. Mais on doit lui rendre cette justice, qu'appréciateur du vrai mérite, et ami des beaux-arts, il se plaisait à les encourager. La plupart des grands hommes qui illustrèrent le règne de Louis XIV jouirent des bienfaits de Foucquet et célébrèrent sa magnificence. Aussi la postérité en a-t-elle conservé un souvenir qui l'emporte tellement sur celui des torts qu'il put avoir, que plusieurs personnes ont plutôt voulu voir en lui une victime du pouvoir qu'un coupable justement puni.

A. T.

FOX.

NAPOLI

*Reynolds pinx.t* *Landon direx.t*

# FOX.

Charles-James Fox, mort en 1806, ministre-secrétaire d'état du roi d'Angleterre, est un de nos contemporains qui ont obtenu le plus de célébrité. Il fut, pendant plus de vingt ans, le chef de l'opposition dans la chambre des communes, où il eut pour adversaire M. Pitt. Cette lutte entre deux hommes d'état qui étaient aussi de grands orateurs, fixa l'attention des deux mondes intéressés à ces débats importans.

En effet, la guerre de l'indépendance des Etats-Unis, le long procès d'un gouverneur de l'Inde (M. Hastings), accusé devant le parlement comme déprédateur et tyran de cette riche et malheureuse contrée, la révolution française et la guerre dont elle fut pour le cabinet de Saint-James la cause ou le prétexte, la liberté des nègres, l'affranchissement des catholiques d'Irlande de lois odieuses qui en font un peuple humilié et séparé des Anglais, la question de la régence pendant l'aliénation de Georges III, étaient des discussions dignes d'un intérêt général. C'est à l'histoire d'Angleterre et à sa politique nationale, qu'il appartient particulièrement de discerner ce qu'il y eut de mélange d'ambition personnelle dans ce qui s'est dit et fait de part d'autre, au nom de l'amour du bien public, au nom de la patrie et de la justice.

Nous nous bornons à remarquer que Fox se

montra constamment l'ennemi de la guerre contre l'Amérique septentrionale, qu'il en prédit l'issue telle qu'on l'a vue se réaliser ; qu'il s'opposa de même à toute guerre fanatique contre la France, soit au commencement de la révolution, soit à ses diverses époques, et même depuis ; qu'il ne craignit point de hasarder sa popularité sur ces points délicats : qu'il fut également libéral sur la question de l'affranchissement des nègres et de l'émancipation des Irlandais ; qu'après s'être exprimé sur la France et sa révolution avec un courage de raison que lui seul pouvait montrer, et qui cependant faillit le perdre, il paraissait disposé à se diriger, comme ministre, sur les mêmes principes, quand la mort vint le frapper. Tel est le précis de la gloire de Fox comme homme d'état. On ne peut se dissimuler qu'une partie de cette gloire aurait encore besoin de l'avenir pour être fixée.

Comme individu, il intéresse aussi beaucoup, et sa vie privée présente un tableau piquant pour la curiosité ; mais sous ce rapport, il y a plus de dissentiment. Il eut des admirateurs enthousiastes, des amis dévoués, des censeurs sévères et il mérita ces sentimens, ces opinions contraires, qui cependant ne s'excluent pas rigoureusement.

Il était issu d'une famille distinguée par des talens et des places, depuis Charles II. Un chevalier Etienne Fox fut le premier qui marqua. Il avait suivi les Stuarts dans leur bannissement. Charles II

le nomma dans la suite payeur-général de l'armée, et grand écuyer. Son fils, Henri Fox, ou lord Holland, brilla dans le parlement par son éloquence, et fut secrétaire d'état pour le département de la guerre sous Georges II; mais ce prince s'étant cru obligé de renouveler son ministère, à cause du mécontentement général causé par le début malheureux de la guerre de sept ans, substitua M. Pitt, père du dernier ministre de ce nom, à lord Holland, qui fut ensuite payeur-général de l'armée, et fit une fortune immeuse dans cette place.

Dès-lors s'alluma entre les deux familles une rivalité que les pères transmirent à leurs enfans. Charles-James Fox était le troisième fils de ce même lord Holland, dont il fut idolâtré à cause des grandes dispositions pour l'éloquence, qu'il annonçait étant encore en bas âge. L'ex-ministre y vit les moyens de satisfaire ses ressentimens ou sa jalousie contre son successeur Pitt (lord Chatam). De son côté, celui-ci exerçait lui-même son fils (William Pitt), aux combats et aux succès de la tribune, et l'y faisait préluder dans son cabinet. Cet aperçu doit suffire ici pour faire concevoir cette longue lutte dont le parlement fut ensuite le théâtre entre les fils des deux ministres.

Charles-James Fox naquit en 1749. Sa mère était fille du duc de Richemond, et par conséquent alliée des Stuarts. Elle avait été enlevée par lord Holland.

Rien n'égale l'indépendance dans laquelle fut

élevé Charles-James Fox. Cette circonstance est nécessaire pour expliquer les désordres de sa jeunesse et la dissipation de sa fortune. Vers l'âge de six ans, il lui prit fantaisie de briser la montre de son père, qui lui représenta que ce desir était extravagant ; l'enfant insista, et le père laissa briser sa montre sur le parquet. Etant ministre, il obéit de même à un autre caprice, qui consistait à répandre l'encrier sur une longue dépêche qu'il venait d'achever pour l'armée, et il recommença froidement sa dépêche. Une autre fois Charles jeta au feu des dépêches très-importantes pour l'armée du continent, mais dont sa raison de neuf ans n'approuvait pas le contenu. Lord Holland avait promis au jeune Charles de le faire assister à l'explosion de la mine employée pour la démolition d'un mur à son château de *Holland-House*. Les ouvriers ayant terminé ce long travail plutôt qu'on ne l'avait cru, lord Holland fit reconstruire entièrement le mur, pour qu'on le détruisît une seconde fois, par le moyen de la poudre, en présence de Charles.

On concevra maintenant que dans l'âge des passions, celles de Fox ne durent pas connaître de frein, et que son père dût payer avec résignation les dettes immenses que le jeu et la dissipation firent contracter à son favori indompté.

Malgré cette indépendance extrême, il fit des études brillantes à l'université d'Oxford, quoiqu'il parût donner au jeu et au plaisir la plus grande

partie de son attention. Il en sortit en possession de lire et de commenter en scholiaste et en philosophe, Aristote, Lougin, Homère, dans leur langue originale.

Il fit, vers l'âge de dix-huit ans, son premier voyage sur le continent, et quelque opinion qu'on doive avoir de l'indulgence de son père, ses dissipations furent au-delà. Entre autres dettes contractées pendant ce voyage, lord Holland en paya une à Naples de 16,000 livres sterling (384,000 livres tournois). Avant la mort de son père, il avait dissipé son patrimoine; cependant lord Holland lui laissa par testament de grands biens encore, car on lui comptait alors environ 4,000 liv. sterling de revenu, dont il ne lui resta bientôt plus rien.

Fox fut nommé membre de Parlement en 1768, avant l'âge requis. En 1772, l'éclat de son talent oratoire l'avait placé dans le conseil de l'amirauté, d'où le fit renvoyer, en 1774, le premier ministre, lord *North*.

M. Fox perdit dans cette année, son père, sa mère, son frère aîné, sa place au ministère, et le reste de sa fortune. Mais ce fut l'époque aussi où il parut se faire des principes politiques, et où il arbora la bannière de l'opposition, sous laquelle il parut grand et généreux en défendant la cause de l'Amérique septentrionale, etc., etc.

Il revint au ministère en 1782, et en ressortit environ deux ans après, lorsque par une composi-

tion nouvelle de toute la machine ministérielle, Pitt y entra pour la première fois. La cause de cette disgrace de Fox fut son fameux bill pour réformer l'administration de l'Inde. Son opinion favorable à la révolution française, pendant les trois premières années, opinion que partageaient presque tous les hommes marquans en Augleterre, servit, en 1793, à le dépopulariser, par l'emploi facile de la calomnie dans les fonctions politiques. Il se fit une scission dans son parti, et d'anciens amis crurent devoir annoncer qu'ils cessaient de partager ses opinions. Mais avant de quitter ses drapeaux, ils voulurent réparer libéralement la perte entière de sa fortune. Ils ouvrirent une souscription dont la direction fut remise à un comité, et qui produisit une rente viagère de *trois mille livres sterling*, constituée de manière à ce qu'il ne pût pas la dissiper. Cette offrande lui fut faite d'une manière si honorable, que la délicatesse et l'amour-propre ne pouvaient pas en être blessés ; on mit en principe que si son esprit et ses talens, au lieu d'avoir été consacrés au service de la patrie, avaient été employés à des objets d'intérêt privé, sa fortune serait immense ; que les hommes libéraux devaient desirer de le voir dans une situation aussi indépendante que son caractère. Fox accepta avec noblesse, et continua de s'opposer à la guerre contre la France. Il proposa d'envoyer un ambassadeur à Paris pour cimenter la paix. Il soutint que le délire des croisades, le projet de domination universelle imputé à

Louis XIV, les extravagances de Don Quichotte, n'étaient rien en comparaison du projet qu'on annonçait de faire la conquête de la France. Ce furent ces sentimens pacifiques, renouvelés en 1802, et dans toutes les circonstances, qui forcèrent Georges III de le rappeler au ministère, en 1806, lorsque le vœu tardif de la nation et de l'Europe se prononçait enfin pour les principes raisonnables émis tant de fois dans la chambre des communes par cet orateur, ami de l'humanité.

Fox s'occupa aussitôt de trouver une issue honorable à la guerre; mais la mort vint le frapper presque aussitôt, et lui ravir la gloire qui l'aurait probablement le plus recommandé auprès de la postérité.

La pompe de ses obsèques atteste les regrets publics et la haute opinion qu'on avait de ses talens. On se fera une idée de la magnificence du char funèbre sur lequel son corps fut transporté à l'abbaye de Westminster, sépulture des rois et des grands hommes de la nation, par ce seul détail : savoir, qu'il y fut employé près de cinq cents aunes de velours noir. Toute la noblesse et les hommes en place suivirent le cortège, qui mit plus d'une demi-journée pour se rendre de la maison que ce ministre habitait à Londres, à l'église de Westminster.

La cordialité, la franchise et toutes les affections douces et généreuses formaient le caractère de Fox, et c'était par ces qualités même qu'il ne prenait pas

le soin de déguiser ses défauts. Quoique ses dissipations aient nui à sa considération publique, même en Angleterre, il faut pourtant les juger dans les mœurs du pays, où les excès du jeu et de la dépense sont des événemens ordinaires, dont le scandale n'est pas le même que dans le reste de l'Europe. J.

FRACASTOR.

NAPOLI

*N. pinx.t* *Landon direx.t*

# FRACASTOR.

Parmi tous les médecins qui ont brillé à la renaissance des lettres, Fracastor se fait distinguer par l'étendue de ses connaissances. Ce savant, aussi célèbre comme médecin, que comme littérateur, naquit à Vérone, vers la fin du quinzième siécle. Plusieurs prodiges accompagnèrent sa naissance. En venant au monde, ses lèvres étaient tellement collées, qu'on fut obligé de les lui séparer avec un rasoir; et il était encore au berceau, lorsque sa mère, le portant dans ses bras, fut écrasée par la foudre, sans qu'il en fut atteint. Fracastor fit ses études à Padoue, et les fit excellentes. Il s'attacha ensuite à Livian, commandant des troupes vénitiennes. Ce général ayant été pris par les Français, Fracastor revint dans sa patrie, et se livra avec assiduité à l'exercice de son art, s'attachant plus particulièrement aux maladies extraordinaires, et ne retirant d'autre profit de ses soins que la reconnaissance d'une infinité de personnes, qu'il avait sauvées de la mort. Sa réputation de médecin savant, fit que Paul III l'employa comme un oracle, pour effrayer les Pères du Concile qu'il voulait faire transporter de Trente à Bologne. Fracastor se chargea de leur prédire une peste prochaine. La peur fit bientôt abandonner la ville de Charles-Quint pour celle du Pape; et c'était ce

que voulait Paul III. Sur la fin de sa vie, Fracastor retiré dans une maison de campagne délicieuse, qu'il possédait au milieu des collines qui bordent le Lac de Garda, se livrait à la recherche des simples, dont il étudiait les propriétés, et au commerce des Muses qui avaient fait le charme et la gloire de sa vie. Il mourut d'apoplexie, à Padoue, le 6 d'août 1553, âgé de 71 ans.

Fracastor fut en relation avec les meilleurs littérateurs de son siècle, et particulièrement avec le cardinal Bembo. Ne censurant jamais les ouvrages des autres, et ne leur refusant point les louanges qui leur étaient dues, Fracastor fut chéri de tous les auteurs contemporains. Le plus connu de tous ses ouvrages, est son poème intitulé : *Syphilis sive de Morbo gallico.* Un style élégant, une versification riche, des pensées nobles et noblement rendues, et des images vraies et brillantes, le placent à côté des meilleurs ouvrages écrits dans la langue de Virgile. L'auteur y traite, avec beaucoup de décence, une matière fort délicate. Ce poème a été traduit en français par Macquer et Lacombe, 1753, in-12. Fracastor composait un poème épique, intitulé *Joseph*, que la mort l'empêcha d'achever. Il n'en a paru que deux chants insérés dans le Recueil de ses Œuvres. Padoue, deux volumes in-4.°

Ph. L. R.

FRANCKLIN.

C. N. Cochin del.ᵗ Landon direxᵗ.

BIBLIOTECA NAZIONALE

# FRANCKLIN.

Benjamin Francklin naquit à Boston, capitale de la Nouvelle Angleterre, en 1706. Ayant exercé, jusqu'à l'âge de 14 ans, la profession de son père, fabricant de savon, il s'ennuya d'un état si opposé à ses inclinations, et se mit en apprentissage chez un imprimeur. Passant la nuit à lire les ouvrages qu'on y imprimait, il satisfaisait, aux dépens de son repos, l'amour irrésistible de l'étude. Avide de connaissances, brûlant du desir de faire des progrès dans les sciences exactes qui donnent de l'aplomb aux idées, et dans l'histoire qui apprend à connaître et à diriger les hommes, Francklin, à force de privations, fit venir de l'Angleterre un assortiment de bons livres. Bientôt il pensa à devenir auteur lui-même; et, pour cultiver les sciences avec plus de fruit, il passa en Angleterre, en 1725, et, quoique bien jeune, pût y jouir des entretiens de Newton qui vivait encore à cette époque.

Après environ trois ans de séjour à Londres, employés à travailler chez l'imprimeur Palmer, où il dirigea plusieurs éditions, Francklin retourna dans sa patrie, n'ayant d'autre bien que les connaissances profondes qu'il avait acquises en physique, en morale et en politique, il se fixa à Phila-

delphie où il se maria, et parvint, à l'aide de quelques amis, à établir une assez belle imprimerie. Pour contribuer à éclairer ses concitoyens, il employa ses épargnes à la fondation d'une bibliothèque publique, la première qui ait été vue dans le Nouveau-Monde. Enfin, il publia son *Almanach du bonhomme Richard*; cet ouvrage, précieux par sa naïveté, la pureté de ses principes, et les réflexions philosophiques et politiques qu'il renferme, eut un succès prodigieux, et répandit, dans les Colonies, le germe de l'esprit d'indépendance qui ne tarda pas à s'y développer. On y trouve, ainsi que dans les *Proverbes du vieil Henri*, une morale sublime, exprimée d'une manière simple par des allégories et des paraboles qui la mettent à la portée de l'homme le moins éclairé. Ces productions, lues et méditées par des hommes remplis de candeur, devinrent le catéchisme moral et politique de la Nouvelle Angleterre.

Doué d'un esprit ardent, Francklin ne borna pas ses travaux à la littérature : dès l'année 1747, il fit connaître en Angleterre ses découvertes sur l'électricité, par laquelle il explique les aurores boréales ; celles sur la foudre qu'il parvint à diriger par ses paratonnerres; enfin le cerf-volant électrique est encore une de ses inventions. Il perfectionna aussi l'harmonica que Puckeridge venait d'inven-

ter. Ne perdant jamais de vue ce qui peut intéresser la classe la moins fortunée, il s'occupa de l'invention des cheminées économiques qui portent son nom.

Enfin, une nouvelle carrière s'ouvre pour Franoklin: lorsque les Colonies anglaises commencèrent à opposer de la résistance à l'oppression de la métropole, Francklin, dont la cour redoutait l'influence, fut mandé en Angleterre, pour y rendre compte de la disposition des esprits. Ses réponses, dans l'interrogatoire qu'il subit à la barre de la chambre des communes, sont un modèle d'énergie et de précision. Le ministère s'étant décidé à la guerre, malgré les sages avis de Francklin, ce savant retourna dans sa patrie qui, après avoir déclaré son indépendance, le choisit pour aller en France solliciter des secours dont la nouvelle république avait un extrême besoin.

Francklin, arrivé en France, chargé de la négociation la plus délicate, à un âge où les hommes quittent ordinairement les affaires: sa figure vénérable, l'ascendant de son génie, la justice de sa cause, lui gagnèrent tous les esprits; et déjà, il avait réussi dans sa mission, avant même d'en avoir développé les motifs. Son séjour à Paris fut une espèce de triomphe; princes, ministres, savans, artistes, c'était à qui lui donnerait les plus vifs témoignages d'estime et de respect; enfin il de-

vint l'objet particulier de toutes les attentions. Après avoir assuré l'indépendance de son pays, par le traité qu'il signa, le 3 septembre 1783, avec l'Angleterre, au nom des Etats-Unis; consolidé sa prospérité par des alliances avec la France, la Suède et la Prusse, Francklin quitta Paris, en 1785, pour retourner dans sa patrie, où sa présence était devenue nécessaire.

Nommé, à son arrivée, gouverneur de Pensylvanie, il parvint, par sa prudence et la vénération qu'il inspirait, à calmer les factions qui étaient prêtes à déchirer cette province. Jugeant qu'une convocation générale des états était indispensable, afin de donner de la force à l'autorité publique, du crédit au gouvernement, et de la splendeur au commerce, il en obtint la convocation pour l'année 1788. Là, Francklin, âgé de 82 ans, développa, avec autant d'énergie que de profondeur, la cause des maux qui désolaient sa patrie, et en indiqua le remède, qu'il parvint à appliquer. Ce fut ainsi qu'au milieu de sa gloire, entouré d'admirateurs et d'amis, révéré des Deux Mondes, Francklin termina sa longue et illustre carrière, le 17 avril 1790, dans les bras d'une famille nombreuse, inconsolable de sa perte.

Des honneurs sans nombre furent rendus à sa cendre; le congrès des Etat-Unis ordonna deux mois de deuil; l'assemblée nationale de France

s'empressa de l'imiter. La ville de Philadelphie fit élever, en 1792, à sa mémoire, une statue qui fut placée sur le fronton de la bibliothéque qu'il avait fondée.

Les ouvrages de Francklin, sur la physique, la politique et la morale, ont été traduits dans toutes les langues; et, soit que l'on considère cet homme célèbre, comme législateur, comme savant ou comme moraliste, il obtiendra également l'estime et l'approbation universelle.

Francklin connaissait trop bien le charme puissant qui porte un sexe vers l'autre, pour ne pas voir, dans les femmes, la base du bonheur social et la sauve-garde des mœurs publiques; aussi, s'appliqua-t-il toujours, dans ses écrits, à assurer leur empire, en les invitant à orner leurs grâces par l'attrait irrésistible de la raison, et leur raison du charme séduisant de la douceur et de la vertu.

Nous rapporterons ici quelques-uns de ses proverbes tirés, pour la plupart, de la science du bonhomme Richard; ils nous donneront une idée de sa philanthropie, et de son amour pour l'économie et pour le travail.

L'oisiveté, dit-il, est comme la rouille, elle use beaucoup plus que le travail. Avec du travail et de la patience, une souris coupe un cable. L'entretien d'un vice coûte plus que celui de

deux enfans. Ne perdons pas le temps, car c'est l'étoffe dont la vie est faite. Quiconque achète le superflu, vendra bientôt le nécessaire. La clef dont on se sert est toujours claire. Le soleil du matin ne dure pas tout le jour. Faute d'un clou, le fer du cheval se perd; faute d'un fer, on perd le cheval; faute d'un cheval, le cavalier lui-même est perdu, car son ennemi l'atteint et le tue.

N. P.

FRANÇOIS I.ER

*Titien pinx.t* *Landon dir.ce*

NAPOLI

# FRANÇOIS I.

François I succéda à Louis XII, en 1515. Il avait 21 ans et une brillante réputation chevaleresque. Mais, en chevalerie, il est effacé par Bayard; en talens militaires, par le connétable de Bourbon : ainsi le héros, si vanté, comme guerrier, dans nos fades annales, est au dessous de deux de ses officiers; il serait peut-être encore au dessous de plusieurs autres. Il reste à sa chevalerie d'avoir failli causer la ruine de la France.

Si François I n'avait pas reçu de la nature des qualités libérales qui lui ont fait mériter le surnom de *père des arts et des lettres*, son règne et son nom seraient détestés; tant est peu solide la gloire des armes!

Un héros qui, de la victoire,
Emprunte son unique gloire,
N'est héros que quelques momens.

Qui eut plus de bravoure personnelle, plus de qualités militaires que les princes barbares des premières races, que plusieurs de la dernière? De tous nos rois, Henri IV est le seul dont la postérité ratifie l'héroïsme. Il fit la guerre par nécessité, et fut grand par lui-même.

Dès son avénement, François I porta la guerre en Italie, pour reconquérir le Milanais dont Louis XII avait été chassé.

Le jeune roi combattit en brave chevalier à la fameuse bataille de Marignan dont il eut la gloire, quoiqu'elle appartînt au connétable de Bourbon qui l'avait dirigée. Il ne fut pas moins brave à la malheureuse bataille de Pavie, livrée mal-à-propos par lui et son favori Bonnivet.

Ce n'était plus aux généraux expérimentés qu'était confié le commandement des armées, mais aux favoris de cour. Bonnivet, inhabile guerrier, compagnon de plaisir de François I, complaisant de la mère du roi, était amiral et général, et l'homme de confiance, tandis que d'injustes persécutions forçaient le connétable de Bourbon, le premier général de son temps, à quitter la France, et à passer au service de l'empereur. Bonnivet fit donner la bataille de Pavie où les Français furent taillés en pièces, leur roi fait prisonnier. *Ainsi en prend aux généraux élus par faveur*, dit Tavannes. Il aurait dû ajouter : ainsi sont sacrifiées les nations. La réflexion de Tavannes méritait bien mieux d'être remarquée par les historiens, que le mot trop vanté de François I à sa mère, après la bataille de Pavie, *tout est perdu, madame, fors l'honneur.*

François I resta un an prisonnier en Espagne. Il n'en revint qu'après avoir cédé à son vainqueur la Bourgogne, une partie de la Franche-Comté, etc. Mais il refusa de tenir le traité, quand il fut rentré dans Paris. Il répondit à Charles-Quint

qui lui reprochait de manquer à sa parole: *qu'il en avait menti par la gorge*, et lui proposa un duel. Enfin, par accommodement, il paya deux millions d'écus d'or, qu'il emprunta du roi d'Angleterre. On a lieu de s'étonner que la France n'ait pas été démembrée à cette époque. Si, malgré tout cela et malgré beaucoup d'autres fautes, l'honneur de François I fut *sauf*, il faudrait convenir que l'honneur n'est pas le même dans tous les temps, et que celui de ce roi n'était que la bravoure d'un grenadier.

Depnis 1515 jusqu'en 1554, qu'il lui fallut enfin céder à l'ascendant de Charles-Quint, François I guerroya presque toujours: d'abord par l'ambition de posséder le Milanais, qui fut conquis, évacué, repris et enfin perdu. Charles-Quint lui ayant été préféré pour l'empire, le ressentiment de cette préférence, et la rivalité réciproque des deux princes devinrent une autre source intarissable de maux ponr la France. *Dieu les fit naître*, dit Montluc, *envieux de la grandeur l'un de l'autre, ce qui a causé la ruine d'un million de familles.*

Quels qu'eussent été les motifs d'une si longue période de guerres, ce serait toujours une longue calamité. Mais François I y était-il forcé? « étaient-elles entreprises pour l'avantage ou la « défense de l'état? Non, c'est nne fausse gloire « qui lui faisait prendre les armes, sans avoir rien « combiné, sans avoir rien prévu. Que lui en

« est-il resté ? Des victoires, des défaites, des con-
« quêtes bientôt perdues, une prison, un traité
« honteux, violé, un royaume ruiné. » *Condillac.*
C'est l'analyse exacte du règne et du gouverne-
ment de François I. Les impôts furent doublés, la
France épuisée.

L'ambition, l'avarice, la perversité de sa mère,
(la duchesse d'Angoulême) l'influence de la du-
chesse d'Etampes, l'une de ses maîtresses, de
Diane de Poitiers, maîtresse du dauphin, auraient
suffi pour mettre le désordre dans le royaume, et
attirer de grands revers; la première, pour se ven-
ger du connétable de Bourbon qui refusait son
amour suranné et sa main, le fit dépouiller de ses
biens, le persécuta tant qu'il passa au service de
Charles-Quint, et y fit passer avec lui la victoire.
La défaite de Pavie, la prison du roi et presque la
ruine de la France en furent la suite. En même
temps la duchesse d'Etampes et la maîtresse du
dauphin avaient chacune et leurs cabales et leurs
victimes et leurs favoris, et surtout une grande
part à l'épuisement des finances. Mais rien n'é-
gale la basse perfidie, la méchanceté de la mère
du roi. François I lui laissait le gouvernail pen-
dant ses campagnes. Elle volait bassement et la
France et son fils. L'intendant des finances avait été
forcé de lui donner quatre cent mille écus destinés
à l'armée d'Italie : elle fit soustraire son reçu
par un commis. Quoique le roi reconnût la vé-

rité, et conservât en place le sur-intendant, la duchesse d'Angoulême le poursuivit avec tant d'acharnement qu'elle parvint à le faire traduire, plusieurs années après, devant une commission d'hommes dévoués qui condamnèrent ce pauvre Semblançai à être pendu. Sa réputation avait toujours été intacte, au milieu de la corruption générale; le roi, et sa mère elle-même, lui montraient un tendre respect: enfin François I l'appelait *son père*, ce qui ne l'empêcha pas de le laisser attacher au gibet de Montfaucon. 15 ans après, sa mémoire fut réhabilitée. François I n'aurait dû s'en prendre qu'à lui-même du désordre des finances. C'en est assez pour prouver que ce prince ne sut pas même gouverner sa cour. L'histoire lui reproche encore d'avoir fait brûler des luthériens à Paris, tandis qu'il les soutenait et les excitait en Allemagne.

La gloire des arts pouvait seule couvrir tant de fautes, comme elle couvre les proscriptions sanglantes, la lâcheté et la perfidie d'Octave; comme elle met au dessus des plus grands rois les Médicis; comme elle rachète les maux que l'ambition de Louis XIV causa à l'Europe, et ceux que ses persécutions religieuses causèrent à la France.

La vraie grandeur de François I commence vers la fin de son règne. Elle semble le fruit de ses désastres. Il ne s'appliqua à gouverner que lorsqu'il fallut renoncer à la galanterie, « et lorsqu'il

« devint si chagrin qu'on n'osait pas lui demander « de grâces si indiscrètement. » *Hénault*. L'attrait des beaux-arts, naturalisés en Italie par les Médicis, l'avait séduit : il s'y livra. Les successeurs de Léon X furent des barbares. François I, au contraire, accueillit les arts et les lettres et ceux qui s'y distinguaient. Il combla de bienfaits et de caresses le Primatice, Léonard de Vinci, etc., qui créèrent en France une génération d'artistes plus grands qu'eux-mêmes. Les palais de Fontainebleau, d'Ecouen, le Louvre qu'il fit commencer, sont des monumens de son règne. L'établissement du collége royal, où les hommes les plus célèbres du temps furent réunis pour enseigner tout ce qui composait alors le domaine des sciences et des lettres, suffirait à sa gloire. La langue commença à se polir à sa cour. Enfin la France sortit de la barbarie, et tous les germes de la civilisation y furent semés. François I mourut à 52 ans.

« Les ignorans puissans ont beau faire, dit son « historien, les sciences seront toujours impor- « tantes dans l'ordre politique. La lumière qu'elles « répandent est le principe de toute améliora- « tion, et la source la plus pure du bonheur pu- « blic. » *Gaillard*. Mais les sciences prises ainsi généralement signifient toutes les lumières de l'esprit, toutes les conquêtes que peuvent faire les lettres, les arts et la raison.

J.

FRA-PAOLO.

BIBLIOTECA NAZIONALE NAPOLI

C. del.t Landon direxit

# FRA-PAOLO SARPI.

Ce moine citoyen, l'un des hommes illustres dont Venise a le plus de raison de se glorifier, naquit dans cette ville en 1552. Doué d'une mémoire prodigieuse, d'un jugement exquis, profond dans presque toutes les sciences, il prit l'habit de servite en 1566, et consacra ses talens à la défense des droits de sa patrie. Depuis un demi-siècle, les opinions de Luther avaient retrempé quelques esprits faibles, et douné une nouvelle énergie à ceux qui souffraient avec peine les prétentions de la cour de Rome; Fra-Paolo, philosophe éclairé, en soutenant le parti des Vénitiens contre le Pape, dans le différend qui s'éleva au sujet des immunités ecclésiastiques, combattit avec force l'ambition du chef de l'église, couvrit de ridicules les excommunications, et vengea, dans un ouvrage aussi bien pensé que bien écrit, les droits des souverains des foudres du Vatican. Le pape voulut le combattre avec des armes qu'il ne redoutait guère, il l'excommunia. Quelque temps après, en 1607, on le fit attaquer d'une manière plus dangereuse; cinq assassins le frappèrent de quinze coups de stylets; il guérit de ses blessures. Le sénat et la république lui montrèrent dans cette occasion tout l'intérêt qu'ils prenaient à sa vie, le bulletin de sa santé fut annoncé journellement au sénat; on promit des récompenses à ceux qui indiqueraient ses assassins. Après sa guérison, on lui permit de se

faire accompagner par des gens armés, et l'on créa chevalier le médecin qui l'avait soigné.

Depuis cet accident, Fra-Paolo vécut presque toujours dans la retraite. Il s'occupa alors de son immortelle histoire du concile de Trente, qui parut à Londres, pour la première fois, en 1619, et qui depuis a été traduite dans presque toutes les langues de l'Europe. Pour le style, l'ordonnance des matières, la justesse et la profondeur des réflexions, on peut regarder cet ouvrage comme le plus excellent morceau d'histoire qui soit sorti d'Italie.

Fra-Paolo monrut couvert de gloire, le 14 janvier 1623, à l'âge de soixante-onze ans.

Le P. Courayer, qui a traduit en français l'histoire du concile de Trente, et qui a écrit la vie de Fra-Paolo, s'exprime ainsi sur cet homme célèbre. « Il observait de la religion romaine tout ce qu'il pouvait pratiquer sans blesser sa conscience; ennemi des persécutions et des schismes, il desirait la réformation des papes, et non leur destruction; enfin, il était catholique en gros, et protestant en détail. »

Parmi les autres ouvrages de Fra-Paolo, les Italiens estiment sur-tout un *Traité du Prince,* qui renferme des principes un peu machiavéliques : principes d'après lesquels les états faibles se règlent quelquefois, mais que les grands empires repoussent comme indignes de leur puissance et de leur honneur.

Ph. L. R.

FRÉDÉGONDE.

C. del.t

Landon direx.t

# FRÉDÉGONDE.

Depuis la fin du règne de Clovis, la France en proie à la barbarie était déchirée par les guerres intestines; la politique des rois consistait à envahir les états de leurs frères et de leurs parens; la loi du plus fort était leur règle de conduite; la violence et la trahison leurs armes ordinaires. Enfin, à la mort de Clotaire I, la piété de Gontrand, roi de Bourgogne, et la sagesse de Sigebert, roi d'Austrasie, semblaient annoncer des règnes tranquilles et glorieux; lorsque Frédégonde, femme de Chilpéric I, roi de Soissons, s'éleva jusqu'au trône à force d'intrigues et de crimes. Née à Avancourt, en Picardie, de parens obscurs, elle n'était d'abord que concubine; elle engagea adroitement le Roi à tenir un enfant sur les fonts de baptême avec Audouaire, sa première femme. Vivre avec sa commère était une impiété digne de mort; la religion servit de prétexte au libertinage, et Audouaire fut répudiée. Mais Frédégonde, voyant ses projets déçus par le nouveau choix que fit Chilpéric de Galsuinte, fille du roi des Visigoths, eut recours à d'autres moyens; elle fit étrangler la reine dans son lit, et monta enfin sur le trône en sa place. Sigebert, pour venger la mort de sa belle-sœur, marche contre Chilpéric. Pressés dans Tournay, les deux époux sont sans ressources; un nouveau

crime n'effraya pas Frédégonde, et deux soldats, par son ordre, assassinèrent Sigebert au milieu de son camp. Pour avoir épousé Brunehaut, veuve de cet infortuné, Méroué, fils de Chilpéric, eut le même sort que son oncle, et l'évêque Prétextat, qui avait béni leur mariage, fut poignardé au pied des autels. Clovis, dernier enfant du premier lit, échappait encore à la haine de cette furie, lorsque trois de ses fils lui furent enlevés par une épidémie; elle persuada au roi que le jeune prince était l'auteur de leur mort, et le fit tuer ainsi qu'Audouaire sa mère qu'elle accusa de complicité. Frédégonde, soupçonnée d'adultère avec Landry, maire du palais, qu'elle aimait secrètement, fit enfin assassiner Chilpéric lui-même. Sa propre fille, dont elle devint jalouse, allait être sa victime, si l'on ne l'eût retirée d'un coffre où elle voulait l'étouffer. En 584, seule maîtresse du royaume, Frédégonde sut engager Gontrand à soutenir Clotaire II, âgé de quatre ans, seul fils qui lui restât. Gontrand mort, elle marche elle-même contre Childebert qui veut envahir ses états; son courage augmente avec le danger; elle bat l'ennemi à Droissi, laisse partout des traces de sa fureur, revient à Soissons chargée de butin, reprend Paris en 595, disperse en personne l'armée de Brunehaut, laisse son fils paisible possesseur du royaume, et meurt en 597 non moins fameuse par ses crimes que par son courage, son génie et ses succès.

B. A.

FRÉDÉRIC HENRI
PRINCE D'ORANGE.

A. Vandyck pinx.t — Landon direx.t

BIBLIOTECA NAPOLI

# FRÉDÉRIC I, ROI DE PRUSSE.

Frédéric III, électeur de Brandebourg, qui prit le nom de Frédéric premier, lorsqu'il devint roi de Prusse, naquit à Kœnigsberg en 1657. Son père Frédéric Guillaume, surnommé le grand électeur, et vraiment digne de ce nom, lui laissa en 1688 des états qu'il avait reconquis par sa valeur, et que sa sagesse avait rendus florissans au milieu même des calamités de la guerre. Il s'en fallait de beaucoup que le successeur de Frédéric Guillaume fût capable de marcher sur ses traces. On peut faire deux parts à peu près égales de la vie de ce prince : il passa 12 ans à desirer le titre de roi, et 12 ans à s'applaudir de l'avoir obtenu et à jouir du plaisir de le porter. Cependant ce qui fut, dans l'origine, uniquement l'ouvrage de la vanité, s'est trouvé dans la suite un chef-d'œuvre de politique. « La « royauté, a dit Frédéric-le-Grand, tira la maison « de Brandebourg de ce joug de servitude où l'Au- « triche tenait alors tous les princes d'Allemagne. « C'était une amorce que le nouveau roi jetait à « toute sa postérité ; il semblait lui dire : *Je vous « ai acquis un titre, rendez-vous en digne : j'ai « jeté les fondemens de votre grandeur ; c'est à « vous d'achever l'ouvrage.* » Il faut avouer que la postérité de Frédéric premier a parfaitement entendu et très-littéralement exécuté ces tacites

instructions. Ce ne fut pas sans difficulté qu'il vint à bout de faire réussir un projet que son conseil avait regardé comme chimérique, et qui, dans les commencemens, trouva au dehors une vive opposition. Il fallut, dans cette lente négociation, employer toutes les ressources de l'intrigue, faire jouer tous les ressorts de la politique. Les circonstances où se trouvait l'Europe favorisèrent l'électeur. L'Autriche, toujours obérée, et toujours en guerre, soit avec la France, soit avec les Turcs, mendiait partout des secours : Frédéric devint son plus fidèle auxiliaire. Guillaume d'Orange ne s'occupait que de susciter des ennemis à Louis XIV, à quelque prix que ce fût : Frédéric entra dans les projets du roi d'Angleterre, à condition qu'il seconderait les siens. Insensiblement les difficultés s'aplanirent, et en 1701, l'empereur crut faire un marché avantageux en acquittant, avec une patente de roi, des subsides arriérés qu'il ne pouvait payer, et en obtenant à ce prix que l'électeur lui fournît 10,000 hommes pendant toute la durée de la guerre de la succession. Le prince Eugène, aussi habile politique que grand capitaine, fut alors le seul qui prévit les suites de cet événement : en l'apprenant, il dit, *que l'empereur devrait faire pendre les ministres qui lui avaient donné un conseil aussi perfide.* Ce ne fut qu'en 1713, à la paix d'Utrecht, que Louis XIV reconnut le nouveau roi.

Frédéric n'avait desiré en obtenir le titre qu'afin

de satisfaire son goût pour le cérémonial, et de justifier par des prétextes spécieux ses fastueuses dissipations. Naturellement frivole et vain, joignant à un esprit borné, un caractère faible qui cédait facilement à toutes les impressions, il abandonna le soin de gouverner ses états à des favoris qui furent successivement ses ministres, et ne s'occupa que de régner ou plutôt de représenter dans sa cour. Sa ruineuse magnificence épuisa bientôt des revenus bornés : pour y suppléer, il foula des provinces pauvres, épuisées par de longues guerres ; il les laissa sans secours exposées aux horreurs de la famine et de la peste ; il trafiqua du sang de ses sujets avec ceux qui le voulurent payer. En revanche, on vit la cour de Berlin devenir le singe de la cour de Versailles. Somptuosité dans les bâtimens, dans les meubles, dans les équipages, faste des ambassades, grands officiers, luxe des maisons militaire et domestique, observation minutieuse du cérémonial, harangues, etc., tout fut imité avec une rigoureuse exactitude. Frédéric portait la prodigalité dans ses largesses, l'irréflexion et la futilité dans ses goûts au point de donner un fief de 40,000 écus à un chasseur qui lui avait fait tirer un cerf de haute ramure ; et de vouloir engager ses domaines d'Halberstadt aux Hollandais, pour acheter le fameux diamant nommé le *Pit*, dont la France fit l'acquisition. La Prusse était perdue sans ressources, si un pareil règne eût duré longtemps. Heureusement pour sa

prospérité et pour sa gloire, Frédéric I mourut en 1713, et laissa le trône à un prince qui sut promptement réparer les fautes de son prédécesseur.

Frédéric I avait eu trois femmes. L'une d'elles, Sophie Charlotte de Hanovre, mère de Frédéric Guillaume II, mérite d'être distinguée. Elle joignait aux grâces de son sexe et aux vertus de son rang, des connaissances étendues, une ame forte et une religion épurée. Ce fut elle qui introduisit en Prusse l'esprit de société, la vraie politesse et l'amour des sciences et des arts. D'après les conseils de Leibnitz dont elle avait été l'écolière, elle persuada au roi qu'il convenait à sa dignité d'avoir une Académie, comme on persuade à un nouveau noble, dit Frédéric-le-Grand, qu'il est séant d'entretenir une meute : l'Académie des sciences fut établie, et eut Leibnitz pour président. Ce grand homme que la reine embarrassait quelquefois par ses questions, lui répondit un jour: *Madame, il n'y a pas moyen de vous contenter; vous demandez le pourquoi du pourquoi.* A ses derniers momens, on introduisit un ministre réformé dans son appartement ; elle lui dit avec douceur : *Laissez-moi mourir sans disputer;* puis se tournant vers sa dame d'honneur qui fondait en larmes: *Ne me plaignez pas*, ajouta-t-elle, *car je vais satisfaire ma curiosité sur les principes des choses que Leibnitz n'a jamais pu m'expliquer; et je prépare au roi, mon époux, le spectacle d'une pompe funèbre où il aura une nouvelle occasion de déployer sa magnificence.* F.

FRÉDÉRIC GUILLAUME

Pesne del.t

London direx.t

BIBLIOTHEQUE NATIONALE - RESERVE

# FRÉDÉRIC GUILLAUME.

Ce prince, d'un esprit peu étendu et sans culture, mais ferme et capable d'application et de détails, d'un caractère violent et farouche, mais d'un sens droit et de mœurs austères, devina, comme par instinct, l'espèce de gouvernement qui devait, sinon rendre son peuple heureux, du moins élever son pays au rang des premières puissances de l'Europe. Il est le créateur de cette armée invincible et de cette administration sans exemple, qui ont jeté les fondemens de la grandeur prussienne. Il était né en 1688. Il succéda, en 1713, à son père Frédéric I qui avait obtenu de l'empereur, dès 1700, le titre de roi de Prusse, et qui, à la paix d'Utrecht, fut reconnu en cette qualité par toute l'Europe.

Frédéric Guillaume, naturellement ennemi du luxe et de la représentation, n'eut pas de peine à comprendre que le vain appareil de magnificence qu'avait établi son prédécesseur, ruinerait infailliblement une monarchie naissante, peu étendue, composée de provinces pauvres, point peuplées, sans industrie et sans commerce. Une administration simple et peu coûteuse, un grand ordre et une sévère économie, un trésor bien garni et une armée nombreuse, lui parurent les seuls moyens d'attacher au titre de roi une considé-

ration réelle. Pour atteindre ce but, il ne trouva rien de mieux qu'un gouvernement purement militaire, et il l'établit. Les finances, la police, la justice, l'armée, tout fut organisé sur le même plan; tout porta l'empreinte de ce despotisme régulier et minutieux que l'on admire tout au plus dans l'organisation et la conduite d'un régiment. Si l'on créait des capitaux et de l'industrie comme on crée une tactique; si l'on formait des fermiers et des artisans, des manufacturiers et des marchands comme on dresse des recrues, Frédéric Guillaume eût été, sans doute, un des plus grands princes des temps modernes. Ses intentions étaient bonnes; mais ses penchans le trompèrent dans le choix des moyens d'exécution. Du reste, sa politique extérieure fut toujours circonspecte et sage. Il fut vraiment avare du sang de ses sujets; et il est très-remarquable qu'un prince, soldat dans l'ame, qui mettait tout son luxe à faire acheter les plus beaux hommes de l'Europe pour son régiment des gardes, et qui ne connaissait pas d'autre plaisir que celui de faire manœuvrer ses troupes, n'ait fait qu'une fois la guerre, et ne l'ait faite que pour sa propre défense. Il termina, en 1740, sa laborieuse carrière, laissant une armée de 66 mille hommes, les finances augmentées, vingt millions d'écus dans le trésor, et un ordre admirable dans toutes les affaires: ce sont les expressions de

Frédéric-le-grand, son successeur et son historien.

Frédéric Guillaume n'eut aucun des vices que le luxe et la mollesse font trop souvent contracter aux rois; mais il eut presque tous les défauts auxquels conduit l'habitude du despotisme, quand il n'est tempéré ni par la bonté du cœur, ni par l'élévation des idées. Aussi fut-il estimé, craint et détesté dans ses états comme dans sa famille. Nous ne rapporterons point tant de traits connus, qui peignent à la fois sa bizarrerie, sa dureté et son avarice. Tout le monde sait qu'il fit enfermer, pendant un an, à la forteresse de Custrin, Frédéric, son fils, pour avoir voulu voyager hors de ses états, sans sa permission; qu'il le fit juger comme déserteur; et que, sans l'intervention de l'empereur, il l'eût peut-être fait décapiter. Il eut la cruauté de vouloir qu'il assistât à l'exécution du malheureux Kat, son confident et son ami.

Malgré sa passion pour l'argent, ce prince en dépensa beaucoup en bâtimens. Il créa Potsdam, fonda dans cette nouvelle ville une école militaire renommée et de vastes hôpitaux, et y établit, ainsi qu'à Berlin, plusieurs manufactures qui n'ont pu se soutenir que faiblement, malgré les secours de son successeur. Il a tenté, mais avec moins de succès encore, de repeupler plusieurs de ses provinces comme il recrutait son

armée, en faisant venir, à grands frais, des colonies de la Suisse, de la Souabe et du Palatinat. Frédéric Guillaume était dévot comme il était soldat : il allait à l'église, et voulait que ses soldats y allassent aussi exactement qu'à la parade; mais il ne parut jamais croire que la bonté, l'indulgence et l'humanité fussent au nombre des devoirs que la religion prescrit. Haïssant les sciences et les lettres, et ceux qui les cultivaient, il regardait comme inutiles et même dangereuses toutes les connaissances dont un bas-officier pouvait se passer. Il ne supprima pas cependant l'Académie que son père avait établie, mais il la laissa longtemps sans secours, et ne paya exactement qu'un astronome pour lui faire des almanachs, et un homme de lettres pour lui lire la gazette pendant qu'il passait la soirée à fumer et à boire de la bierre avec ses généraux. Une pièce vraiment curieuse, et dans laquelle on démêle un grand sens à travers beaucoup de détails ridicules, c'est l'instruction qu'il adressa à son fils, la surveille de sa mort, sur la manière dont il voulait que se fissent les funérailles.

FRÉDÉRIC II.

BIBLIOTECA NAZIONALE CENTRALE VITTORIO EMANUELE III NAPOLI

*Tassaert pinx.t* *Landon direx.t*

# FRÉDÉRIC LE GRAND.

La Prusse, longtemps état secondaire en Allemagne, avait été érigée en royaume; et, sous le règne de Frédéric-Guillaume I, le second de ses souverains qui eût porté le titre de roi, elle tenait déja un rang considérable parmi les puissances. Charles Frédéric, fils de Frédéric Guillaume trouva, lorsqu'il succéda à son père, des finances en ordre, un état administré avec toute la sévérité du régime militaire, et l'armée de l'Europe la mieux disciplinée. Il se vit alors en état de satisfaire son ambition, son amour pour la gloire, et d'élever en Allemagne une puissance rivale de celle des empereurs, 45 ans après l'époque où l'un d'eux avait hésité à reconnaître la Prusse comme *duché séculier*.

Charles Frédéric, à qui ses contemporains et ses ennemis même ont accordé le titre de *grand*, naquit le 24 janvier 1712. Ses premières années ne furent pas heureuses. Son goût pour les lettres et les arts, s'opposait aux idées et aux vues de son père. Traité en prisonnier d'état, à l'âge de 18 ans, Frédéric voulut se procurer la liberté. Il fut arrêté, gardé plus rigoureusement qu'auparavant, et forcé d'assister au supplice d'un jeune officier, compagnon de sa fuite. On croit que son père voulait le punir de mort, et qu'il ne

céda qu'avec peine à l'intervention de l'empereur. Ainsi fut conservé par ce monarque le plus redoutable ennemi qu'ait eu la maison d'Autriche, depuis Gustave-Adolphe.

Devenu roi, en 1740, Frédéric vit bientôt ouvrir la carrière à son ambition, par la mort de l'empereur Charles VI. Les états de Marie Thérèse, fille unique de ce prince, parurent à plus d'une puissance une proie facile à saisir. Frédéric fit valoir d'anciennes prétentions sur la Silésie, et eut soin de les appuyer d'une armée formidable. Les victoires de Molwitz et de Czarslaw légitimèrent ses droits, et le traité de Breslaw lui donna la province qu'il convoitait depuis longtemps.

Trois ans après, sous quelques uns de ces prétextes que la politique emploie, Frédéric rompit le traité, et fit une invasion en Bohême. Battu à Chotzemitz par le maréchal Daun, et forcé de lever le siége de Prague, il exerça sur les Autrichiens des représailles sanglantes à Friedberg. C'est là, comme il le disait, qu'il acquitta la lettre de change tirée sur lui, à Fontenoi, par Louis XV, alors son allié. Une seconde paix, aussi avantageuse pour lui que la première, put seule arrêter ses succès.

Déja craint et envié, attirant déja les regards des politiques et des guerriers, Frédéric commença, en 1755, la fameuse guerre *de sept ans*,

dont les événemens variés et les résultats imprévus occupent une place si considérable dans l'histoire.

Frédéric ayant fait alliance avec l'Angleterre contre la France et l'Autriche, entre brusquement dans les états que le roi de Pologne possédait comme électeur de Saxe, oblige les troupes de ce prince à capituler, incorpore la plupart des soldats saxons dans son armée, et réduit l'électeur, mal secondé par les Polonais, à implorer le secours des premières puissances, contre une attaque non provoquée.

Ces plaintes furent entendues par la politique. Frédéric, déclaré *perturbateur de la paix de l'Empire*, vit se réunir contre lui l'empereur, les Cercles, la Russie, la France et la Suède. Les Français s'avancent jusqu'au bord du Wéser. Les Russes s'emparent de tout le royaume de Prusse, et mettent Berlin à contribution, tandis que les armées autrichiennes pénètrent dans la Basse-Silésie. Frédéric semblait perdu: il sut résister partout. Couchant sur la terre au milieu de ses soldats; nourri et vêtu comme eux, secondé par des officiers habiles, craint, admiré de ses troupes et de ses ennemis, il mérite par sa constance, par sa fermeté dans les revers, une fortune meilleure que son génie lui prépare. Battu à Hochkirchen par les Autrichiens; se voyant arracher, par son obstination à ne pas faire quartier aux Russes,

la sanglante victoire de Kunnersdorf; défait en personne, ou par la faute de ses lieutenans, à Siplitz, à Maxen, à Landshut, à Schewdnitz, etc., il ne s'en occupait pas moins à composer des vers français, et disait avec une résignation philosophique : « si je perds tout, j'espère du moins « qu'il n'est point de souverain qui ne veuille « bien de moi pour son général d'armée. » La victoire qu'il remporta à Rosbach sur les Français qui l'estimaient autant qu'ils méprisaient leurs propres généraux, changea la face des événemens. Des frontières de Saxe, Frédéric court en Silésie, et triomphe complètement des Autrichiens à Lissa. Le traité d'Hubertsbourg mit fin à cette terrible guerre, et confirma Frédéric dans la possession des pays qui lui avaient été précédemment cédés.

On peut dire que le reste de sa vie fut consacré à l'administration de ses états; car le premier partage de la Pologne, effectué en 1772, de concert avec l'Autriche et la Russie, fut une spoliation et non pas une guerre. Les démêlés qui s'élevèrent en 1777, entre lui et l'empereur Joseph, ne peuvent pas non plus porter ce nom. L'âge et les infirmités parurent avoir diminué l'ambition de Frédéric, ou du moins l'avoir tournée vers le but louable de la prospérité publique. Il mourut le 17 août 1786, dans sa soixante-quinzième année, plus regretté de ses sujets qu'il ne l'eût été sans

doute, lorsqu'ils ne voyaient encore en lui qu'un conquérant, et que le premier général de son siécle.

Frédéric conserva jusqu'à ses derniers momens la manière de penser libre et indépendante de toute opinion religieuse qu'il avait depuis longtemps adoptée, quoiqu'il eût eu l'art de persuader aux protestans qu'il défendait leur cause, et penchait vers leur culte.

Les liaisons de Frédéric avec Voltaire, et les querelles qui les interrompirent souvent, sont généralement connues. C'est une partie piquante de la vie de ces deux hommes extraordinaires.

Avide de tous les genres de gloire, Frédéric accueillit les savans et les philosophes; il voulut être poète et historien. Ses *Mémoires de Brandebourg; l'Histoire des principaux événemens de son propre règne*, sont des monumens précieux, et lui donnent une sorte de célébrité que César seul a partagée avec lui. On doit regarder comme un de ses plus utiles ouvrages le *Code* qu'il donna à la Prusse. C'est sans doute le premier de tous aux yeux de la raison. Il composa l'*anti-Machiavel*, comme pour laisser un recueil de principes qui condamnât la plupart de ses actions. Prodigue de sa vie dans les occasions importantes, il ménagait peu celle des autres hommes. A l'une des affaires où il fut battu, voyant ses soldats rebutés de six attaques infructueuses, il les ramena

lui-même à la charge, en leur adressant cette inconcevable apostrophe : *voulez-vous donc vivre éternellement?* Sa sévérité à maintenir la discipline fut une des causes de ses succès. Heureux s'il ne l'eût pas quelquefois portée jusqu'à la cruauté !

Quoique l'on ait accusé Frédéric (et jusqu'à un certain point avec justice) de dureté, de bizarrerie, de cet égoïsme si fatal aux nations, lorsqu'il se trouve réuni, dans ceux qui gouvernent, à de grandes qualités ; son génie, ses talens militaires, ses diverses fortunes, l'éclat qu'il répandit sur la Prusse ; la part qu'il eut à tous les événemens importans de son siécle, même les traits de sa vie privée lui assurent une mémoire impérissable, et jettent le plus grand intérêt sur son histoire. Plus d'un souverain illustre a mieux su se faire aimer que Frédéric ; aucun n'a commandé plus impérieusement l'admiration.

D. D.

FRÉRON.

BIBLIOTECA NAZIONALE ... NAPOLI

*Cochin del.°* *Landon direx.t*

# FRÉRON.

Il semble difficile de juger avec impartialité un homme qui mit si souvent son intérêt à la place de la vérité, et qui fit de son esprit l'abus le plus déplorable, en attaquant sans pudeur les talens qui font la gloire de la nation. Cependant l'historien doit une justice sévère à celui même qui ne connut jamais ce sentiment, et ce devoir rigoureux l'oblige de considérer Fréron sous le double rapport de critique injuste et sans foi, et de littérateur recommandable par ses connaissances et sur-tout par son esprit.

Né à Quimper en 1719, ce journaliste célèbre annonça de bonne heure d'heureuses dispositions, que les jésuites, chez lesquels il fit ses études, cultivèrent avec soin. Ils l'attirèrent ensuite dans leur société; mais, dégoûté de la vie religieuse, il la quitta bientôt, et alla auprès de l'abbé Desfontaines exercer ses talens pour la critique. L'abbé était célèbre dans ce genre périlleux; il s'était fait un système, il était passionné, il parlait de ce qu'il n'entendait pas, mais il en parlait avec esprit; il répandait la satyre à pleines mains, et on le lisait sans l'estimer. Fréron le prit pour modèle, et l'opinion publique fut la même à son égard. *Les Lettres de madame la comtesse de* * * *, nouveau journal qu'il publia à lui seul, eut d'abord assez de succès pour inquiéter vivement ceux qui y

étaient attaqués ; ils parvinrent à le faire supprimer ; mais Fréron, en 1749, eut le crédit de le reproduire sous le titre *de Lettres sur quelques écrits de ce temps*. Après avoir publié douze volumes et deux numéros de cet ouvrage périodique, Fréron le fit paraître, en 1754, sous le titre *d'Année littéraire*, et l'a continué jusqu'en 1776, époque de sa mort. Son acharnement contre ce qu'on appelait alors les philosophes donna de la vogue à ses écrits, et les tragédies de Marmontel furent les premiers ouvrages qu'il déchira sans aucun ménagement et avec fureur Il attaqua successivement les noms les plus célèbres, les J. J. Rousseau, les Montesquieu, les Buffon, les Voltaire : ce dernier surtout fut constamment l'objet de ses satyres ; il le représentait comme un plagiaire habile, comme un historien inexact, comme le tyran de la littérature. On doit avouer que dans quelque critique de détail, Fréron pouvait avoir raison ; mais il avait le grand tort de ne s'appesantir que sur des taches légères, et de passer sous silence les beautés inimitables qui recommanderont à la postérité les ouvrages de ce grand homme. Voltaire parut ignorer d'abord les injures de Fréron ; mais à la fin, sa patience lassée lui inspira une vengeance d'autant plus terrible, que le public la partagea. La pièce de *l'Ecossaise* parut, fut applaudie, et dès ce moment les rieurs furent pour le grand poète et abandonnèrent le journaliste; on commença à croire à sa partialité, à ses injustices. Voltaire, dans des pamphlets piquans, har-

celait chaque jour Fréron, qui perdit insensiblement un grand uombre de ses abonnés. Ses feuilles, qui, dans le principe, lui avaient valu jusqu'à 20 mille livres par an, ne lui rapportaient plus que 7 ou 8 mille livres, sur quoi il était obligé de faire 4 mille livres de pension. Sa santé et sa fortune se dérangèrent, l'une par des excès en tout genre, l'autre par des prodigalités. La goutte l'empêchait de se livrer au travail; il en était attaqué depuis quelques jours, lorsqu'au sortir de table on lui annonça la suspension du privilége et du débit de ses feuilles, ordonnée par le garde-des-sceaux. Cette nouvelle imprévue lui occasionna une attaque d'apoplexie, qui l'emporta en quelques minutes, le 10 mars 1776.

Ce n'est pas toujours dans l'immense recueil de *l'Année littéraire* qu'on doit apprécier Fréron comme écrivain : la plus grande partie des articles de ce journal ne sont point de lui; il est constant que l'abbé de Laporte, l'abbé de Verteuil, l'abbé de Fontenai, Mazarin, Fontanelle, Sautereau et vingt autres l'ont rédigé pendant long-temps, et que Fréron se bornait exclusivement aux brochures et à l'analyse des pièces de théâtre. Dans les extraits qui lui appartiennent, on trouve, il faut l'avouer, ce qui manquait à ceux de ses colaborateurs, une logique vive et pressante, des tournures piquantes, du goût, l'art de présenter le ridicule avec esprit, un attachement remarquable aux bons principes, et l'amour des bons auteurs de l'antiquité. Si Fréron

eût fait son journal sans emprunter le secours d'une foule d'écrivains mercenaires, on y eût rencontré moins souvent le ton d'un homme de collége, et les plaisanteries des beaux esprits de café. Je ne parle pas ici de la passion qui dominait presque toujours le fougueux journaliste ; on sait qu'il lui doit ses plus mauvaises pages, celles où il se montre l'ennemi des talens célèbres, l'écho de la jalousie et de la malignité. Son style est moins pur dans ses derniers écrits que dans les premiers. Dans ceux-ci il est simple, élégant et facile ; ses poésies ont quelques-unes de ces qualités. *Son Ode sur la bataille de Fontenoi*, son chef-d'œuvre, sans contredit, est pleine d'images, d'expressions hardies, et de pensées nobles et bien rendues ; *des Opuscules* en 3 vol. in-12 ; *les Amours de Vénus et d'Adonis*, traduits de l'italien, composent les autres ouvrages de Fréron, auquel on doit encore une édition retouchée du *Commentaire de la Henriade*, par la Beaumelle, et quelques articles dans le *Journal étranger*.

Ph. L. R.

FROBISHER.

*N. pinx.t* *London dirx.t*

Digitized by Google

# FROBISHER.

Martin Frobisher tient un rang distingué parmi les fondateurs de la puissance maritime de l'Angleterre : il est un des premiers navigateurs de ce pays qui, sous le règne d'Elizabeth, se soit rendu fameux par des voyages de découvertes. Né dans le Yorkshire, il embrassa de bonne heure l'état de marin et s'y distingua par son audace et par son habileté. L'esprit des Anglais commençait alors à se porter vers les entreprises hasardeuses et lointaines. Frobisher, persuadé qu'il existait au Nord-Ouest un passage par lequel on pouvait communiquer directement d'Occident en Orient, proposa pendant 15 ans à des marchands de faire un armement pour le découvrir. Las d'essuyer leurs refus, il s'adressa au gouvernement, en reçut quelques faibles secours, et partit de Harwick en 1576 avec trois bâtimens dont le plus fort portait à peine 25 tonneaux. Il s'éleva au Nord, découvrit plusieurs îles, rangea la côte du Groenland et pénétra dans le détroit qui porte son nom. Ce fut le terme de son voyage. Il ne renonça pas cependant aux espérances qui le lui avaient fait entreprendre. Pour disposer Elizabeth à les partager, il la flatta de la découverte de mines d'or considérables. L'exemple des Espagnols devait donner du poids à ces promesses. On fit pour Frobisher des armemens plus importans avec les-

quels il entreprit, en 1577 et 78, deux nouveaux voyages. Il suivit à peu près la même route, reconnut les mêmes terres, les détermina avec plus d'exactitude, ne manqua pas d'en prendre possession au nom de la reine, et revint en Angleterre sans avoir découvert de passage et trouvé de mines d'or. Ce que ces expéditions avaient de vraiment utile, c'était de former à l'Angleterre des marins expérimentés, et de lui préparer d'intrépides défenseurs pour la guerre qu'elle eut bientôt à soutenir. En 1585, Frobisher prit une part glorieuse à l'expédition que Drake fit aux Indes occidentales: en 1588, il contribua à la défaite de cette célèbre *Armada* que Philippe II envoyait conquérir l'Angleterre, et fut récompensé de sa vaillance par le titre de chevalier: en 1590, il commanda avec Raleigh une escadre chargée d'inquiéter les Espagnols, tandis qu'Hawkins allait aux Açores intercepter leurs galions: enfin, en 1595, envoyé avec 6 vaisseaux de guerre pour secourir Henri IV, il débarqua près de Brest, attaqua le fort de Crodon occupé par les ligueurs, le prit d'assaut, fut blessé dangereusement pendant le combat, et alla mourir à Plymouth. Elizabeth regretta dans Frobisher un des appuis de sa couronne : il était dur et violent, mais brave, fidèle, homme de tête, de talent et d'expérience.

F.

GABRIELLE D'ESTRÉES.

Th. de Leu fecit

London direxit

BIBLIOTHECA NATIONALE · VITTORIO EMANUELE · ROMA

# GABRIELLE D'ESTRÉES.

Gabrielle d'Estrées était l'une des six filles de Jean Antoine d'Estrées, et de Françoise Babou de la Bourdaisière. Jean Antoine disait de sa femme qu'elle lui avait fourni une pépinière de filles mal sages; et cela était vrai. L'une de ces filles, abbesse de Maubuisson, fut déposée sous Louis XIII, pour ses galanteries, et enfermée aux Filles Pénitentes. Henri IV vit Gabrielle pour la première fois au château de Cœuvres, pendant les guerres civiles, et sur le champ il en devint éperdument amoureux. Un jour, pour la voir, il se déguisa en paysan, et passa au travers des gardes ennemies, non sans risque d'être pris. Le desir d'être plus à portée d'elle influa plus d'une fois sur ses plans de campagne et ses dispositions militaires. Le père de Gabrielle, qui avait de l'honneur, crut rompre ce commerce en mariant sa fille à Nicolas d'Amerval, seigneur de Liancourt; Henri IV empêcha que le mariage ne fût consommé. Quelques-uns prétendent que ce fut le roi lui-même qui fit cet arrangement, sans doute pour donner un nom et un état à sa maîtresse, et qu'il fit dissoudre le mariage aussitôt après. Quoi qu'il en soit, il eut d'abord de Gabrielle deux fils qui furent légitimés, César et Alexandre de Vendôme. Gabrielle quitta bientôt

le nom de madame de Liancourt pour celui de marquise de Monceaux, et elle prit ensuite celui de duchesse de Verneuil. Henri IV avait pour elle autant de faiblesse que d'amour. Sully prétend qu'elle en abusa souvent, en disposant des emplois les plus importans en faveur de ses parens et de ses créatures, et même en sacrifiant les intérêts du royaume à son agrandissement et à celui de sa famille. Elle exigea que le second de ses fils fût baptisé avec tout le cérémonial usité pour les enfans de France. Sully eut avec elle à ce sujet une querelle bien fameuse: elle osa le traiter de *valet* devant le roi qui lui dit: *Je me passerais mieux de dix maîtresses comme vous, que d'un serviteur comme lui.* Elle avait, dit-on, beaucoup travaillé à la conversion du roi, dans l'espoir de se faire épouser par lui quelque jour. Cet espoir se serait peut-être réalisé, malgré l'opposition courageuse de Sully, si une mort prématurée et imprévue n'était venue la surprendre au milieu de tous ses projets. Depuis César et Alexandre, elle avait eu du roi une fille nommée Henriette, et elle était enceinte du quatrième enfant, lorsque le roi, qui voulait faire ses pâques à Fontainebleau, l'envoya à Paris chez Zamet, fameux partisan, dont la maison pleine d'abondance et d'agrément était le rendez-vous ordinaire de Henri IV et de sa maîtresse. Le jeudi saint, au retour des Ténèbres, Gabrielle eut une attaque

d'apoplexie, suivie de convulsions horribles qui donnèrent lieu au soupçon d'empoisonnement, sans qu'on ait jamais bien su sur qui le faire tomber. Elle mourut, dans d'affreuses douleurs, le samedi saint, 10 avril 1599. Henri IV fut au désespoir ; il fit porter le deuil à toute sa cour, et le porta lui-même. Il paraît que Sully, homme de mœurs rigides, d'une économie sévère et d'un caractère peu flexible, s'est montré un peu injuste envers une femme à qui il fallait peut-être qu'il payât souvent de grosses ordonnances, et qui quelquefois contrariait avec succès les idées qu'il voulait faire adopter au roi. Ce fut une lutte perpétuelle entre le Ministre et la Maîtresse : Henri IV essayait sans cesse de les réconcilier, sans pouvoir jamais en venir à bout. D'autres personnages du temps, entre autres d'Aubigné, dont le défaut n'était pas l'indulgence, ont parlé de la belle Gabrielle en termes beaucoup plus honorables que Sully. Ils disent qu'à tous les avantages de la figure, elle joignait toutes les qualités de l'esprit et du cœur ; qu'elle usa toujours fort modérément du pouvoir qu'elle avait sur le roi ; et qu'elle agit en tout de manière à ne se faire presque point d'ennemis ; ce qui est constant, c'est qu'elle était d'une extrême beauté : « Cette beauté, dit d'Aubigné, ne sentait rien de « lascif. » Sa réputation n'a cependant pas été épargnée. On a prétendu qu'elle avait été amoureuse de Bellegarde, avant de connaître le roi,

et que depuis elle partageait quelquefois ses faveurs entre ces deux amans. On raconte même à ce sujet que Henri IV l'ayant surprise un jour qu'elle était avec Bellegarde, celui-ci n'eut que le temps de se cacher sous le lit, et que le roi, qui s'en était aperçu, avait demandé des confitures séches, et en avait jeté une boète à Bellegarde en disant: *Il faut que tout le monde vive.* Rien n'est moins vraisemblable que cette anecdote qui serait plus à la honte de Henri IV qu'à son honneur. On a attribué à ce Prince la chanson si connue de *Charmante Gabrielle.* Mais ce qui est plus authentique que cette chanson, c'est le Recueil des Lettres qu'il écrivait à sa maîtresse. Il lui mandait, une veille de bataille: « Si je suis vaincu, vous me connaissez assez pour « croire que je ne fuirai pas; mais ma dernière « pensée sera à Dieu, et l'avant-dernière à vous. »

A.

GALBA.

Landon direx.t

Digitized by

# GALBA.

Galba, fils de Servius Sulpicius Galba, qui faisait remonter son origine à Jupiter et à Pasiphaé, naquit le 9 janvier, l'an 570 de Rome, dans une petite ville d'Italie située sur une montagne proche Terracine. Il s'attacha de bonne heure à l'étude des sciences et du droit, et Livie, dont il était parent, lui fit accorder successivement plusieurs dignités. Caligula lui donna ensuite le commandement des armées de Germanie, à la tête desquelles il remporta plusieurs victoires. On le vit alors donner une preuve de son peu d'ambition, en refusant l'empire que ses soldats lui offraient après la mort de Caligula. Claude paya sa fidélité par le gouvernement d'Afrique, qu'il quitta deux ans après pour revenir à Rome vivre en simple particulier. Il passa quinze années éloigné des affaires, et fut ensuite choisi par Néron pour gouverner l'Espagne. Ayant désapprouvé les vexations cruelles que les intendans exerçaient dans les provinces éloignées, Néron, qui ne voulait point de censeur, envoya ordre de le mettre à mort. Galba ne se déroba au supplice qu'en se faisant proclamer empereur, et toute la Gaule le reconnut en cette qualité. Galba, dit Tacite, dévoila un funeste secret aux Romains, et funeste à lui-même, en leur apprenant qu'un empereur pouvait être élu hors de Rome.

Galba, alors âgé de plus de soixante-douze ans,

était d'une taille avantageuse ; ses différens emplois lui avaient donné une connaissance profonde des hommes et des choses : il semblait digne de commander au peuple romain. Mais le massacre des troupes de la marine, son caractère dur, et surtout sa confiance aveugle dans des ministres pervers, chose d'autant plus extraordinaire qu'il avait fait périr ceux de Néron, lui aliénèrent tous les esprits. Il crut rétablir sa réputation en nommant pour son successeur Lucius Pison, dont la naissance illustre et les grands talens semblaient mériter la puissance souveraine ; mais Othon, dont l'ambition était trompée par ce choix, se révolta. Tacite assure que deux soldats entreprirent de faire passer l'empire en d'autres mains, et qu'ils réussirent, les prétoriens ayant suivi l'exemple des révoltés. En vain Galba par sa présence prétendit conjurer l'orage, il fut assassiné dans une des places de Rome, le 16 janvier 69 de J. C., après un règne de sept mois et sept jours.

Simple particulier, Galba se fit admirer par ses vertus ; sur le trône, il ne sut pas s'élever avec sa fortune, et ses vertus devinrent des défauts.

DE L.

GALIEN.

NAPOLI

*Landon dirext*

# GALIEN.

Claude Galien naquit à Pergame, ville célèbre de l'Asie mineure, vers l'an 128 ou 131 de Jésus-Christ, et la douzième ou quinzième année du règne d'Adrien.

Son père, nommé Nicon, l'un des plus fameux architectes de son temps, fut un citoyen aussi recommandable par les qualités de son cœur, que par celles de son esprit. « J'ai été bien heureux, dit « Galien, d'avoir eu pour père un des hommes « les plus éclairés et les plus vertueux qui ayent « jamais été. »

Nicon dirigea lui-même l'éducation de son fils, et lui fit étudier avec le plus grand soin, la grammaire, la rhétorique, l'histoire, la poésie, et les langues étrangères; mais Galien conserva toujours pour sa langue naturelle une prédilection marquée, et comparait les autres aux cris des animaux.

A ces premières études, Nicon fit succéder celle de la philosophie; Galien en conçut pour Platon un respect religieux; Aristote lui parut le premier des philosophes; il combattit le système d'Epicure, et professa hautement la doctrine d'un être supérieur seul capable de régir l'univers.

Galien, à l'âge de 21 ans, s'était déja fait un nom dans les lettres, et dans la philosophie. Mais un songe de son père détermina sa vocation pour la

médecine. « Je l'embrassai, dit Galien, par le « sentiment de la dignité de cette profession, et « par l'inspiration divine que je reconnus dans « un songe de mon père. »

Dès-lors Galien ne s'occupa plus que d'amasser les connaissances qui lui devenaient nécessaires pour l'exercice de sa profession. Il voyagea pendant plusieurs années pour connaître les différentes opinions des plus célèbres médecins de la Grèce, de l'Asie mineure, de la Syrie, des îles de Chypre et de Crète.

La facilité d'étudier l'anatomie sur des squelettes humains l'engagea à séjourner quelque temps à Alexandrie, seul pays où il fût permis alors de s'occuper de cette science.

Galien, fort de tous ces avantages, revint dans sa patrie. Le plus aveugle empirisme y dirigeait la pratique des médecins ; il y substitua la médecine philosophique d'Hippocrate. Des succès multipliés et surtout une nouvelle méthode de traiter les plaies des nerfs et des tendons de gladiateurs victimes, avant lui, de l'impéritie des soins qu'on leur donnait, lui attirèrent une grande célébrité ; mais il ne put jouir longtemps de ses premiers triomphes Galien, comme tous les gens de lettres, aimait la vie tranquille ; une sédition qui éclata à Pergame le força de se réfugier à Rome, à l'âge de 32 ans. Plein de l'idée des avantages qu'on peut retirer de l'anatomie, il en donna des leçons, et

se fit surtout remarquer par des démonstrations sur les organes de la voix et de la respiration. Ces leçons lui firent un grand nombre de prosélytes, mais soulevèrent contre lui, l'intrigue et l'ignorance.

Pour s'y soustraire, il retourna à Pergame; mais la confiance qu'il avait inspirée à l'empereur Marc-Aurèle ne lui permit pas de faire un long séjour dans sa patrie; il revint donc à Rome pour y cueillir de nouveaux lauriers. C'est à cette époque qu'il composa la plus grande partie de ses ouvrages.

A la mort de Marc-Aurèle, il quitta Rome une seconde fois pour se rendre aux vœux et aux sollicitations répétées de la ville de Pergame, sa patrie. Ses talens supérieurs, la noblesse et la générosité de sa conduite lui méritèrent, de la part de ses concitoyens, les témoignages les plus universels de reconnaissance et de confiance.

Galien a vécu sous sept empereurs, depuis Adrien jusqu'à Caracalla. Il nous apprend lui-même qu'il était d'une constitution délicate, qu'il éprouva dans son enfance et sa jeunesse de graves maladies, mais que dans les périodes plus avancés de sa vie, sa santé se fortifia par l'extrême sobriété de son régime et par l'habitude d'un grand exercice.

Le bruit des guérisons miraculeuses opérées par les disciples de Jésus-Christ, excitant vivement sa

curiosité, il se détermina, malgré le grand âge où il était parvenu, à entreprendre le voyage de la Judée; le vaisseau sur lequel il était embarqué ayant fait naufrage, il ne sortit de ce danger que pour éprouver tous les accidens d'une fièvre violente qui l'enleva en peu de jours.

Ainsi périt, à près de 80 ans, victime de son zèle pour la science, un des médecins les plus renommés de l'antiquité. (Combien d'autres, depuis Galien, ont subi un sort aussi honorable, sans que leurs noms soyent inscrits au temple de mémoire!)

Les efforts de Galien pour affranchir son siécle des erreurs qui obscurcissaient la doctrine d'Hippocrate suffiraient seuls à sa réputation médicale. Son enthousiasme pour le Père de la médecine a quelque chose de sacré.

Dans cette lutte glorieuse de la raison et du talent contre le charlatanisme et l'ignorance, Galien se montra, à la fois, médecin, orateur et philosophe; c'est ce dont on peut facilement se convaincre dans son premier Livre *de Methodo Medendi*.

Un mérite qu'on ne peut encore refuser à Galien est d'avoir été un des premiers qui ayent senti et prouvé les avantages que la médecine peut retirer de l'anatomie et des dissections.

Forcé de respecter les préjugés de son temps qui ne permettaient point aux médecins de faire ouvrir les corps des morts, il disséquait avec

courage ceux qui étaient laissés sans sépulture et ceux des différentes espèces d'animaux. Ainsi joignant le précepte à l'exemple, il contribua plus qu'aucun autre aux progrès de l'anatomie humaine et comparée. Combien de mystères, aujourd'hui révélés, seraient encore inconnus sans le secours de cette science !

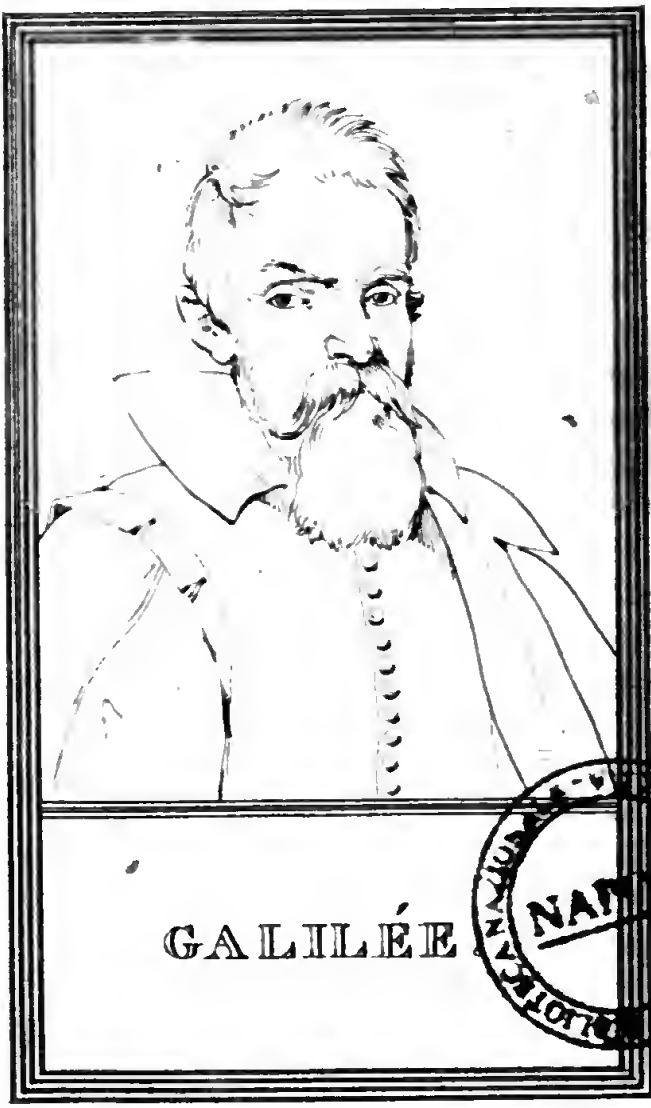
Galien a travaillé sur toutes les parties de la médecine ; anatomie, physiologie, hygiène, médecine-pratique, il a fait sur tous ces objets des traités complets, dont une partie seulement nous a été conservée ; le plus grand nombre a péri, dévoré par les flammes, dans l'embrasement du Temple de la Paix, où ils étaient déposés.

Une vaste érudition, un génie ardent qui s'appliquait à tout, une facilité quelquefois trop grande à commenter ou à expliquer les passages qui lui semblaient obscurs ; un jugement assez sain pour s'attacher de préférence aux grandes et utiles choses ; un courage constant à poursuivre les erreurs dominantes de son siécle partout où il les rencontrait, tels sont les titres qui le recommandent à la reconnaissance des médecins et de la postérité.

C'est ici l'occasion de relever une erreur populaire à l'égard d'Hippocrate et de Galien. Dans l'opinion commune, ils sont placés presque sur la même ligne ; cependant une immense distance les sépare aux yeux des médecins. Hippocrate n'a

pas plus d'égaux que de modèles. La médecine, avant lui, ressemblait au chaos. Entouré de matériaux informes et épars, il eut le courage de les rassembler, et son génie créateur en forma un édifice admirable, respecté par les temps, vénéré des médecins et des savans, un des plus grands efforts de l'esprit humain, et sans doute un des plus utiles et des plus beaux monumens de l'antiquité.

E. J. B.



GALILÉE.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE NAPOLI

*Le Pedeux fils pinx.t* *Landon direx.t*

# GALILÉE.

Galileo-Galilei naquit à Pise en 1564. Issu d'une famille noble, il reçut une éducation distinguée sous les yeux de son père Vincent Galilei, homme très-savant, connu par de bons ouvrages sur la musique. On le destinait à la médecine, mais l'impulsion de la nature en fit un mathématicien, et dès 1589 il obtint une chaire dans l'université de Pise. Les premiers pas de Galilée dans la carrière des sciences furent signalés par des découvertes et par des persécutions. Des opinions contraires à la doctrine d'Aristote soulevèrent contre lui la faction péripatéticienne, et l'obligèrent en 1592 à quitter Pise pour se rendre à Padoue où il professa pendant 18 ans. Les instances du grand-duc de Toscane ramenèrent enfin Galilée dans sa patrie; il revint à Pise en 1610 avec le titre de Directeur des études, et mérita encore, par sa persévérance à faire main-basse sur les erreurs de son temps, de devenir l'objet d'une persécution non moins absurde et beaucoup plus dangereuse que la première.

Ce qui arma d'abord contre Galilée le zèle fanatique des partisans d'Aristote, ce fut la révolution qu'il fit dans les sciences physico-mathématiques en découvrant les principes si simples et si féconds de la composition du mouvement, et en démontrant les véritables loix de la pesanteur. Il détruisit ainsi

d'un seul coup toutes les erreurs anciennes fondées sur la distinction ridicule des corps pesans et des corps légers, des mouvemens naturels et violens, rectilignes et circulaires. Eclairé par la réflexion et marchant toujours soutenu par l'expérience, il trouva que la pesanteur était la cause unique de l'accélération dans la chute des graves, et observant que les espaces parcourus étaient comme la suite des nombres impairs, il arriva à ce beau théorême, que ces espaces sont comme les carrés des temps. Rien n'échappe à l'œil attentif de l'observateur philosophe : Galilée, en considérant les oscillations d'une lampe suspendue à une voûte, remarqua ce dont personne ne s'était encore douté, que ces oscillations étaient égales en durée, quoique leur étendue diminuât continuellement : c'est le phénomène de l'isochronisme du pendule. Il aperçut aussi que les oscillations étaient d'autant plus lentes que le pendule était plus long; et dès-lors il eut un instrument propre à mesurer à volonté des temps égaux et de courte durée. On sait combien cette belle découverte fut depuis pour Huyghens féconde en utiles résultats.

Galilée avait à peine posé les fondemens de la science du mouvement, que se trouvant à Venise en 1609, il apprit qu'un Hollandais avait trouvé une combinaison de deux verres par laquelle les objets paraissaient considérablement agrandis. Il ne lui en fallut pas davantage, et après quelques

recherches, il construisit une lunette qui amplifiait 33 fois. Cet instrument ouvrait un nouveau ciel à ses regards: il y marcha de découverte en découverte. Le court espace de quelques mois lui révéla plus de vérités de la physique céleste que 30 siécles n'en avaient appris. Il vit le premier la véritable figure de la lune et ne douta plus de sa parfaite analogie avec la terre: il aperçut la multitude infinie d'étoiles dont se composent la voie lactée et les nébuleuses: les taches qu'il observa sur le disque du soleil lui en firent connaître la rotation, et il en détermina la période et les loix: Saturne lui présenta ce spectacle singulier dont Huygheus devait trouver la cause; enfin il découvrit les Satellites de Jupiter qu'il nomma *Astres de Médicis*, et démontra ces phases de Vénus que Copernic avait osé annoncer. Galilée était trop dégagé des préjugés de l'ancienne philosophie pour ne pas tirer de ces découvertes les preuves qu'elles fournissent en faveur du vrai système de l'univers. Il reconnaissait depuis longtemps toute la vraisemblance de l'hypothèse de Copernic; désormais il la regarda comme une vérité qu'il fallait enseigner et défendre. Malheureusement il s'occupa de l'accorder avec les passages de la Bible. En 1616, il fut dénoncé à l'inquisition, et le cardinal Bellarmin lui fit promettre de ne plus soutenir de vive voix ni par écrit des opinions que l'Eglise regardait comme contraires au texte des Livres Saints. Mais l'amour de la vé-

rité est une passion aussi impérieuse que les autres. Galilée avait promis plus qu'il ne pouvait tenir. En 1632 il publia ses célèbres *Dialogues* sur les Systèmes du monde. Il y démontrait d'une manière si victorieuse l'évidence et la simplicité de celui de Copernic, et son rapport exact avec toutes les observations, qu'il acheva en quelque sorte la révolution commencée. Ce retour vers une opinion condamnée parut un crime. Le succès de ses *Dialogues*, le ridicule qu'il y jetait sur ses adversaires, réveilla l'envie ; il fut cité de nouveau au tribunal de l'inquisition, se rendit à Rome en 1633, et y fut jugé par sept cardinaux qui l'accablèrent de l'autorité de l'Eglise. On déclara que *soutenir que le soleil occupe le centre de notre système, était une proposition absurde, fausse en philosophie et contraire au témoignage de l'Ecriture*, et on obligea Galilée, sous peine d'être traité comme relaps ; de signer une formule d'abjuration dans laquelle il *maudit et détesta les hérésies qu'il avait enseignées*. « Singulier spectacle, dit Bailly, que celui « d'un vieillard de 70 ans, à genoux devant l'Evan« gile ; abjurant la vérité aux yeux de l'Italie qu'il « avait éclairée, malgré le témoignage de sa pro« pre conscience et contre la nature entière qui « manifeste cette vérité. » On assure qu'au moment où il se relevait après avoir signé sa rétractation, Galilée pressé par un sentiment d'intime conviction dit, en frappant du pied la terre : *E pur*

*si muove ! Cependant elle se meut !* Pour l'honneur du Saint-Office, il faut ajouter cependant que si, dans cette odieuse procédure, sa conduite fut complètement absurde, elle ne fut du moins pas atroce. Par égard pour l'âge et pour la célébrité de Galilée, on voulut bien lui épargner les horreurs d'un cachot pendant la durée de son procès, et on se contenta, après sa condamnation, de lui assigner pour prison la petite ville d'*Arcetri*, en Toscane. Les sciences devaient à ce grand homme un dédommagement des persécutions qu'elles lui avaient attirées : l'astronomie sembla vouloir le consoler de l'injustice des hommes, et elle honora ses dernières années par une nouvelle découverte, la libration de la lune. Peu de temps après, tandis qu'excité par les instances des Hollandais, il cherchait à appliquer les phénomènes des Satellites de Jupiter à la solution du problème des longitudes, il devint subitement aveugle. Le ciel se ferma pour lui, selon l'expression de Bailly, comme si la nature avait dit, *tu as assez vu*. Un si triste accident ne lui ôta rien de sa gaieté naturelle ; mais ne pouvant plus continuer ses travaux, il s'occupa encore de diriger par ses conseils ceux de ses élèves. Il mourut en 1641, âgé de 78 ans.

Galilée est sans contredit le plus grand génie que l'Italie moderne ait donné aux sciences. Son nom sera toujours placé à la tête des découvertes importantes qui servent de fondement à la bonne

philosophie. Hume, en le comparant à Bacon, ne craint pas de lui donner la supériorité ; et il est certain qu'il eut l'avantage de marcher à grands pas dans la route que le Philosophe anglais n'avait fait que montrer de loin. La physique expérimentale naquit dans son école ; parmi ses élèves on distingue son fils *Vincent Galilée*, *Castelli*, *Cavalieri*, *Reineri*, *Torricelli*, *Viviani*, tous physiciens, astronomes ou géomètres célèbres. Galilée joignait à un génie profond, un savoir étendu, une pénétration vive et une imagination brillante. Son esprit était orné de connaissances variées ; il aimait beaucoup la littérature, et cultivait même les arts agréables. Voulant persuader, il négligea rarement d'unir l'élégance et la grâce du style à la force de la vérité ; il écrit quelquefois comme Platon, mais il raisonne presque toujours mieux et il instruit davantage.

Son caractère était gai, son cœur sensible et bon, ses disciples le chérissaient comme un père. Un des petits-fils de ce grand homme, prêtre bigot selon Montucla, supprima plusieurs de ses ouvrages. Malgré cet attentat, les soins vigilans de Viviani nous ont conservé les principales productions de Galilée : elles sont réunies dans l'édition en 4 vol. in-4.° qui a été donnée à Padoue en 1744, et qui est la plus estimée.

F.

VASCO DE GAMA.

*N. pinx.t* *London direx.t*

BIBLIOTECA NACIONAL

# VASCO DE GAMA.

Vers le milieu du quinzième siècle, sous les rois Edouard et Alphonse V, et sous les auspices du prince Henri, frère du premier, les Portugais avaient entrepris plusieurs voyages sur la côte d'Afrique. Il est probable qu'ils n'avaient d'abord que le projet de reconnaître les parties les plus voisines de ce continent, et que peu-à-peu ils s'avancèrent enhardis par le succès; mais lorsqu'on eut découvert que la zône torride, regardée comme inhabitable par les anciens, renfermait des pays fertiles, peuplés de nations nombreuses; et que le continent de l'Afrique, au lieu de s'étendre vers l'occident, semblait au contraire se resserrer et se diriger vers l'orient, on conçut l'espérance d'arriver, en suivant toujours les côtes, jusque dans l'Inde, que l'on a regardée de tout temps comme la source des richesses : ce fut dans cet espoir que le roi Jean II donna le nom de *Cap de Bonne-Espérance* à la pointe méridionale de l'Afrique, découverte en 1486 par Barthelemy Dias, qui l'avait appelée le *Cap des Tourmentes*.

La découverte du nouveau Monde, en 1492, par Christophe Colomb, dont le roi Jean avait dédaigné les services et les projets, excita les regrets et l'émulation de ce prince; il résolut de pousser la navigation au-delà du Cap de Bonne-Espérance; mais la mort le surprit au milieu des préparatifs

qu'il faisait pour cette expédition; et ce ne fut que deux ans après, sous le règne d'Emmanuel, que, dans le mois de juin 1497, une petite escadre de quatre vaisseaux sortit du Tage, sous les ordres de Vasco de Gama, homme d'un rang et d'un mérite distingués, et que ses talens et son courage rendaient digne de la confiance de son maître.

On ne savait encore alors ni quelle était la saison la plus favorable pour entreprendre un voyage de ce genre, ni quelle route on devait tenir, la navigation fut donc longue et dangereuse; mais sans se laisser ébranler par les périls d'une mer inconnue et orageuse, ni par les mutineries des équipages, qui voulaient abandonner l'entreprise et retourner en Europe, Gama continua sa route, et surmontant tous les obstacles, parvint enfin à doubler ce cap, qui depuis douze ans était l'objet de la terreur et la source des espérances de ses compatriotes.

Après une navigation fort douce le long de la côte du sud-est de l'Afrique, après avoir échappé par un hasard heureux aux artifices employés par les mahométans de Mozambique et de Mombaze, pour faire périr l'amiral Portugais et s'emparer de sa flotte, Gama arriva à Mélinde; il y trouva une nation civilisée, et dont le commerce s'étendait jusque dans les contrées les plus éloignées de l'Asie; il y prit un pilote habile, traversa sous sa direction l'océan indien, et aborda à Calicut, sur la côte de Malabar, au mois de mai 1498, dix mois et demi après son départ de Lisbonne.

Le zamorin, ou roi du pays, étonné de voir arriver, par une route regardée jusqu'alors comme impraticable, des hommes, dont la physionomie, les armes et les manières étaient si différentes de celles des nations qui fréquentaient ses ports, les accueillit d'abord avec bienveillance ; mais bientôt après s'étant laissé prévenir par les Arabes mahométans, qui redoutaient l'esprit entreprenant et les lumières des Portugais, et prévoyant les conséquences de ce premier voyage, ce prince tenta plusieurs fois de faire périr Gama et ceux qui étaient sous ses ordres. L'amiral, par sa prudence et son courage extraordinaire, évita les piéges qui lui furent tendus, et repoussa les attaques à force ouverte dirigées contre lui. Ce fut dans cette occasion que Gama, craignant d'être retenu par le zamorin, renvoya son frère à ses vaisseaux, et lui dit : « Quand vous apprendriez qu'on m'a « chargé de fers, ou qu'on m'a fait périr, je « vous défends, comme votre général, de me « secourir, ou de me venger. Mettez sur-le-champ « à la voile, et allez instruire le roi des détails « de notre voyage ». Ayant enfin surmonté tous les obstacles que lui opposaient les intrigues des Arabes, et la malveillance du zamorin, Gama se rembarqua et mit à la voile, ramenant en Europe ses vaisseaux chargés des productions particulières des pays où il avait abordé, et des marchandises les plus précieuses de l'orient.

Il arriva à Lisbonne au mois de septembre 1499,

après un voyage de plus de vingt-six mois ; il y fut reçu avec l'admiration et la reconnaissance dues à l'homme auquel on était redevable du succès d'une entreprise aussi importante, Emmanuel le créa comte de Vidigueyra et amiral de la mer des Indes; et, en mémoire de cette expédition, fonda le célèbre monastère de Bethléem, sur une montagne où Gama avait passé la nuit en prières la veille de son départ.

Vasco de Gama fut renvoyé dans l'Inde en 1502 avec des forces considérables : il y trouva le zamorin aussi mal disposé à l'égard des Portugais ; cinquante d'entre eux avaient été massacrés à Calicut. Gama ne pouvant obtenir justice de ce meurtre, pas même la restitution des effets de ses compatriotes, fit canonner la ville; de là il se rendit à Cochin, attaqua et détruisit les flottes que le zamorin envoya pour le combattre, forma une ligue puissante contre ce prince, et ramena en Europe, en 1503, ses vaisseaux richement chargés.

En 1524, Gama, nommé vice-roi des Indes par le roi Jean III; partit avec une flotte nombreuse ; mais cette navigation fut moins heureuse que les précédentes ; il perdit plusieurs vaisseaux par divers accidens, arriva à Goa malade, passa de là à Cochin, où il prit possession de la vice-royauté, et mourut peu de jours après, à la fin de l'année 1524.

M.

GARRICK.

*Dance pinx.t* *Landon direx.t*

# GARRICK.

David Garrick naquit à Hereford, le 28 février 1716. Son aïeul était un négociant français que la révocation de l'édit de Nantes avait obligé de s'expatrier. A 20 ans il perdit son père, ancien major d'infanterie, et, se trouvant sans fortune, il alla à Lisbonne auprès d'un des frères de son père, riche négociant, qui craignit pour son neveu le séjour de cette ville. Garrick, de retour en Angleterre, se fit inscrire sur la liste des étudians en droit; mais, à la sollicitation de son oncle, il quitta le barreau, et s'établit marchand de vin, dans la cour de Durham. Gagnant peu, et s'ennuyant beaucoup, Garrick se ressouvint d'avoir joué avec succès le rôle du sergent Kite. Ce souvenir valut à l'Angleterre son plus célèbre acteur. Garrick quitte la taverne, part pour Ipswick, s'engage sous le nom de Lyddel, débute d'une manière brillante, et revient à Londres chercher de nouveaux applaudissemens. Comme il n'avait que du talent, et point de réputation, les directeurs des deux grands théâtres, le refusèrent; celui du petit théâtre de Goodman's Fields fut plus juste. Garrick débuta par le rôle de Richard III, dans la pièce de ce nom. Depuis ce moment sa réputation s'accrut successivement. A la gloire d'acteur célèbre, il voulut joindre encore celle d'auteur. Sa première pièce,

intitulée *le Valet menteur*, eut un succès prodigieux. Devenu, en 1747, directeur du théâtre de Drury Lane, il s'enrichit où ses prédécesseurs s'étaient ruinés; et ce théâtre lui dut plusieurs réformes salutaires. Mille tracasseries théatrales et les soins d'une administration considérable ne l'empêchèrent pas de donner au public plusieurs comédies, qui réussirent plus ou moins, mais qui ont toutes le mérite de la gaieté. En 1763, Garrick visita les principaux théâtres de l'Europe, et fut accueilli comme le dieu de la scène. Il avait épousé *Eva Maria Violtti*, autrefois danseuse, et depuis demoiselle de compagnie de la comtesse de *Burlington*, et l'une des plus belles femmes de l'Europe. Couvert de gloire, sans rivaux, et ayant triomphé de tous ses envieux, possesseur d'une fortune immense, et chéri de tout ce que l'Angleterre avait de plus grand et de plus spirituel, Garrick, alors âgé de 60 ans, songea à jouir des douceurs du repos. Ce fut par le rôle de *Félix*, dans le *Wonder*, qu'il termina sa carrière théatrale. Il se surpassa dans cette journée. Suivant l'usage, il voulut remercier le public, mais son cœur était trop ému; ses larmes furent la seule expression de sa reconnaissance; et celles de l'assemblée, le plus bel éloge et le plus flatteur que Garrick eut encore reçu. Depuis ce moment, retiré dans une charmante maison de campagne, qu'il possédait à cinq à six milles de Londres, il rassemblait chez lui les personnages

les plus recommandables d'Angleterre, et jouissait de toute la considération que la patrie accorde aux grands talens, lorsqu'une maladie cruelle, la pierre, dont il était atteint depuis quelque temps, l'enleva, le 20 janvier 1779, à l'âge de 63 ans, dans sa maison des Adelphi où il s'était fait transporter.

Cet acteur inimitable fut enterré dans l'abbaye royale de Westminster, sépulture des rois d'Angleterre, et où les cendres des héros et des hommes distingués par leur mérite reposent à côté de celles de leurs souverains. Ce que la cour avait de plus grand, et la littérature de plus célèbre, accompagnèrent son convoi, et mêlèrent leurs larmes sur sa tombe.

Héritier du talent des Pylade, des Roscius, et des Batyle, Garrick possédait toutes les qualités naturelles, nécessaires à un acteur : une taille bien proportionnée, de la grâce, un organe clair, et sonore, et une mémoire imperturbable ; sa figure était vive et animée ; son ame se répandait sur ses traits, et ses yeux disaient tout ce qu'il voulait dire. Garrick semblait toujours être à l'affût de la nature, et jamais elle ne lui échappait : l'anecdote suivante en est la preuve. Lors de son voyage en France, il voulut voir la Cour ; placé dans la galerie, que le Roi devait traverser pour aller à la messe ; Louis XV, le Dauphin, le duc d'Orléans, MM. d'Aumont, de Richelieu, de Brissac, arrêtèrent tous leurs yeux sur le Roscius de l'Angleterre. Garrick ne

perdit rien de ce spectacle ; ayant invité ses amis à souper : je n'ai vu la Cour qu'un instant, leur dit-il, je veux vous donner un échantillon de ma mémoire. Il fait ranger ses amis sur deux files ; sort, reparaît, et tous les spectateurs s'écrient : voilà le roi, voilà Louis XV ; les autres personnages furent successivement imités et reconnus ; il avait saisi leur marche, les traits et le caractère de leur physionomie.

En Angleterre, Garrick allait à la Cour, et y était accueilli d'une manière distinguée. Ses amis le pressèrent, plus d'une fois, de se mettre sur les rangs pour le Parlement ; mais Garrick leur répondit toujours, qu'il jouerait bien mieux son rôle à Drury Lane qu'à Westminster.

Cet homme extraordinaire avait plus de génie que d'instruction, et sa gloire, comme acteur, éclipse celle qui lui revient comme auteur ; il a trop écrit, et dans trop de genres, pour prétendre au premier rang dans aucun ; mais partout il a montré de l'esprit, et du goût. On a de lui des Epigrammes, des Odes, des Comédies pleines de gaieté et de connaissance de la scène, des Farces, des Essais, des Lettres, des Prologues, et des Epilogues. Ses œuvres ont été recueillies et imprimées à Londres, en 1782, deux vol. in-8.°.

Ph. L. R.

G. CRAYER.

A. Vandyck pinx.t  London direx.t

# GASPARD DE CRAYER.

Gaspard de Crayer, né à Anvers, en 1582 ou 85, reçut d'abord des leçons de Coxcie qu'il surpassa bientôt. Sans sortir de sa patrie, sans autre guide que la nature, il se fit une manière si belle et si vraie, que Rubens étant venu à Anvers pour le connaître, s'écria en voyant ses tableaux : « Crayer, Crayer, personne ne vous surpassera. » En effet, l'opinion générale le plaçait alors à côté de Rubens lui-même. Crayer fut appelé à Bruxelles par les principaux seigneurs de cette ville : le cardinal Infant, gouverneur des Pays-Bas, et l'archiduc Léopold qui lui succéda dans ce gouvernement se plurent à encourager et à récompenser les talens de Crayer par les distinctions les plus honorables. Il fit une fortune rapide : un de ses ouvrages, envoyé au roi d'Espagne, lui mérita une chaîne d'or et une pension considérable ; mais Crayer dédaignait les richesses, et leur attrait ne put le fixer à Bruxelles où la gloire semblait devoir le retenir. La cour ne lui paraissait point un séjour convenable aux artistes; lorsqu'il put l'abandonner, il se retira secrètement dans la ville de Gand où il trouva le repos qu'il estimait plus que les honneurs et la fortune. Loin de demeurer oisif, il redoubla d'activité, et mul-

tiplia ses chef-d'œuvres d'une manière prodigieuse.

On compte de ce maître plus de cent tableaux d'autel, parmi lesquels on cite plus particulièrement Sainte Catherine enlevée au ciel, deux compositions de la Résurrection de J. C., la Vierge intercédant pour les infirmes, le Centenier aux pieds de J. C., etc.

Crayer ne plaçait ordinairement que peu de figures dans ses compositions. Il savait exprimer, avec chaleur et vérité, toutes les passions du cœur humain. Ses couleurs sont fondues avec un art admirable, et ses draperies ajustées avec une grande simplicité; son dessin a beaucoup de franchise et de naturel; enfin, s'il est moins étonnant que Rubens, peut-être est-il plus correct. Il a tellement approché de Van Dyck dans le portrait, que plusieurs des siens furent attribués à ce grand maître. Cette rivalité ne put jamais nuire à l'amitié qu'ils avaient conçue l'un pour l'autre, et Van Dyck se chargea de transmettre à la postérité les traits de son ami.

Crayer vécut dans le célibat, et dut à ses mœurs réglées une vieillesse vigoureuse qu'il consacra toute entière à l'exercice de son art. Il entreprit, à 86 ans, un tableau qu'il n'eut pas le temps d'achever, mais dont l'ébauche n'annonçait nullement la décrépitude de l'âge.

L.

*Nanteuil del.*[t] *Landon direx.*[t]

# GASSENDI.

Pierre Gassendi, prévôt de la cathédrale de Digne, et professeur royal de mathématiques à Paris, naquit en Provence, l'année 1592, et mourut en 1655. Après avoir étonné dès le bas âge, il obtint, au concours, une chaire de philosophie, à 16 ans. Il se distingua en théologie, en astronomie, et par toute sorte de savoir. Mais c'est comme philosophe qu'il mérite sa célébrité. Contemporain de Descartes, il le combattit et fit secte. Gassendi semble un échelon intermédiaire entre Descartes et Newton. Il prépara les voies au dernier, en adoptant ce qu'il y a de plus raisonnable dans la physique d'Epicure et de Démocrite. « Newton, a dit Vol-« taire, suivait les anciennes opinions de Démo-« crite, d'Epicure et d'une foule de philosophes « rectifiées par notre célèbre Gassendi. »

Ce fut Gassendi qui fit connaître en France la philosophie de Bacon. Il lui donna des développemens, et fraya à Locke la route que l'illustre chancelier avait indiquée. Condillac n'est donc ni exact, ni juste, quand il affirme que le système de Locke n'avait été préparé par aucun de ceux qui avaient écrit avant lui sur l'entendement humain. D'anciens philosophes avaient dit que les idées viennent des sens : Gassendi l'a démontré avant Locke. Il avait publié et *ses paradoxes* contre Aristote, et sa

Logique, plus de trente ans avant l'Essai de Locke sur l'entendement humain; dans cet intervalle, Walther Charletton avait exposé, commenté, recommandé à l'admiration des Anglais, ses compatriotes, la philosophie de Gassendi. Le plus parfait des chapitres de Locke, celui *sur l'abus des mots*, avait été esquissé par Gassendi, qui l'indique comme une des sources les plus fécondes de nos erreurs. Il distingue avec une grande précision la *méthode analytique* de la *méthode synthétique*, et montre comment elles se servent de preuve l'une à l'autre, comment elles se réunissent dans la *méthode de doctrine*, qui commence, dit-il, par décomposer, pour recomposer ensuite. Il adressa à Descartes des objections contre ses Méditations. Descartes estimait Gassendi tout ce qu'il valait: il eut le tort d'affecter de le dédaigner comme adversaire. Modeste et calme, au contraire, Gassendi opposa la méthode, la dialectique au génie impétueux, aux hypothèses de Descartes; il opposa Descartes à lui-même, et dissipa la chimère des idées innées. Molière, Chapelle, et le médecin Bernier furent les principaux disciples de Gassendi. Le dernier a donné, en 8 volumes in-12, un Abrégé de la Philosophie de son maître, dont les œuvres originales forment 6 volumes in-folio. Gassendi avait une grande simplicité de mœurs.

J.

GASSION.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

*M. del.t* *Landon direx.t*

# GASSION.

Jean de Gassion naquit à Pau en 1609, et fit ses premières campagnes en Piémont. L'immortel Gustave Adolphe appelait alors sous ses étandards les braves qui voulaient que leurs actions eussent un juge éclairé, un digne appréciateur; Gassion alla le joindre en Allemagne, et le Guerrier français ne tarda point à captiver l'estime du monarque Suédois. Celui-ci le récompensa d'un trait de valeur et d'intelligence par des éloges flatteurs que Gassion reçut avec reconnaissance, et par une gratification qu'il partagea entre ceux qui l'avaient secondé. Le redoutable Wallenstein était en face de l'armée suédoise avec 60,000 hommes; Gustave, attendant un renfort, chargea Gassion d'en faciliter l'arrivée; l'entreprise était difficile; il l'exécuta et battit un corps d'Impériaux qui lui était très-supérieur en force : la seule récompense qu'il demanda et qu'il obtint, ce fut d'être chargé à l'avenir des expéditions les plus périlleuses. Tilly avait été vaincu à Leipsick et au passage du Lech; Gustave, qui s'exposait en soldat pour préparer de constans triomphes aux braves qu'il commandait, était à reconnaître les fortifications d'Ingolstadt lorsqu'un boulet emporta la croupe de son cheval et le fit tomber dessous. Gassion fut un des premiers qui volèrent à son secours. Le roi, pour

récompenser cette preuve de zèle, lui fit don d'un régiment ; il le mit ensuite à la tête de sa garde, témoignage d'attachement d'autant plus flatteur qu'il tombait sur un étranger et qu'il eût excité l'envie des Suédois, si un mérite éminent n'eût justifié le choix du Prince. La malheureuse journée de Lutzen en privant l'Europe d'un de ses plus grands hommes, l'Allemagne du défenseur de sa liberté politique et religieuse, engagea Gassion à rentrer dans sa patrie. Il joignit l'armée du maréchal de la Force en Lorraine, et porta la terreur dans les armées ennemies ; il prit Charme, Neuchâtel ; fit des prodiges au siége de Dole, à la prise d'Aire et d'Hesdin, au combat de Ravon et à celui de Saint-Nicolas.

Le grand Condé, qui s'était éclairé de ses conseils, lui attribua une partie de la journée de Rocroy. Après s'être distingué à la prise de presque toutes les places de Flandre et d'Artois, il périt d'un coup de mousquet au siége de Lens, n'ayant encore que 58 ans. Il avait été décoré du bâton de maréchal à la suite d'une blessure qu'il reçut au siége de Thionville. Brave, audacieux, il ne trouvait rien de difficile, et il disait avec un noble orgueil « qu'il « portait à son côté et qu'il avait dans sa tête de quoi « surmonter tous les obstacles. » *Ma destinée est de mourir soldat et garçon*, avait-il dit au grand Gustave qui le pressait de se marier : il tint parole, vécut célibataire, et mourut les armes à la main.

L....e

GASTON.

*Ph. Champagne pinx.t* *Landon direx.t*

# GASTON.

Gaston de Foix, duc de Nemours, fils de Jean de Foix, comte d'Etampes, naquit en 1488. Il était neveu du roi Louis XII par sa mère Marie d'Orléans, sœur de ce monarque. Les espérances que ses vertus et son courage donnèrent dès la plus tendre jeunesse ne furent point trompeuses; il trouva le temps de les réaliser dans sa courte et glorieuse existence, qui lui mérita l'admiration et les regrets de la postérité. Si l'on en croit ses contemporains, il n'était point de héros qu'il ne dût surpasser, il n'est point de louanges dignes de ce qu'il fit et de ce qu'il promettait.

A 23 ans, Gaston se couvrit de gloire dans la guerre que Louis XII soutint en Italie, contre le pape Jules II et ses alliés, réunis pour secourir la république de Venise contre les efforts de ce Monarque, et lui disputer le duché de Milan; le duc de Nemours repoussa les Suisses qui ravageaient le Milanais, passa rapidement quatre rivières, sauva Bologne, et gagna, le 11 avril 1512, la bataille de Ravennes, devenue trop célèbre par la perte de ce jeune héros. Ce fut après le combat, qu'entraîné par une ardeur dont on chercha vainement à lui faire sentir l'imprudence, Gaston s'élança à la poursuite d'un corps d'Espagnols qui se défendit vaillamment, et parmi lesquels il finit

à 24 ans sa brillante carrière. « Ainsi fut enseveli « dans son triomphe ce gentil duc de Nemours, « dit l'Historien du chevalier Bayard, dont tant « que le monde aura durée, sera mémoire..... Il « ne plut pas à Dieu le laisser plus avant vivre. « Je crois que les neuf Preux lui avaient fait cette « requête. Car s'il eust vécu âge compétent, les « eust tous passés. »

Louis XII, inconsolable de la perte d'un tel homme, fut insensible au gain de la bataille, et semblait pressentir que tous les avantages en seraient ensevelis avec Gaston. En effet, la nouvelle de sa mort répandit le trouble et la consternation. Faute de paye, l'armée se dispersa; les Suisses rentrèrent avec 20,000 hommes dans le Milanais. Les Gênois se révoltèrent, chassèrent les Français, dont Henri VIII et Ferdinand le Catholique eurent bientôt abandonné le parti. Ainsi la journée de Ravennes resta sans utilité, et ne coûta que des regrets à la France.

La gloire d'un grand homme est trop souvent relevée par les désastres qui suivent sa mort : que ne doit-on pas penser des talens militaires de Gaston, lorsqu'on voit que les La Palice et les Bayard ne purent donner de suite à ses victoires?

M.

GAY.

NAPOLI

*N. pinx.t* *London direx.t*

# GAY.

Si les Anglais comptent des poètes plus distingués que John Gay, ils en ont peu d'un talent plus original. Toutes ses compositions ont un caractère particulier. Ce fut lui qui le premier donna une tragédie burlesque : *What d'ye call it* (Comment l'appelez-vous), nouveauté qui eut beaucoup de vogue, et qui la méritait. Ce fut encore lui qui créa en Angleterre le genre de la comédie-vaudeville, ou de l'opéra-comique, en donnant au théâtre son *Opéra des Gueux* (The Begar's opera). Les *Amusemens Champêtres*, son premier ouvrage, le fit connaître de Pope, qui fut toute sa vie son zélé protecteur. Ce fut à l'occasion de la dispute qui s'éleva entre ce dernier et Ambrose Philips, au sujet du mérite de leurs pastorales, que John Gay fit paraître les siennes, qui sont dans toute la force du mot des *Eglogues paysanes*. Toutes les images en sont tirées de la nature la plus rustique, et les personnages parlent et agissent comme de véritables bergers. Mais l'ouvrage qui fait le plus d'honneur à ce poète est, sans contredit, son recueil de *Fables*, écrites pour l'instruction du jeune duc de Cumberland. Gay les regardait comme ce qu'il avait fait de mieux, et il me semble qu'il n'avait pas tort. Ses fables, sans avoir le mérite de celles de notre inimitable La Fontaine, sont cependant très-estimables; le style en est simple, élé-

gant et facile ; la morale, quelquefois un peu vague, mais plus souvent excellente, découle naturellement du sujet; les réflexions ne sont pas forcées, et la narration est presque toujours dramatique. Johnson lui reproche, avec raison, de se méprendre quelquefois sur le caractère du genre, et de donner pour des fables des contes ou des allégories abstraites ; c'est un défaut sans doute, mais c'est un défaut que peu de fabulistes ont évité, et dans lequel l'auteur anglais tombe assez rarement.

Les événemens de la vie de John Gay ne sont ni nombreux ni intéressans. Né sans fortune, mais avec un goût décidé pour la littérature, il eut le bonheur de rencontrer d'utiles protecteurs. La duchesse de Monmouth le prit pour son secrétaire. Le comte de Clarendon, envoyé dans le Hanovre, l'emmena avec lui en qualité de secrétaire d'ambassade. Le comte s'étant ensuite démis de ses emplois, Gay revint en Angleterre, et y publia successivement les ouvrages dont nous avons parlé. Il s'était toujours flatté de l'espoir de faire grande fortune, et de la devoir aux faveurs de la cour ; il se trompa, la cour ne fit rien pour lui. Cet oubli, dont il eut la faiblesse d'être affecté, altéra sa santé. Les succès de ses ouvrages et les soins de l'amitié ne purent l'arracher à la sombre mélancolie qui l'emporta à quarante-quatre ans, le 11 novembre 1732 ; il fut enterré à l'abbaye de Westminster, où on éleva un monument à sa mémoire.

PH. L. R.

GEOFFROY.

*De Largillière pinx.t* *Landon direx.t*

# GEOFFROY.

Etienne-François Geoffroy, docteur en médecine de la faculté de Paris, dont il fut deux fois doyen, professeur de médecine au collége royal, professeur de chimie et d'histoire naturelle au jardin royal des plantes, de l'académie des sciences et de la société royale de Londres, naquit à Paris en 1672. Son père, apothicaire distingué dans sa profession, et ancien échevin, mit à contribution les talens des savans les plus célèbres d'un siècle qui abondait en hommes du plus rare mérite, pour diriger ses premières études. Le destinant à lui succéder dans sa profession, il l'envoya jeune encore à Montpellier pour y apprendre la pharmacie. Ce fut dans cette moderne Épidaure que M. Geoffroy, dévoré du desir d'apprendre, vit naître sa réputation, qui n'a fait que s'accroître depuis. Avant que de revenir à Paris, il visita le midi de la France et les ports de l'Océan. Il suivit à Londres M. le comte de Tallard, nommé en 1698 à l'ambassade extraordinaire d'Angleterre. Il ne manqua pas d'être distingué par les savans les plus fameux de cette ville, et leur fut bientôt associé par une place qu'ils lui donnèrent à la société royale. De là il passa en Hollande, pour y faire une provision nouvelle de connaissances, et accompagna ensuite M. l'Abbé de Louvois en Italie. Le grand objet de ses études était l'histoire naturelle et la matière médicinale. Il répondait en cela

aux vues de son père, qui le destinait à la pharmacie. Cependant, de retour à Paris, il donna la préférence à la médecine. Il se mit donc sur les bancs; et fut reçu bachelier en 1702, et docteur en 1704. Ses thèses, pour lesquelles il choisissait toujours des sujets utiles ou intéressans, furent regardées dans les écoles comme des traités presque complets; et furent principalement recherchées des étrangers.

Avant que de se jeter dans la pratique, il s'enferma pendant dix ans dans son cabinet, et n'en voulut sortir qu'armé des connaissances nécessaires à l'exercice d'une profession dont il sentait toute l'importance. Il en était si pénétré, qu'il ne pouvait dissimuler l'inquiétude que lui causait l'état de ses malades, et qu'il en prenait un air triste et affligé qui les alarmait; ce qui lui fit du tort dans les commencemens. Son caractère doux, circonspect, modéré et peut être même un peu timide, le rendait fort attentif à écouter la nature et à ne l'aider qu'à propos. Son humanité et son désintéressement le portaient à donner des secours à tous ceux qui souffraient, sans distinction de rang ou de fortune. Simple et sans faste il ne cherchait point à se créer une réputation. Elle s'établit toute seule, à l'aide de son mérite et de ses lumières. Estimé et chéri de ses confrères, il était presque toujours appelé par eux en consultation. En 1709, il fut nommé à la place de professeur de médecine au collége royal, vacante par la mort de M. de Tournefort, et à celle de professeur de chimie au jardin royal, en 1712.

Il avait déja été reçu à l'académie des sciences en 1699. La faculté de médecine, jalouse de joindre son suffrage à celui du public, le choisit en 1726 pour son doyen, et fut si contente de la sagesse et du zèle avec lesquels il exerça les fonctions de son décanat, que, le terme expiré, elle le continua pendant deux autres années.

Voulant suffire aux devoirs de ces différentes places, et les remplir toutes comme si chacune avait été seule, le travail forcé auquel il se livra, joint à l'exercice d'une profession pénible, ruina absolument sa santé, et il succomba le 6 janvier 1731, à l'âge de 59 ans. Son principal ouvrage, intitulé *de Materiâ Medicâ*, sive *de Medicamentorum simplicium Historiâ, virtute, delectu et usu*, est un des plus complets que l'on ait vu jusqu'à présent. Il a été traduit en français par M. Bergier, docteur en médecine. M. de Nobleville en a donné une continuation en trois volumes. Il y a joint une histoire des animaux, et enfin une table générale; ce qui fait en tout dix-sept volumes in-12. Enfin M. Geoffroy donna en 1718, une table des affinités ou rapports des différentes substances en chimie, qui devint la loi fondamentale des opérations chimiques, et le guide de ceux qui s'adonnent à cette étude. Il est encore regardé par les plus habiles chimistes de nos jours comme celui qui a posé la base de cette science, qui a fait depuis peu tant de progrès.

Il eut pour frère Claude-Joseph Geoffroy, aussi

de l'académie des sciences, et qui a donné plusieurs mémoires de chimie très-estimés. Celui-ci mourut en 1752, et laissa un fils qui fut nommé la même année adjoint chimiste. On a de ce dernier une *Analyse chimique du Bismuth*, très-intéressante. Il annonçait les plus belles dispositions, et s'il ne fût pas mort très-jeune, il aurait pu atteindre la réputation de son père et de son oncle. E. M. G.

GÉRARD DOW.

*Gérard Dow pinx.t* *Landon direx.t*

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F.

# GÉRARD DOUW.

En voyant les tableaux de Gérard Douw, que la touche la plus délicate, le fini le plus précieux, placent au premier rang des peintres de son genre, on a peine à croire qu'il se soit formé à l'école de Rembrandt, dont le pinceau n'est rien moins que soigné, et dont la manière est heurtée, souvent jusqu'à l'affectation. Le maître et l'élève, également recommandables par la vérité du coloris, la vigueur et l'harmonie du clair obscur, ne diffèrent essentiellement que sous un rapport: Rembrandt calculait l'effet de ses tableaux sur la distance nécessaire entre la peinture et l'œil du spectateur; Gerard Douw voulait que les siens gagnassent encore à être vus de près, et il a atteint ce double but. Quelque fini qu'en soit le travail, les parties sont toujours subordonnées au tout, et l'on n'admire pas moins l'accord et la justesse de l'ensemble que la finesse des détails.

Gérard Douw, fils d'un vitrier de Leyde, naquit en 1613. Après avoir reçu des principes de dessin de Barthelemi Dolendo, graveur, et des leçons de peinture de Pierre Rouwenhorn, peintre sur verre, il travailla quelque temps pour des églises, et entra très-jeune encore chez Rembrandt. Trois années d'étude chez ce maître célèbre lui suffirent pour devenir habile; il le quitta pour se livrer à son propre génie et à l'imitation scrupuleuse de la nature.

Gérard Douw s'adonna d'abord au portrait; mais comme il y portait un soin extraordinaire, et que la longueur des séances rebutait ses modèles, il se borna à peindre en petit des scènes domestiques, des intérieurs de boutique ou de ménage. Son dessin, qui n'est ni noble ni correct, s'accordait avec le style de ses compositions; cependant ses caractères n'ont rien de trivial, et ses expressions ont beaucoup de naturel. Il prenait des précautions infinies pour garantir de la poussière sa palette et ses tableaux, et l'on n'était pas admis à le voir travailler. Il broyait lui-même ses couleurs, et ne négligeait rien de ce qui pouvait contribuer à la perfection de ses ouvrages. Il avouait avoir mis plusieurs jours à peindre une main ou un simple accessoire, tel qu'un manche de balai. Malgré le temps que lui coûtaient ses tableaux, il en a produit un grand nombre; il était laborieux, et a fourni une longue carrière. On ignore l'année précise de sa mort, arrivée depuis 1666. Gérard Douw laissa une grande fortune: ses ouvrages avaient toujours été payés des sommes considérables. Un de ses plus beaux, acheté il y a quelques années en France pour l'impératrice de Russie, a péri dans le transport: il avait coûté 14,000 florins. Celui de la Femme hydropique, du musée Napoléon, en a coûté 30,000. Metzu, Schalcken et Mieris, élèves de Gérard Douw, ont produit des ouvrages dignes d'être comparés, pour le fini, aux plus précieux de ce maître.

GERBIER.

BIBLIOTECA NAZIONALE

*Houdon sc.* *Landon dirext*

# GERBIER.

Pierre-Jean-Baptiste Gerbier, né à Rennes le 29 juin 1725, doit être compté parmi les plus grands orateurs que la France ait produits. Son père, l'un des avocats les plus distingués du parlement de Bretagne, ne voulut pas abandonner son éducation à des instituteurs ordinaires; il appela de Hollande des étrangers instruits, qui remarquant dans le jeune Gerbier des talens précoces, s'occupèrent avec beaucoup d'intérêt de les cultiver. Ses premières études achevées, il fut envoyé à Paris au collège de Beauvais, où il eut pour maîtres Coffin et Rivard. Ces deux hommes, si recommandables par leur expérience dans l'art d'élever la jeunesse, ne tardèrent pas à distinguer le jeune Gerbier parmi la foule des élèves confiés à leurs soins. Les progrès qu'il fit avec eux furent rapides. Au sortir de leurs mains, et n'étant encore âgé que de dix-sept ans, il commença son droit; trois ans après, en 1745, le barreau de Paris le compta parmi ses membres. Son début dans cette carrière épineuse, qu'il devait parcourir avec tant de gloire, fut assez éclatant pour que le célèbre Guéau de Reverseau le signalât dès-lors comme devant être le plus grand ornement de la profession distinguée qu'il avait choisie. Ce n'est pas dans une simple notice qu'on peut faire l'histoire détaillée de ses succès oratoires; il faudrait parler de toutes

les causes qu'il a défendues. On se bornera donc à rappeler ici, entre beaucoup de traits remarquables de ses plaidoyers, deux ou trois principaux, et qui nous ont paru suffire pour donner une idée juste de son éloquence, et motiver la grande célébrité dont il a joui jusqu'à sa mort.

Un sieur Simonet, pour mieux tromper ses créanciers, leur avait caché qu'il eût des enfans, et lorsque son épouse était sur le point d'accoucher, il l'envoyait chez une sage-femme, où il l'environnait du même mystère que si elle eût donné le jour au fruit d'une union désavouée par les lois. A la mort de la dame Simonet, deux demoiselles, jusqu'alors ignorées, se présentèrent comme ses filles et comme ses héritières. Les créanciers leur contestèrent leur état; Gerbier les défendit. Le sieur Simonet, qui affectait de les méconnaître, était présent. Notre orateur parla dans cette cause avec tant de véhémence et de sensibilité, que le père, profondément ému, et oubliant tout-à-coup son rôle, ne pût s'empêcher de verser des larmes. A cette vue, Gerbier s'interrompt, et s'écrie : « Jurisconsultes, « retirez-vous ! lois, taisez-vous ! magistrats, « écoutez la voix de la nature : voyez ces larmes, « et jugez »! Il nous semble que les orateurs anciens et modernes fournissent peu de traits qu'on puisse comparer à celui-là.

On connaît le fameux procès que les Lioncis intentèrent aux jésuites. Il s'agissait de savoir si les jésuites devaient être regardés comme garants

d'un de leurs religieux (le père Lavalette), supérieur des Isles-du-Vent, qui, après avoir tiré sur les Lioncis pour environ 1,600,000 liv. de lettres-de-change, avait jugé à propos de faire banqueroute. Il n'était pas aisé de lutter avec succès contre des adversaires si redoutables. Gerbier l'entreprit, et plaida pour les Lioncis avec tant de force et de clarté, que non-seulement il obtint la garantie qu'il demandait, mais qu'il prépara peut-être, sans le desirer, ni sans le vouloir, la chute de cette société fameuse.

Sa réputation, depuis cette époque, allait toujours en croissant. Parmi les étrangers illustres qui ont mis de l'empressement à l'entendre, on ne doit pas oublier le roi de Danemarck. Gerbier prononça en sa présence un discours pour la réception de M. de Maupeou à la place de chancelier de France. Le début en est imposant : « Ne croyez « pas, dit un empereur romain, que la stabilité « de l'empire dépende des monumens qui le dé- « corent : ces édifices, ces temples, ces colonnes « que l'œil contemple avec admiration, le temps « les renversera ; mais montez au Capitole, en- « trez dans le sénat, regardez ces hommes ver- « tueux qui dispensent la justice et font régner « les lois, voilà les fondemens éternels de mon « empire et de ma gloire ». Le reste du discours, et la manière dont y est amené l'éloge du prince qui l'écoutait, ne sont point indignes de son début ; on y remarque la même harmonie de style

et la même dignité de pensées. Le roi de Danemarck fit faire à l'orateur des remerciemens par son ambassadeur, qui eut ordre de lui remettre deux médailles d'or, comme un témoignage de la satisfaction et de l'estime du monarque.

On ne transcrira plus qu'un passage de ses plaidoyers. Gerbier défendait une fondation commencée par le célèbre Nicole, et dont un M. Desfiltières avait voulu achever la dotation par un testament qu'on attaquait. « Le nom seul de Nicole, dit « l'orateur, suffirait pour justifier cette fondation; « il nous rappelle une société dont la mémoire « ne s'effacera jamais..... Ce fut dans cette pe- « piuière de grands-hommes que Pascal, Arnaud, « Nicole, Racine, composèrent ces chefs-d'œuvre « qui ont donné à la France la supériorité dont « elle jouit sur toutes les autres nations. Les savans « vont y chercher les élémens de notre langue et « ceux de toutes les sciences; l'homme de lettres « et l'orateur y puisent, comme dans leur source, « l'art du raisonnement, celui de la véritable élo- « quence; l'homme de bien, dans quelque reli- « gion qu'il soit né, y trouve les développemens « de cette morale pure dont le ciel mit le germe « dans tous les cœurs. Ces écrivains illustres « eurent beau s'ensevelir dans une profonde so- « litude, et couvrir leurs ouvrages du voile le « plus épais, leur retraite n'en retentit pas moins « des éloges que leur prodiguèrent les pontifes « les plus éclairés, les magistrats les plus reli-

« gieux, ceux même qui s'éloignèrent le plus « de leurs principes et de leurs exemples. Hommes « immortels ! recevez le tribut d'admiration que « nous vous offrons tous à l'envi dans cette cause. « Les regrets de la nation ne cesseront pas d'ho- « norer votre tombe ; mais vous obtenez aujour- « d'hui un témoignage que vous doit le genre hu- « main. Notre auguste monarque vous fait revivre « au milieu de nous, il occupe nos plus célèbres « artistes à vous ériger des statues, il les place « au milieu des plus fameux défenseurs des au- « tels et du trône ; et, grace au caractère qui se « grave dans toutes les actions de ce jeune prince, « nos derniers neveux pourront à-la-fois recueillir « les fruits de votre génie, et jouir en quelque « sorte de votre présence, etc., etc. »

On a cru devoir se permettre quelques citations dans cet article, parce qu'il ne reste presque rien de Gerbier. Il ne se présentait au barreau qu'avec une simple esquisse de son discours, et celui qu'il prononçait était tellement indépendant de la forme qu'il avait projetée dans son cabinet, qu'il lui arrivait souvent d'y en substituer une autre, empruntée de la circonstance, ou prise dans la plaidoirie de son adversaire. Jamais plus digne d'éloges que lorsqu'il se livrait aux inspirations subites de son imagination brillante et impétueuse ; jamais plus étonnant, plus fier et quelquefois plus sublime que dans ses répliques. Malheureusement, les traits de son éloquence, enfans du moment,

n'existent plus que dans la mémoire de ses auditeurs.

L'énergie et la netteté de ses idées, la logique et la clarté de ses raisonnemens, la chaleur et la pureté de son style, le sentiment de toutes les convenances, l'art si profond et si difficile de ne paraître qu'à la hauteur de son sujet, même en s'élevant au-dessus ; la beauté de sa diction, la véhemence toujours noble, jamais outrée de ses mouvemens, et jusqu'au charme de son organe, jusqu'à la magie de sa figure, où son ame semblait respirer et se répandre, tout annonçait que la nature l'avait fait naître pour réaliser dans notre barreau cet idéal de l'orateur, dont Cicéron nous a laissé une si belle peinture dans ses ouvrages.

Il faut dire un mot de son caractère. Personne n'a eu des mœurs plus douces, n'a possédé plus de qualités aimables, ne s'est moins prévalu de ses talens et de sa gloire ; bon, généreux, confiant, facile même à tromper, il est peut-être un des hommes qui ont le moins connu l'amour-propre. Une ame si sincère et si pure devait être naturellement religieuse, aussi ne parlait-il de la religion que comme du plus beau présent que le ciel ait fait à la terre, et vers la fin de sa vie, en a-t-il pratiqué tous les devoirs avec une simplicité non moins touchante qu'exemplaire. Il est mort le 26 mars 1788, dans sa soixante-troisième année.

*London direxit*

# GERMANICUS.

Germanicus César était petit-fils de Livie et neveu de Tibère. Par sa mère Antonia, il était petit-neveu d'Auguste et petit-fils du triumvir Marc-Antoine. Son père Drusus mourut à la fleur de l'âge, après avoir vaincu les Germains, et reçu par un décret du sénat, pour lui et pour ses descendans, le surnom de Germanicus. Il laissa deux fils, Germanicus, et Claude qui fut depuis empereur. Les Romains crurent démêler dans le premier l'héritier des vertus et des sentimens de son père, et il devint l'objet de leur affection.

Cela seul suffisait pour exciter la jalousie de Tibère; elle se changea en haine, lorsqu'Auguste, après la mort de ses petits-fils, adopta le fils de Livie, et le força, en entrant dans la famille des Césars, d'adopter lui-même Germanicus. Par cette adoption, celui-ci acquérait à la souveraine puissance des droits que n'avait point Drusus, le propre fils de Tibère. Lorsque quelques années après, Auguste, convaincu du mérite supérieur de Germanicus, lui confia la conduite de la guerre contre les Pannoniens et les Dalmates qui s'étaient révoltés, Tibère qui commandait alors en Germanie instruit de ce choix, se porta avec toutes ses forces contre ces peuples, espérant les avoir soumis, avant l'arrivée de son neveu. Il ne put y réussir, et Ger-

manicus força les Dalmates à rentrer dans le devoir. Auguste le fit consul avant l'âge fixé par les loix, et lui donna le commandement d'une armée puissante qu'il envoyait contre les Germains, pour venger la mort de Varus et le massacre de ses légions. Enfin dans ses derniers momens, il le recommanda au sénat.

Tibère, devenu empereur, chercha à mettre dans ses intérêts son fils adoptif, que ses grandes qualités rendaient l'idole du peuple et des soldats. Il lui fit décerner la puissance proconsulaire, qui lui donnait une autorité presque absolue sur les troupes.

Pendant ce temps les légions de la Germanie se révoltaient contre leurs officiers. Germanicus, qui se trouvait alors dans les Gaules, se rendit sur le champ auprès de ces soldats mutinés, et chercha à les faire rentrer dans le devoir. Les légions lui offrirent l'empire, et le prince le refusa, en menaçant même de se percer de son épée à leurs yeux, s'ils insistaient. Pour les soumettre, il fut forcé de leur payer de son propre argent les gratifications qu'ils réclamaient.

Peu de temps après, la sédition se ralluma avec plus de fureur. Germanicus se vit obligé de renvoyer sa femme Agrippine, petite-fille d'Auguste qui l'avait toujours accompagné jusqu'alors. Le départ de cette princesse émut les soldats; honteux de leurs excès, les uns courent sur le chemin pour

la conjurer de revenir au milieu d'eux ; les autres supplient Germanicus d'ordonner son retour. Celui-ci, profitant habilement de leur disposition, leur fit sentir par un discours adroit et touchant l'atrocité de leur conduite, et leur persuada que c'était à eux-mêmes à punir les chefs de la révolte. Aussitôt les soldats, exerçant entre eux une justice sévère, égorgent ceux qui les premiers les avaient portés à la sédition, et tout rentre dans l'ordre.

Germanicus les mena sur le champ contre l'ennemi, le surprit, et en fit un massacre affreux. Les années suivantes, il défit plusieurs fois Arminius et les diverses nations de la Germanie. Il détruisit l'horrible trophée qu'elles avaient élevé en mémoire de la défaite de Varus, et célébra les obsèques de ce général et de ses légions. Tibère, jaloux de sa gloire, le rappela. Il le reçut à son arrivée à Rome avec une tendresse feinte, lui décerna le triomphe, et se désigna consul avec lui pour l'année suivante.

Il avait dès-lors arrêté la perte de Germanicus. Il fallait, pour exécuter ce projet avec sécurité, l'éloigner de Rome et des légions dont il était adoré. Des troubles qui s'élevèrent dans l'Orient en fournirent l'occasion. Tibère remit à Germanicus le gouvernement général des provinces au delà de la mer. En même temps, il donna celui de la Syrie à Pison, homme violent et emporté, auquel il confia des instructions secrètes contre

Germanicus. Celui-ci partit avec sa femme Agrippine, apaisa les troubles de l'Orient, malgré la désobéissance et les intrigues de Pison; mais bientôt après il tomba malade à Antioche, et mourut à l'âge de 34 ans, convaincu que Pison avait avancé ses jours par le poison.

En apprenant sa mort, Pison laissa éclater sa joie. Cette nouvelle répandit le deuil et la consternation dans Rome. Mais Tibère dissimulait mal sa satisfaction. L'arrivée d'Agrippine, portant les cendres de son époux, renouvella les témoignages de la douleur publique; Tibère y mit fin par un édit. Cependant il voulut que Pison fût jugé. Celui-ci se donna la mort, et l'empereur fit grâce à Plancine, sa veuve et sa complice.

Tant que Germanicus vécut, Tibère dissimula ses vices et feignit même des vertus; délivré de l'objet de ses craintes, il cessa de se contraindre et se livra à toute sa cruauté. Il poursuivit Germanicus jusques dans sa veuve et ses enfans. Aigri par les insinuations perfides de Séjan, et par la fierté d'Agrippine, il exila d'abord cette princesse et ses deux fils aînés, et ne tarda pas à les faire périr. Peut-être n'épargna-t-il Caligula le dernier que dans l'espérance que ce monstre le surpasserait en cruauté, et le ferait regretter un jour.

Germanicus était, si l'on en croit Ovide, orateur éloquent et même poète distingué.

M.

GERSON.

BIBLIOTECA NACIONAL

B Picart sc. Landon direx.t

# GERSON.

Jean Charlier naquit le 14 décembre 1363, à Gerson en Champagne, et prit le nom de ce village. Etant venu étudier à Paris, il se signala dans ses exercices littéraires et théologiques, reçut le bonnet de docteur, et fut élevé à la dignité de chancelier de l'eglise et de l'université de Paris, en remplacement du cardinal Pierre Dailly, sous lequel il avait fait sa philosophie. Alors les factions du duc d'Orléans et duc de Bourgogne déchiraient le royaume, et le schisme des papes divisait la chrétienté ; il y avait là sans doute de quoi exercer le courage et la prudence de Gerson. Il fut l'un des députés envoyés en 1406 vers les deux papes Grégoire et Benoît, pour les engager à rendre la paix à l'eglise en abdiquant tous deux la papauté ; et, au concile de Pise, il fut l'un de ceux qui contribuèrent le plus à faire déposer ces deux pontifes rivaux, et à faire élever Alexandre V, qu'il complimenta solemnellement sur son exaltation. De retour en France, ayant témoigné publiquement son indignation du meurtre du duc d'Orléans, commis par le duc de Bourgogne, il fut poursuivi par les partisans de ce prince, et ne dut son salut qu'à la fuite. Dans sa retraite, il combattit le livre où Jean Petit justifiait le crime du duc de Bourgogne, et fit condamner ce livre au feu par la faculté de théologie de Paris. Il fit approuver ce jugement par le concile de

Constance, où il assista en qualité d'ambassadeur du roi de France. Toutes les matières de dogme et de discipline traitées dans ce concile furent préparées par lui: il en fut, comme on l'a dit, l'âme et la langue. N'osant rentrer en France après la dissolution de cette assemblée, il erra quelque temps en Allemagne, sous l'habit d'un pélerin; mais enfin il rentra dans sa patrie, et se fixa à Lyon, où il se consacra aux exercices d'une vie pénitente et à l'instruction de la jeunesse, et termina une vie agitée par une mort tranquille, le 12 juillet 1429, dans la 66e année de son âge. Sur la foi d'un manuscrit fautif, on lui a long-temps attribué le livre de l'*Imitation de J. C.*, que l'on croit aujourd'hui être l'ouvrage d'un abbé de Verceil, nommé *Jean Gersen*. Les œuvres de Gerson ont été recueillies en 5 volumes in-folio, publiés en Hollande en 1706. Elles consistent en traités de théologie, de morales et de piété: le style en est rude, mais énergique. Gerson, par l'étendue de son esprit, la force de son caractère et le noble usage qu'il fit de l'un et de l'autre, fut un des plus grands hommes de son siècle. Les théologiens lui décernèrent le titre de *docteur très-chrétien* ou *évangélique*.

A.

*Ant. Graff pinx.t* *Landon direx.t*

# GESSNER.

Salomon Gessner a donné au poème pastoral un caractère qu'il n'a chez aucun peuple, ancien ou moderne. Comme Théocrite et Virgile, il a su peindre des scènes naïves, et répandre dans ses ouvrages des détails gracieux; mais sa muse est toujours chaste et pure: il fait aimer les vertus modestes, la bienfaisance et le bonheur champêtre. Cette intention morale, si remarquable dans ses idylles, se retrouve dans son poème de la *Mort d'Abel*. S'il employe des couleurs sombres et vigoureuses pour peindre le crime et les remords du fratricide Caïn, il revient toujours avec plaisir aux scènes pieuses et sentimentales plus conformes à son génie.

Après la *Mort d'Abel; Daphnis*, et le *premier Navigateur* sont les productions de Gessner qui ont le plus contribué à sa célébrité. Daphnis est une suite de tableaux gracieux. Le premier Navigateur, plus rapide dans la narration, plus intéressant par le sujet, offre une fiction poétique très-agréable, et dont la brillante imagination des poètes grecs aurait pu se faire honneur.

Gessner eut, dans sa vie privée, le goût de la simplicité qu'il recommande sans cesse. Content de sa situation, et trop sage pour desirer une existence plus bruyante, il jouissait de ses succès

sans orgueil, près de son épouse, et au sein de ses modestes foyers.

Au génie de la poésie qui lui assure l'immortalité, Gessner joignait plusieurs talens aimables ou utiles. Il fut bon musicien, imprimeur instruit. Il dessinait et gravait agréablement le paysage. On trouve, dans le recueil de ses œuvres, une lettre sur ce genre de peinture. Elle prouve qu'il en possédait parfaitement la théorie. En 1773, il imprima lui-même une édition de ses œuvres, avec des gravures exécutées par lui, d'après ses propres dessins. Ses ouvrages, répandus dans toute l'Europe, ont été traduits en plusieurs langues.

Il mourut à Zurich, sa patrie, en 1788, n'ayant pas encore 60 ans.

D. D.

GIBBON.

NAT.

*Reynolds pinx.t* *Landon direx.t*

# GIBBON.

Edouard Gibbon, né à Putney dans le comté de Surrey, en 1737, éprouva pendant son enfance tous les maux qu'entraîne une constitution valétudinaire, et ses premières études se ressentirent de cette faiblesse physique. Son tempérament s'étant fortifié vers l'âge de seize ans, il employa une année à des recherches théologiques qui, en le déterminant à un changement de religion, lui attirèrent la colère de ses parens; ceux-ci l'envoyèrent à Lausanne chez un curé protestant, et le jeune Gibbon ne tarda pas à être ramené à la religion réformée. Aussi n'eussions-nous même pas parlé de ce qu'il nommait *ses erreurs religieuses*, s'il ne leur eut attribué tous les fruits de son éducation. Ce n'est que pendant son séjour en Suisse qu'il sortit de cette longue enfance dans laquelle sa mauvaise santé l'avait forcé de languir; de ce moment, ces progrès furent rapides et surprenans. Gibbon, rappelé par son père, en 1758, après cinq années d'un exil si favorable, rapporta en Angleterre, la plus vive ardeur pour le travail : l'étude avait embelli, pour lui, la retraite de Lausanne; c'est encore à l'étude qu'il dut ses plus grands plaisirs au milieu même du tumulte de Londres.

En 1761, Gibbon publia un petit volume intitulé : *Essai sur l'étude de la littérature.* Cet ouvrage, écrit en français, d'un style correct et

même élégant, obtint un grand succès dans notre patrie, et valut à l'auteur l'accueil le plus distingué pendant le sejour qu'il fit à Paris, à deux époques différentes. Mais les Anglais eussent difficilement pardonné à Gibbon un pareil hommage rendu à une langue étrangère, s'il n'eut bientôt réparé, à leurs yeux, ce tort momentané, en composant dans sa propre langue un ouvrage qui, par le mérite et l'étendue, surpasse de beaucoup celui-ci.

Déterminé à consacrer sa plume à l'histoire, Gibbon hésitait entre diverses époques également intéressantes, lorsqu'un voyage qu'il fit en Italie, en 1764, le tira tout-à-coup de son irrésolution. « C'est à Rome, dit-il, que, rêvant assis au « milieu des ruines du Capitole, pendant que les « moines chantaient vêpres dans le temple de « Jupiter, l'idée de tracer le déclin et la chute de « cette ville vint, pour la première fois, se saisir « de mon esprit ». Ce plan, borné d'abord à la décadence de la capitale, s'étendit bientôt à celle de tout l'empire, et exigea, de la part de Gibbon, le travail le plus assidu et souvent le plus pénible. Obligé, pour remplir la tâche qu'il s'était imposée, d'abandonner les auteurs classiques qui avaient fait le charme de sa jeunesse, il lui fallut dès-lors parcourir le dédale obscur de l'histoire du Bas Empire. Critique judicieux et profond, Gibbon scrute tous les faits et surmonte tous les obstacles. Parvenu jusqu'à la vérité, il la dépouille des voiles dont

l'ignorance et les préjugés l'avaient enveloppée, et nous la présente dans tout son jour. Rappeler que l'*Histoire de la décadence et de la chute de l'empire romain* valut à Gibbon les éloges les plus flatteurs de la part de Hume et de Robertson, et qu'elle lui assigna près d'eux une place dans les fastes de la littérature anglaise, c'est dire assez combien cet ouvrage mérite d'être admiré.

Les travaux de Gibbon, lors même que leur résultat n'eut pas été aussi important, auraient encore quelques droits à notre estime. Plus d'un érudit, sans doute, consacre sa vie entière à de savantes recherches, mais il en est bien peu qui rendent à l'étude un culte aussi désintéressé que Gibbon. Pendant vingt-cinq années de sa vie, il ne travailla point pour augmenter sa fortune, qui suffisait à ses goûts; et nous oserions presque ajouter qu'il ne travailla point pour la gloire. Mais cette passion pour l'étude ne rendit point Gibbon étranger aux distractions d'un cercle choisi; il portait même, dans la société une amabilité et une gaieté extrême; cependant sa timidité, autant que ses travaux, le tint toujours éloigné du grand monde; et cette même timidité ne lui permit point de prendre une part active aux débats du parlement, dont il fut nommé membre en 1771.

C'est à Lausanne, séjour vers lequel le rappelaient les plus doux souvenirs de sa jeunesse, que Gibbon termina son ouvrage, et qu'il passa les dix dernières années de sa vie: sa mauvaise santé et

les troubles qui agitaient alors l'Europe l'eussent probablement empêché de jamais revoir sa patrie si les devoirs de l'amitié ne l'y avaient rappelé. Ayant appris que lord Sheffield, son ami intime, venait de perdre une épouse chérie, Gibbon n'envisagea plus aucun obstacle à son retour en Angleterre, il partit sur-le-champ, arriva près de son ami au mois de juin 1793, et mourut au mois de janvier suivant, victime, peut-être, de ce dévouement généreux.

Gibbon, ami zélé et fils respectueux, eut probablement joint à ces titres celui de bon époux, si son père ne se fût opposé à son union avec mademoiselle Suzanne Curchod (depuis madame Necker), pour laquelle il avait conçu en Suisse un attachement sincère. Gibbon fut traité toute sa vie en ami par M. et madame Necker, et l'on aurait peine à dire auquel des trois cette noble confiance fait le plus d'honneur.

Les mémoires que Gibbon a laissés peuvent être vraiment utile aux jeunes gens qui se destinent aux lettres, par les détails que l'auteur y donne sur sa manière d'étudier: on y trouve également des extraits raisonnés de ses lectures.

C. B.

BIBLIOTECA NAZIONALE NAPOLI

*Le Giorgion pinx.t* *Landon direx.t*

# LE GIORGION.

Ce peintre est le chef de l'école vénitienne, si féconde en grands artistes. Ils lui doivent l'avantage d'être cités comme les meilleurs coloristes ; mais dans la route qu'il a suivie, aucun d'eux n'a été plus loin que ce maître. Plus on réfléchit à la courte durée de sa carrière, plus on doit être étonné de la beauté de ses ouvrages, et des progrès que la peinture fit à Venise par l'influence de son génie.

Son nom était Georges Barbarelli : il vit le jour en 1478, à Castelfranco, dans le Trévisan. Né avec le goût de tous les arts, il s'adonna d'abord à la musique, et devint un habile joueur de luth ; mais la considération que les deux Bellin s'attiraient à Venise lui fit changer d'inclination. Jean Bellin, à qui l'on donne quelquefois le titre de fondateur de l'école vénitienne, avoit dérobé à Antoine de Messine le secret de la peinture à l'huile, et il obtenait sur-tout l'admiration de ses compatriotes ; ceux-ci desiraient avoir des rivaux à opposer aux peintres florentins et romains, qui jouissaient alors d'une grande renommée. Le Giorgion voulut être peintre, et prit des leçons de Bellin, qu'il eut bientôt surpassé. Le Titien, plus âgé que lui d'un an, étudiait dans la même école ; il fut frappé des rapides progrès du Giorgion, et de son condisciple il devint son élève. Le Giorgion s'étant aperçu que le Titien ne cherchait à s'instruire que pour entrer en rivalité

avec lui, cessa de lui donner des conseils ; mais il n'était plus temps, et l'on peut dire que c'est au Giorgion que Venise est redevable du Titien. Le premier a une franchise et une légèreté de pinceau qui lui sont particuliers : il séduit par la fraîcheur des carnations, l'intelligence du clair-obscur, un bel empâtement de couleurs, et la fonte harmonieuse des teintes. Le Titien a un goût plus pur, sait mieux ordonner ses compositions, et lui est supérieur quant au mérite de l'expression. Le Giorgion, naturellement gracieux, montrait pourtant, quand il le fallait, un talent énergique ; et selon quelques écrivains, rien n'est comparable, pour la vigueur du style, à plusieurs des morceaux qu'il a exécutés pour le sénat de Venise. Son goût de dessin approchait de celui des maîtres romains ; ses contours sont coulans ; mais il paraît chercher plutôt à arrondir les formes qu'à les exprimer correctement.

La vie de ce grand peintre est trop courte pour offrir beaucoup d'événemens. Comme la plupart des hommes qui se livrent aux arts d'imagination, il était doué d'une sensibilité extrême ; elle fit son malheur : sa réputation, les agrémens de son esprit et de sa figure lui obtinrent quelque temps l'amour d'une femme dont il était violemment épris ; mais elle fut infidèle, et l'on prétend que le Giorgion ne put survivre à la douleur de n'en être plus aimé. Il mourut à 33 ans, à l'âge où tant d'autres n'ont encore donné que des espérances.

L.

*Hyac. Rigaud pinx.t* *Landon direx.t*

# GIRARDON.

François Girardon naquit à Troyes, en Champagne, d'un fondeur de métaux. Placé d'abord chez un procureur, et bientôt ennuyé de la chicane, il ne consulta que son goût, et se livra entièrement à la sculpture. Il fût resté longtemps obscur dans sa province, sans le bonheur qu'il eut de s'y faire remarquer du chancelier Séguier qui lui accorda sa protection, et lui fit faire le voyage d'Italie. On a dit aussi que Girardon entreprit ce voyage par l'ordre exprès du roi; quoi qu'il en soit, la vue des chef-d'œuvres antiques lui donna le goût des belles formes; et, à son retour en France, les connaisseurs admirèrent, dans ses ouvrages, la noblesse unie au naturel et l'élégance à la correction. Son mérite et sa réputation ne l'affranchirent pas de la servitude où Le Brun tenait alors tous les artistes attachés à la cour: Girardon, fin courtisan, porta, pour lui complaire, la souplesse plus loin qu'il ne l'aurait dû. A la mort de Le Brun, Girardon ayant eu la charge d'inspecteur général des ouvrages de sculpture, on l'accusa d'avoir abusé de sa faveur pour faire éprouver des dégoûts à Puget, dont il devait redouter les talens; il faut plutôt croire que ce dernier ne voulut point s'obliger à suivre les plans d'un homme qu'il ne regardait pas même comme son égal. Coysevox et

Coustou, avec moins de fierté que Puget, ne furent pas plus disposés à accorder cette supériorité à Girardon, qui cependant était leur ami.

Après avoir joui de la plus grande considération, et avoir été successivement professeur, recteur et chancelier de l'Académie de peinture, Girardon, âgé de 88 ans, mourut en 1715, le même jour que Louis XIV.

Les quatre principales figures des Bains d'Apollon à Versailles, l'Enlèvement de Proserpine, la statue équestre de Louis-le-Grand, élevée à la place Vendôme, et le Mausolée du cardinal de Richelieu, dont Le Brun lui donna, dit-on, les dessins, sont les ouvrages sur lesquels se fonde la réputation de Girardon. Ces différens morceaux, qui seront toujours justement admirés, ont contribué à placer la sculpture française immédiatement après la sculpture grecque.

Girardon fournit encore les modèles d'un grand nombre de morceaux exécutés sous ses ordres, soit à Versailles, soit à Paris. Cet artiste modelait avec un grand talent; mais trop souvent il abandonna entièrement le travail du marbre à ses élèves.

L.

C 16606